LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN

843L13
KL54

The person charging this material is responsible for its return on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

University of Illinois Library

AUG - 2 1972
JUL 28 1972
NOV 18 1974
NOV 2 1974
APR 16 1975
APR 7 1975
APR 5 1976
MAY 9 1976
DEC 6 1976
NOV 15 1976
APR 26 1978
MAY 13 1978
JAN 03 1997

L161—O-1096

FABLES

DE

A FONTAINE

FABLES

DE

LA FONTAINE

AVEC

DE NOUVELLES REMARQUES EXPLICATIVES
PHILOLOGIQUES ET LITTÉRAIRES

ET UN CHOIX DE NOTES EXTRAITES DE TOUS LES COMMENTATEURS

PAR

M. FÉLIX LEMAISTRE

ÉDITION ILLUSTRÉE DE GRAVURES SUR BOIS
d'après les dessins de Staal

PRÉCÉDÉE DE LA VIE DE L'AUTEUR PAR AUGER
ET DE SON ÉLOGE PAR CHAMFORT

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

843 L13
KL54

VIE DE LA FONTAINE

JUN 22 1964

Jean de La Fontaine naquit à Château-Thierry le 8 juillet 1621. Son père était maître particulier des eaux et forêts de ce duché, et sa mère, Françoise Pidoux, était fille du bailli de Coulommiers. Il étudia sous des maîtres de campagne; d'autres disent à Reims, ville qu'il a toujours chérie. Quoi qu'il en soit, il n'apprit que le latin, et toute sa vie il ignora le grec. A l'âge de dix-neuf ans, il eut la fantaisie d'entrer à l'Oratoire. Cette congrégation, la plus libre de toutes, l'était encore trop peu pour son humeur volage et ennemie de la gêne; aussi n'y demeura-t-il que dix-huit mois; et c'était déjà pour lui un bien long séjour.

Il avait vingt-deux ans, et son génie sommeillait encore. Par hasard, un officier, en quartier d'hiver à Château-Thierry, lut devant lui, avec feu, l'ode de Malherbe :

> Le croiriez-vous, races futures?
> Etc.

« Il écouta cette ode, dit l'abbé d'Olivet, avec des transports de « joie, d'admiration et d'étonnement. » Aussitôt il se mit à lire Malherbe, à le méditer, à l'apprendre par cœur, à le déclamer, et enfin à l'imiter. Toujours l'instinct poétique précède le goût : cette imitation fut plutôt celle des défauts que des qualités du modèle.

Un parent de La Fontaine, nommé Pintrel, homme de bon sens et de quelque savoir, choisi pour confident de ses premiers

essais, lui représenta qu'il fallait, avant tout, étudier les anciens. Il suivit ce sage conseil : Horace, Virgile, Térence, devinrent ses auteurs favoris ; il fut charmé de leur noble simplicité. Malherbe alors lui parut *trop beau, ou plutôt trop embelli,* et il abandonna pour toujours ce maître qui *avait pensé le gâter*. Lorsqu'il put fréquenter sans danger les modernes, il choisit, parmi les français, Rabelais, Marot et Voiture. A ces auteurs il joignit d'Urfé, dont l'*Astrée* eut le privilége de l'amuser longtemps ; il y goûtait surtout ces riantes images de la nature champêtre, dont lui-même a souvent embelli ses ouvrages. *Il se divertissait,* disait-il, avec les italiens ; et, parmi eux, il adopta de préférence l'Arioste, Boccace et Machiavel : non pas, j'imagine, le Machiavel du *Prince* et de l'*Histoire de Florence,* mais celui de *la Mandragore,* de *la Clitie* et de *Belphégor*.

Par la suite, il étendit davantage le cercle de ses lectures, et, pour ainsi dire, de ses relations littéraires avec les siècles passés et les peuples étrangers. La belle langue des Grecs lui étant inconnue, il lut leurs auteurs dans des traductions latines, et il fit particulièrement ses délices de Plutarque et de Platon. Le premier, peintre si vrai dans ses *Vies des Hommes illustres,* discoureur si ingénieux dans ses *Traités de morale,* lui procurait à la fois de l'instruction et du plaisir. Mais Platon, le divin Platon, qu'il appelle quelque part *le plus grand des amuseurs,* le séduisait bien plus encore par ses nobles pensées, ses rêveries sublimes et ses belles formes de style, qu'il savait apercevoir à travers la plate fidélité des versions latines. Celui qui trouvait tant de charmes dans le commerce des philosophes ne pouvait négliger Homère, ce grand poëte qu'Horace met au-dessus des chefs de l'Académie et du Portique. On rapporte que La Fontaine allait souvent chez Racine pour se faire expliquer par lui des passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée :* l'habile interprète y mettait tant d'art, et l'ingénieux disciple tant de pénétration, que celui-ci parvenait à saisir, à sentir des beautés de diction créées dans une langue qu'il ne savait pas.

Le père de La Fontaine aimait beaucoup les vers, quoiqu'il n'y connût rien. Il avait désiré passionnément que son fils fût poëte : ce vœu, bien rarement formé par des parents, fut exaucé, et le bon homme en eut une joie incroyable. Comme il ne pensait pourtant pas que la poésie dût tenir lieu d'un état, il avait fait passer à son fils sa charge de maître des eaux et forêts, dès qu'il l'avait vu en état de la remplir. La Fontaine en fit les fonctions pendant très-longtemps, par complaisance et avec si peu de goût, que, s'il faut en croire Furetière, il ignorait, après trente ans d'exercice, la plupart des termes de son métier. Ce fut aussi par complaisance pour ses parents qu'il se laissa marier. Sa femme, nommée Marie Héricart, fille d'un lieutenant au bailliage de La Ferté-Milon, ne manquait ni de beauté ni d'esprit; mais elle était, dit-on, d'une humeur exigeante et fière; et l'on croit généralement qu'elle est l'original du portrait de madame Honesta dans le conte de *Belphégor*.

N'ayant probablement guère plus d'amour pour sa femme que de goût pour le mariage, La Fontaine devait être peu susceptible de jalousie. On réussit cependant un jour à lui en donner, ou plutôt à lui persuader qu'il en fallait montrer. Il avait un ami, nommé Poignan, capitaine de cavalerie retiré à Château-Thierry. Quelqu'un s'avisa de lui demander pourquoi il souffrait que ce Poignan vînt tous les jours chez lui. « Eh! « pourquoi, répondit-il, n'y viendrait-il pas? c'est mon meilleur « ami. — Ce n'est pas ce que dit le public, » répliqua le charitable donneur d'avis : « on prétend qu'il ne va chez toi que « pour madame de La Fontaine. — Le public a tort; mais que « faut-il que je fasse à cela? — Il faut aller demander satisfac- « tion à celui qui nous déshonore. — Eh bien! j'irai. » Le lendemain, à quatre heures du matin, il va trouver Poignan, le presse de s'habiller, et de le suivre avec son épée. Poignan le suit sans savoir où ni pourquoi. Dès qu'ils sont hors de la ville : « Mon ami, dit La Fontaine, il faut nous battre. » L'autre en demande le motif, et représente d'ailleurs que la partie n'est pas égale. « N'importe; le public veut que je me batte avec toi. »

Et sur-le-champ il met l'épée à la main. Poignan tire la sienne, du premier coup fait sauter à dix pas celle du spadassin novice, et lui demande enfin de quoi il s'agit. « Le public prétend « que ce n'est pas pour moi que tu viens tous les jours chez « moi, mais pour ma femme. — Eh ! mon ami, je ne t'aurais « pas soupçonné d'une pareille inquiétude ; je te proteste que je « ne mettrai plus les pieds chez toi. — Au contraire, » reprend vivement La Fontaine en lui serrant la main, « j'ai fait ce que « le public voulait ; maintenant je veux que tu viennes chez « moi tous les jours ; sans quoi je me battrai encore avec toi. »

Il faut que je dise tout de suite que La Fontaine eut un fils de son mariage : autrement je pourrais bien faire comme on prétend qu'a fait La Fontaine lui-même, c'est-à-dire n'y plus songer.

Plus occupé de la poésie que de ses affaires et de son ménage, sans soin du présent et sans souci de l'avenir, La Fontaine vivait obscurément dans sa ville natale, lorsque la duchesse de Bouillon, une des nièces du cardinal Mazarin, y fut exilée. La Fontaine lui fut présenté ; et la même femme qui, depuis, par passion, par esprit de coterie, protégea la *Phèdre* de Pradon contre celle de Racine, goûta beaucoup le talent naïf du jeune poëte provincial. Elle l'engagea à travailler dans le genre badin, et lui permit même d'aller jusqu'au genre libre. Ce fut là, dit-on, l'origine des *Contes.*

Rappelée de son exil, madame de Bouillon amena La Fontaine à Paris. Il trouva dans cette ville un oncle de sa femme, nommé Jannart, favori de Fouquet, et son substitut dans la charge de procureur général. Admis chez le surintendant, il lui plut, et ressentit bientôt les effets de sa libéralité. Il eut de lui une pension, et il lui en fit une à son tour, dont les quartiers se payaient en vers. Fouquet perdit ses emplois et sa liberté ; il s'en fallut peu qu'il ne perdît la vie. Les lettres se couvrirent alors d'une gloire bien plus rare, bien plus noble encore que celle des talents. Pellisson, mis à la Bastille, y composa, pour son bienfaiteur, des plaidoyers où la voix de la reconnais-

sance fit entendre l'accent du génie oratoire; et le savant Lefèvre, père de la savante madame Dacier, dédia un de ses ouvrages à Pellisson, enfermé dans un cachot comme créature, comme complice d'un grand criminel d'État. Plus exempt d'intérêt que Pellisson, osant plus que Lefèvre, mais ne soupçonnant peut-être pas qu'un acte de fidélité pût s'appeler un acte de courage, La Fontaine implora la clémence du roi dans son élégie aux Nymphes de Vaux, la plus belle, la plus touchante, la plus achevée que nous possédions dans notre langue.

Désormais fixé à Paris par ses goûts et par ses liaisons, La Fontaine ne retourna plus à Château-Thierry, où sa femme continuait d'habiter, que pour vendre quelque portion de son bien; il ne savait pas le faire valoir autrement, et il eut bien raison de dire *qu'il avait mangé son fonds avec son revenu.* Boileau, Racine, Chapelle et d'autres amis l'accompagnaient ordinairement dans ces petits voyages. Il lui arriva une fois de mal quitter sa femme, et de passer plusieurs années sans l'aller voir. Racine et Boileau lui firent honte de cette longue brouillerie, et le déterminèrent à partir pour Château-Thierry. Il prend la voiture publique, arrive chez lui et demande sa femme. Un valet, qui ne le connaissait pas, lui dit qu'elle est au salut. Il va de là chez un ami, qui lui donne à souper, puis à coucher, et enfin le régale pendant deux jours. La voiture repart pour Paris; il y reprend sa place. Quand ses amis le revoient, ils lui demandent s'il est réconcilié avec sa femme. « J'ai été pour la voir, » leur dit-il, « mais je ne l'ai pas trouvée; elle était au salut. »

On avait fait entrer La Fontaine, en qualité de gentilhomme ordinaire, chez madame Henriette d'Angleterre, la première femme de Monsieur, cette princesse séduisante dont il avait décrit si complaisamment les charmes dans une de ses odes. Madame ayant été enlevée par une mort aussi prématurée que soudaine, il ne fut que peu de temps auprès d'elle. A cette époque, il avait peut-être vendu de son bien tout ce qu'il en avait pu vendre; et, sans doute, il ne savait guère mieux tirer parti de ses ouvrages que de ses propriétés. Les bienfaits de

Louis XIV, qui allaient chercher jusque dans le Nord des savants étrangers presque ignorés aujourd'hui, ne vinrent point trouver un des hommes qui devaient le plus honorer son règne et la nation. On croit que Colbert, dispensateur des grâces du monarque, avait la faiblesse de conserver quelque ressentiment contre la muse fidèle qui avait pleuré les malheurs de Fouquet; et le monarque lui-même, jaloux de tout ce qui pouvait contribuer à la magnificence et aux plaisirs de sa cour, ou n'apercevait pas, ou goûtait peu le mérite d'une poésie appliquée à de petits objets et peignant la simple nature avec une fidélité naïve que les rois, trop éloignés du modèle, ne savent point apprécier. Louis XIV admirait les vastes compositions où Le Brun représentait, avec un *grandiose* de convention et une pompe presque théâtrale, les héros, les batailles et les triomphes; il bannissait de ses appartements les petits tableaux où Téniers ne fait que retracer, avec une vérité parfaite, les plaisirs, les combats et les amours rustiques.

Non-seulement La Fontaine *tenait l'argent chose peu nécessaire,* mais même il s'en débarrassait promptement comme de chose superflue et incommode. Il n'administrait pas mieux ses deniers que ses biens-fonds. C'était un enfant incapable de pourvoir lui-même à ses besoins : il fallait qu'on le recueillît et qu'on prît soin de lui. Une femme qui aimait les lettres et la philosophie, madame de La Sablière, le retira dans sa maison, où elle donnait déjà un logement à Bernier, qui fit pour elle un *Abrégé de Gassendi.*

Il trouva toutes sortes de biens dans l'asile que lui avait donné cette femme généreuse. Débarrassé des soins qui concernent la vie, il s'abandonna à cette molle incurie, à cette paresse doucement occupée, qui contribuèrent peut-être à répandre dans ses vers un charme, un abandon que n'ont pas les écrits faits à la tâche et inspirés par le besoin. Se faisant expliquer par son ami Bernier, qu'il pouvait voir à toute heure, les principes de la philosophie naturelle d'Épicure et de Descartes, il enrichissait le trésor de ses idées et de ses images poétiques Il

demeura près de vingt ans chez madame de La Sablière, et il n'en sortit que lorsqu'elle fut morte.

La Fontaine brigua, pendant plusieurs années, une place à l'Académie française avant de l'obtenir. La première fois qu'il se mit sur les rangs, un ennemi, ou plutôt un rigoriste, jeta sur le bureau le recueil des *Contes;* et cette espèce de délation, faite si ouvertement, enchaîna le zèle de ceux que scandalisait le moins la licence de ces joyeux écrits. Furetière dit que La Fontaine ne fut redevable de son admission qu'aux ennemis qu'avait alors son compétiteur. Ce compétiteur était Boileau : il est possible en effet que plusieurs académiciens aient pardonné plus volontiers, dans ce moment, les atteintes portées à la morale par le conteur que les blessures faites à leur amour-propre par le satirique. Ce qui est certain, c'est que La Fontaine fut reçu à la majorité de seize voix contre sept. Le roi, dont on avait intéressé la religion, et qui d'ailleurs était fâché que Boileau n'eût pas été préféré, prétendit qu'il y avait eu *du bruit et de la cabale* dans l'Académie, et différa, pendant six mois, de donner son agrément à l'élection. Il le donna lorsque Despréaux eut été nommé à son tour; et, après avoir témoigné son contentement de ce dernier choix, il dit : Vous pouvez recevoir incessamment La Fontaine; il a promis d'être sage [1].

L'année qui suivit son admission dans cette compagnie, Furetière en fut exclu pour l'affaire de son dictionnaire, et c'est cet événement qui fut cause de sa haine contre La Fon-

1. La Fontaine arrivait souvent trop tard à l'Académie pour participer à la distribution des jetons. Ses confrères, qui l'aimaient, dirent un jour, d'un commun accord, qu'il fallait faire en sa faveur une exception à la règle. « Messieurs, leur dit-il, cela ne serait pas juste; je suis venu « trop tard; c'est ma faute. » Une autre fois il partit de trop bonne heure pour l'Académie; mais il n'est pas sûr pour cela qu'il y soit arrivé à temps. Étant à dîner chez M. Le Verrier, il s'ennuie de la compagnie et se lève de table; on lui demande où il va; il répond: *à l'Académie.* On lui représente qu'il n'est encore que deux heures. « Je « le sais bien, dit-il; je prendrai le plus long. » Il est impossible de dire aux gens avec plus d'ingénuité qu'on s'ennuie dans leur compagnie.

taine, jusque-là son ami. L'opinion commune est qu'au scrutin qui devait décider de son sort, La Fontaine, dont l'intention était de mettre une boule blanche, mit une boule noire par distraction. Quelle qu'ait été la cause de ce vote défavorable, Furetière en conçut une violente animosité contre La Fontaine. Il la fit éclater indécemment dans un de ses *Factum,* où il appelle son ancien ami un *Arétin mitigé,* et le dénonce pour ses contes aux chefs de la magistrature et de la religion. L'unique vengeance de La Fontaine fut une épigramme, assez injurieuse, il est vrai. Furetière riposta par des grossièretés et des calomnies.

La Fontaine eut encore une autre querelle. Lulli lui ayant demandé les paroles d'un opéra, il s'était mis aussitôt à traiter le sujet de Daphné. Lulli, après l'avoir amusé quelque temps, refusa l'ouvrage comme n'étant pas propre à être mis en musique. Fâché d'avoir pris une peine inutile, piqué d'un refus assez mortifiant, poussé d'ailleurs, comme il le dit lui-même, par la *ville* et la *cour,* les *amis* et les *indifférents, il employa le peu qu'il avait de bile* à composer une satire intitulée *le Florentin.* Cette satire, on ne peut se le dissimuler, renferme des personnalités dures et même brutales; mais Lulli avait un caractère si vil et des mœurs si dépravées, qu'on ne pouvait guère lui dire ses vérités sans tomber dans l'injure et dans le cynisme.

Si La Fontaine eut querelle avec deux hommes peu estimables, en revanche il fut lié d'une amitié étroite et solide avec la plupart des hommes de son siècle les plus distingués par le talent et le caractère. Molière, Racine, Boileau, Chapelle, Chaulieu, La Fare, étaient chéris de lui et le chérissaient de même. Ils aimaient en lui sa bonhomie, son ingénuité, sa douceur, tout, jusqu'à cette simplicité qui le rendait l'objet de leurs plaisanteries, et dont ils abusaient, dit-on, quelquefois. Un jour, Molière avait à souper Racine, Boileau, La Fontaine et Descoteaux, célèbre musicien du temps; La Fontaine était ce jour-là, encore plus qu'à son ordinaire, plongé dans une profonde rêverie : Racine et Boileau, pour le tirer de cette espèce de léthargie, se

mirent à le railler, et si vivement, qu'à la fin Molière en eut pitié, et, se penchant vers son voisin, lui dit tout bas : « Ne « nous moquons pas du bon homme ; il vivra peut-être plus que « nous tous. »

Une autre anecdote achèvera de nous le montrer dans la société de ses amis, donnant lieu à leurs railleries par sa préoccupation habituelle. Dînant avec Molière, Boileau et quelques autres, il cherchait à prouver, contre l'opinion de Molière, l'invraisemblance des *aparte* qui, faits pour être entendus par les spectateurs les plus éloignés, ne sont pourtant pas censés l'être par l'acteur le plus proche de celui qui les dit. Quand il crut avoir suffisamment soutenu sa thèse, il retomba dans sa rêverie ordinaire. Alors Boileau s'avisa de dire bien haut à ses oreilles : « Parbleu ! il faut avouer que ce La Fontaine est un grand co- « quin, un grand maraud. » Et il continua quelque temps sur ce ton, sans que La Fontaine y fît la moindre attention. Enfin, les éclats de rire de toute la société le firent sortir de son assoupissement. « Comment, lui dit Boileau, pouvez-vous condamner « les *aparte,* vous qui, seul dans la compagnie, n'avez rien en- « tendu de ce que je viens de dire tout haut, à vos côtés et « contre vous ? »

Madame de La Sablière étant morte, il se trouva dans la même détresse, et dans un embarras peut-être encore plus grand que lorsqu'il était entré chez elle. Accoutumé depuis longtemps à tout recevoir d'une seconde providence, dont la main lui était en quelque sorte cachée, il devait savoir moins que jamais comment on pourvoit soi-même aux besoins de son existence. La duchesse de Bouillon, sa première protectrice, qui était alors en Angleterre, auprès de sa sœur, la duchesse de Mazarin, entreprit de l'attirer dans ce pays. Saint-Évremond la seconda dans ce projet, auquel plusieurs Anglais de distinction s'intéressèrent. La Fontaine écouta les propositions qui lui furent faites, et commença même à apprendre l'anglais : mais cette étude longue et pénible l'eut bientôt rebuté. D'ailleurs, les libéralités du jeune duc de Bourgogne, inspirées peut-être par Fé-

nelon, le décidèrent à rester dans sa patrie. Quelle honte pour la France, si un de ses plus grands poëtes eût été obligé, dans sa vieillesse, d'aller chercher un asile et du pain sur une terre étrangère!

La Fontaine tomba malade dangereusement, vers la fin de l'année 1692. D'après les représentations de quelques amis, il fit venir un confesseur. Celui-ci l'exhortant d'abord à faire des aumônes et des prières : « Pour des aumônes, dit-il, je n'en « puis faire, je n'ai rien; mais on fait une bonne édition de « mes *Contes,* et le libraire m'en doit donner cent exemplaires : « je vous les donne; vous les ferez vendre pour les pauvres. » Le confesseur, aussi simple que son pénitent, alla consulter un casuiste pour savoir s'il pouvait recevoir cette aumône.

Un autre ecclésiastique, homme d'esprit, dont le père était lié avec La Fontaine, se fit présenter chez lui par un ami commun, et, masquant d'abord l'objet de sa visite, amena insensiblement l'entretien sur les matières de religion. La Fontaine fit quelques objections auxquelles l'autre répondit en homme qui venait d'apprendre, sur les bancs de la Sorbonne, à ne jamais rester sans réponse. « Je me suis mis depuis quelque « temps, dit ensuite le malade, à lire le Nouveau Testament; « je vous assure que c'est un fort bon livre; oui, ma foi, c'est « un bon livre; mais il y a un article sur lequel je ne me suis « pas rendu : c'est celui de l'éternité des peines. Je ne com- « prends pas comment cette éternité peut s'accorder avec la « bonté de Dieu. » Il finit pourtant par *se rendre* sur ce dogme terrible; mais du moins il se persuada que les tourments éternels, en raison de leur éternité même, auraient, à la longue, moins d'intensité. « J'aime à croire, disait-il, que les « damnés s'accoutumeront à leur état, et finiront par se trouver « dans l'enfer comme le poisson dans l'eau. » Voilà bien l'orthodoxie d'un bon homme.

Après dix ou douze jours de ces conférences théologiques, La Fontaine, convaincu, ou, comme le dit le P. Poujet lui-même, *mis en état de n'avoir plus rien à répondre,* consentit

à faire une confession générale, si toutefois il pouvait en venir à bout, ce dont il doutait fort. Avant de recevoir l'aveu de ses péchés, le confesseur exigea deux choses : l'une, qu'il fît à Dieu le sacrifice d'une comédie achevée récemment; l'autre, qu'il lui demandât pardon de ses *Contes*, aussi publiquement que les circonstances le permettraient. Sur la première condition, il consulta en Sorbonne, et, la réponse des docteurs s'étant trouvée conforme à la décision du confesseur, il jeta sa pièce au feu. Quant à l'amende honorable de ses *Contes*, il ne prit l'avis de personne, et fit une grande résistance. Il ne lui était jamais entré dans la pensée que cet ouvrage pût être pernicieux. On parvint cependant à lui persuader qu'il avait commis un grand crime en le composant; il promit d'en demander pardon à Dieu publiquement, et il lui fut permis de faire sa confession générale.

Sa maladie ayant augmenté, on jugea à propos de lui donner le viatique; et, avant de le recevoir, il fit amende honorable, en présence d'une députation de l'Académie, qu'il avait demandée pour la rendre témoin de cet acte de repentir. Le jour même de la triste cérémonie, le duc de Bourgogne, pour le dédommager de ce qu'il perdait en renonçant au produit de ses *Contes*, lui fit remettre cinquante louis, en s'excusant de lui envoyer si peu.

La Fontaine ne mourut point de cette maladie; il y survécut encore plus de deux ans. La première fois qu'il se rendit à l'Académie, il y renouvela la réparation et les promesses qu'il avait faites devant la députation. Une de ces promesses était de ne plus employer son temps pour la poésie qu'à des sujets sacrés. Ce talent était bien tombé, et Dieu se trouvait plus mal partagé que ne l'avait été le monde. M. et madame d'Hervart avaient prodigué à La Fontaine, pendant sa maladie, les soins les plus tendres et les plus assidus. Leur amitié fut alarmée de le voir, plus que septuagénaire et à peine échappé à la mort, habiter une maison étrangère et ne recevoir d'autres soins que ceux d'une femme à gages : ils résolurent de lui offrir un ap-

partement dans leur maison. Comme M. d'Hervart était en route pour lui en aller faire la proposition, il le rencontre dans la rue, et sur-le-champ il entre en matière : *Venez loger chez nous,* dit-il. *J'y allais,* répond La Fontaine.

On ne sait rien sur ses derniers moments. Il vit arriver sa fin avec résignation, et la prédit avec assez de justesse : un mois auparavant, il écrivait à son vieil ami Maucroix : « Le meilleur « de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. » Il mourut à Paris, rue Plâtrière, le 13 avril 1695, âgé de soixante-quatorze ans. Dans les dernières années de sa vie, il s'était imposé les plus grandes austérités, et lorsqu'on l'ensevelit, on le trouva couvert d'un cilice.

Prenant au pied de la lettre la qualification de *fablier,* qui peignait admirablement la facilité naturelle de son talent, il est des gens qui n'ont voulu attacher à sa composition aucune idée de travail et presque de réflexion ; ils ont cru y voir seulement l'action d'un aveugle instinct. Mais quoi de plus chimérique, de plus absurde que cette sorte de matérialisme, qui voudrait attribuer à un homme qu'on suppose privé de réflexion et de discernement, des ouvrages dont la perfection n'a pu résulter que du choix le plus scrupuleux, et de la combinaison la plus étudiée des sentiments, des pensées et des expressions ! La Fontaine a traité plus honorablement les animaux, en prenant leur défense contre Descartes, que d'indiscrets admirateurs ne l'ont traité lui-même. Ce qui a donné lieu à cette opinion ridicule, ce sont, je crois, ces inadvertances, ces distractions et ces absences d'esprit dont il a si souvent offert le spectacle. De ce que ses actions et ses discours semblaient ordinairement n'être pas dirigés par la réflexion, on a conclu, par une très-fausse analogie, que ses idées naissaient spontanément toutes parées des plus aimables ornements du langage, et couraient se placer comme d'elles-mêmes dans ses vers. Mais c'est pré-

cisément parce que sa pensée était fortement attachée à la composition de ses écrits, qu'elle cessait de surveiller ses démarches et ses paroles; c'est alors qu'elle concevait et perfectionnait laborieusement tant de chefs-d'œuvre, que sa plume semble avoir laissés tomber négligemment. Après avoir pensé que La Fontaine trouvait ses vers et ne les faisait pas, il était tout simple d'imaginer qu'il n'en connaissait pas lui-même le prix; cette dernière opinion n'est pas plus vraie que la première, qui paraît l'avoir engendrée. La Fontaine a peut-être aussi contribué à la faire naître en portant sur lui-même quelques jugements modestes qui ne devaient pas tant tirer à conséquence. Par exemple, il avait, comme a dit Fontenelle, la *bêtise* de se croire inférieur à Phèdre; mais il faut se souvenir que, comme tous les grands écrivains de son temps, il avait pour les anciens une vénération, un culte presque fanatique, et qu'il ne croyait pas que les modernes pussent jamais rivaliser avec eux en aucun genre. Du reste, il savait très-bien prendre, parmi les auteurs de son siècle, la place qui lui était due; et je ne serais pas surpris qu'il se fût rendu plus de justice à lui-même que ne lui en rendaient généralement ses contemporains.

Après la poésie et la gloire, c'est l'amour et le plaisir qui tinrent le plus de place dans la vie et dans le cœur de La Fontaine; il l'a dit :

> Un vain bruit et l'amour ont occupé mes ans.

L'amour de La Fontaine ne pouvait pas ressembler à celui de tous les autres; il devait être original comme son caractère, sa personne et son talent. L'inconstance en formait le principal trait.

Un autre caractère de son amour, c'était de s'allumer indistinctement pour toutes les femmes, à condition qu'elles fussent jeunes et jolies. Il se sentait le cœur épris pour une princesse comme s'il eût eu l'espoir de lui faire connaître et partager sa passion; presque au même moment, il devenait amoureux d'une grisette, et il lui adressait les mêmes hommages qu'il

eût adressés à la princesse. Suivant lui, une grisette est un trésor. Pourquoi? voici son secret :

On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.

La Fontaine avait d'ailleurs tous les goûts d'une âme sensible et douce, jointe à des sens fins et délicats. Organisé plus heureusement pour les beaux-arts, que ne l'ont été beaucoup d'autres grands poëtes, il en avait l'amour et le sentiment. Non content d'admirer les chefs-d'œuvre des arts, que les lieux publics et les palais des grands présentaient à ses yeux, il recherchait pour orner sa modeste retraite celles de leurs productions que ses moyens lui permettaient d'acquérir.

Parmi les choses qui composaient son bonheur, je ne dois pas omettre l'objet d'une de ses passions les plus fortes et les plus constantes, je veux dire le sommeil. Il en parle partout avec l'accent de la reconnaissance et de la tendresse. Quelque part, il le divinise et lui dit :

Tu sais que j'ai toujours honoré tes autels;
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels.

On connaît son éloge de Papimanie, ce pays où règne le *vrai dormir dont nous n'avons ici que la copie.* Quel vif et sincère enthousiasme dans ce serment!

Ah! par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai, ce pays où l'on dort.
On y fait plus : on n'y fait nulle chose;
C'est un emploi que je recherche encor!

Il ne séparait jamais la paresse du sommeil : ces deux *emplois,* qui se ressemblent assez, avaient également des charmes pour lui, et ils se sont partagé sa vie, comme il le dit dans son épitaphe : les fables et les contes en réclament pourtant aussi leur part.

La Fontaine aurait pu dire aussi bien que Régnier :

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle.

Il n'était pas ce qu'on appelle incrédule. L'incrédulité provient d'un examen, et produit un système quelconque; il n'avait point rejeté ce qu'on enseigne, et mis autre chose à la place. Les simples lumières d'une raison saine, perfectionnée par le commerce assidu des meilleurs maîtres de morale qu'ait produits l'antiquité, et préservée de la contagion du siècle par un exercice continuel des plus pures facultés de l'esprit, lui tinrent lieu des clartés de la religion. Le seul tort que l'austère morale puisse lui reprocher, est le laisser-aller de ses mœurs et la licence d'une partie de ses écrits. Cependant, on affirme que ce même homme qui avait composé tant de contes licencieux ne laissait échapper dans la conversation rien de libre ni d'équivoque, et qu'il déconcertait, par un silence obstiné, ceux qui le provoquaient à raconter des historiettes semblables à celles qu'il a rimées. Une autre singularité qu'on donne aussi pour certaine, c'est que des mères le consultaient avec fruit sur l'éducation de leurs filles, et des filles sur la manière de se bien conduire dans le monde. En général, plein de respect et d'indulgence pour les femmes, il savait admirer celles qui avaient de la raison, et n'avait pas trop la force de blâmer celles qui en manquaient.

Telle était la morale simple et facile de cet homme plein de candeur qui, suivant l'heureuse expression de l'abbé d'Olivet, *a mérité que sa mémoire fût à jamais sous la protection des honnêtes gens.* Convaincu lui-même de la pureté de ses sentiments et de l'innocence de sa vie, il avait bien eu le droit de dire :

> Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
> J'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords.

L. S. AUGER.

ÉLOGE DE LA FONTAINE

PAR CHAMFORT [1]

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DE MARSEILLE EN 1774.

Æsopo ingentem statuam posuere Attici.
PHÆD., lib. II, *epilog.*

I

L'apologue remonte à la plus haute antiquité; car il commença dès qu'il y eut des tyrans et des esclaves. On offre de face la vérité à son égal : on la laisse entrevoir de profil à son maître. Mais quelle que soit l'époque de ce bel art, la philosophie s'empara bientôt de cette invention de la servitude, et en fit un instrument de la morale. Lokman et Bidpay dans l'Orient, Ésope et Gabrias dans la Grèce, revêtirent la vérité du voile transparent de l'apologue; mais le récit d'une petite action réelle ou allégorique, aussi diffus dans les deux premiers que serré et concis dans les deux autres, dénué des charmes du sen-

1. On a beaucoup écrit sur La Fontaine. Le travail de Walckenaer se distingue entre tous par une rare exactitude et par une grande abondance de détails. Mais de tous les auteurs qui ont parlé de La Fontaine, au point de vue purement littéraire et en dehors des recherches de l'érudition, aucun ne s'est montré plus spirituel que Chamfort, et n'a écrit de meilleures pages que celles-ci. Nous croyons que nos lecteurs seront bien aises de les trouver dans cette édition, et qu'ils en apprécieront le mérite, de même que celui d'un certain nombre de notes excellentes empruntées par nous au même auteur pour en enrichir le commentaire qui accompagne chacune des fables du poëte. (F. L.)

timent et de la poésie, découvrait trop froidement, quoique avec esprit, la moralité qu'il présentait. Phèdre, né dans l'esclavage comme ses trois premiers prédécesseurs, n'affectant ni le laconisme excessif de Gabrias, ni même la brièveté d'Ésope, plus élégant, plus orné, parlant à la cour d'Auguste le langage de Térence ; Faërne, car j'omets Avienus trop inférieur à son devancier, Faërne, qui, dans sa latinité du XVIe siècle, semblerait avoir imité Phèdre, s'il avait pu connaître des ouvrages ignorés de son temps, ont droit de plaire à tous les esprits cultivés; et leurs bonnes fables donneraient même l'idée de la perfection dans ce genre, si la France n'eût produit un homme unique dans l'histoire des lettres, qui devait porter la peinture des mœurs dans l'apologue, et l'apologue dans le champ de la poésie. C'est alors que la fable devient un ouvrage de génie, et qu'on peut s'écrier, comme notre fabuliste, dans l'enthousiasme que lui inspire ce bel art : *C'est proprement un charme.* Oui, c'en est un sans doute, mais on ne l'éprouve qu'en lisant La Fontaine, et c'est à lui que le charme a commencé.

L'art de rendre la morale aimable existait à peine parmi nous. De tous les écrivains profanes, Montaigne seul (car pourquoi citerais-je ceux qu'on ne lit plus?) avait approfondi avec agrément cette science si compliquée, qui, pour l'honneur du genre humain, ne devrait pas même être une science. Mais, outre l'inconvénient d'un langage déjà vieux, sa philosophie audacieuse, souvent libre jusqu'au cynisme, ne pouvait convenir ni à tous les âges, ni à tous les esprits ; et son ouvrage, précieux à tant d'égards, semble plutôt une peinture fidèle des inconséquences de l'esprit humain qu'un traité de philosophie pratique. Il nous fallait un livre d'une morale douce, aimable, facile, applicable à toutes les circonstances, faite pour tous les états, pour tous les âges, et qui pût remplacer enfin, dans l'éducation de la jeunesse,

> Les quatrains de Pibrac et les doctes tablettes
> Du conseiller Mathieu,
>
> MOLIÈRE.

car c'étaient là les livres de l'éducation ordinaire. La Fontaine cherche ou rencontre le genre de la fable que Quintilien regardait comme consacré à l'instruction de l'ignorance. Notre fabuliste, si profond aux yeux éclairés, semble avoir adopté l'idée de Quintilien ; écartant tout appareil d'instruction, toute notion trop compliquée, il prend sa philosophie dans les sentiments universels, dans les idées généralement reçues et, pour ainsi dire, dans la morale des proverbes, qui, après tout, sont le produit de l'expérience de tous les siècles. C'était le seul moyen d'être à jamais l'homme de toutes les nations ; car la morale, si simple en elle-même, devient contentieuse au point de former des sectes, lorsqu'elle veut remonter aux principes d'où dérivent ses maximes, principes presque toujours contestés. Mais La Fontaine, en partant des notions communes et des sentiments nés avec nous, ne voit point dans l'apologue un simple récit qui mène à une froide moralité ; il fait de son livre

> Une ample comédie à cent actes divers.

C'est en effet comme de vrais personnages dramatiques qu'il faut les considérer ; et, s'il n'a point la gloire d'avoir eu le premier cette idée si heureuse d'emprunter aux différentes espèces d'animaux l'image des différents vices que réunit la nôtre ; s'ils ont pu se dire comme lui :

> Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
> Que ses sujets,

lui seul a peint les défauts que les autres n'ont fait qu'indiquer. Ce sont des sages qui nous conseillent de nous étudier ; La Fontaine nous dispense de cette étude, en nous montrant à nous-mêmes : différence qui laisse le moraliste à une si grande distance du poëte. La bonhomie réelle ou apparente qui lui fait donner des noms, des surnoms, des métiers aux individus de chaque espèce ; qui lui fait envisager les espèces mêmes comme des républiques, des royaumes, des empires, est une sorte de prestige qui rend leur feinte existence réelle aux yeux de ses

lecteurs. Ratopolis devient une grande capitale, et l'illusion où il nous amène est le fruit de l'illusion parfaite où il a su se placer lui-même. Ce genre de talent si nouveau, dont ses devanciers n'avaient pas eu besoin pour peindre les premiers traits de nos passions, devient nécessaire à La Fontaine, qui doit en exposer à nos yeux les nuances les plus délicates : autre caractère essentiel, né de ce génie d'observation dont Molière était si frappé dans notre fabuliste.

Je pourrais, messieurs, saisir une multitude de rapports entre plusieurs personnages de Molière et d'autres de La Fontaine; montrer en eux des ressemblances frappantes dans la marche et dans le langage des passions; mais, négligeant les détails de ce genre, j'ose considérer l'auteur des fables d'un point de vue plus élevé. Je ne cède point au vain désir d'exagérer mon sujet, maladie trop commune de nos jours; mais, sans méconnaître l'intervalle qui sépare l'art si simple de l'apologue et l'art si compliqué de la comédie, j'observerai, pour être juste envers La Fontaine, que la gloire d'avoir été avec Molière le peintre le plus fidèle de la nature et de la société doit rapprocher ici ces deux grands hommes. Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue; La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos faiblesses; mais chacun, selon la double différence de son génie et de son caractère, les exprime différemment. Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme; celui de La Fontaine plus délicat et plus fin : l'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poëte comique semble s'être plus attaché aux

ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société; le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant pour la société, l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raison, fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique: après la lecture du second, je crains ma conscience. Enfin l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait demeurer vicieux; corrigé par La Fontaine, il ne serait plus ni vicieux ni ridicule, il serait raisonnable et bon; et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine était philosophe, sans nous en douter.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes; et, si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallèle quelques circonstances étrangères à leur mérite, j'observerai que, nés l'un et l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modèles parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant leur vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit après leur mort, et que la même poussière couvre les deux écrivains les plus originaux que la France ait jamais produits.

Mais ce qui distingue La Fontaine de tous les moralistes, c'est la facilité insinuante de sa morale; c'est cette sagesse, naturelle comme lui-même, qui paraît n'être qu'un heureux développement de son instinct. Chez lui, la vertu ne se présente point environnée du cortége effrayant qui l'accompagne d'ordinaire: rien d'affligeant, rien de pénible. Offre-t-il quelque exemple de générosité, quelque sacrifice, il le fait naître de l'amour, de l'amitié, d'un sentiment si simple, si doux, que ce sacrifice même a dû paraître un bonheur. Mais, s'il écarte en général les idées tristes d'efforts, de privations, de dévouement, il semble qu'ils cesseraient d'être nécessaires, et que la société

n'en aurait plus besoin. Il ne vous parle que de vous-même ou pour vous-même; et de ses leçons, ou plutôt de ses conseils, naîtrait le bonheur général. Combien cette morale est supérieure à celle de tant de philosophes qui paraissent n'avoir point écrit pour des hommes, et qui *taillent,* comme dit Montaigne, *nos obligations à la raison d'un autre être!* Telles sont en effet la misère et la vanité de l'homme, qu'après s'être mis au-dessous de lui-même par ses vices, il veut ensuite s'élever au-dessus de sa nature par le simulacre imposant des vertus auxquelles il se condamne, et qu'il deviendrait, en réalisant les chimères de son orgueil, aussi méconnaissable à lui-même par sa sagesse, qu'il l'est en effet par sa folie. Mais, après tous ces vains efforts, rendu à sa médiocrité naturelle, son cœur lui répète ce mot d'un vrai sage : que c'est une cruauté de vouloir élever l'homme à tant de perfection. Aussi tout ce faste philosophique tombe-t-il devant la raison simple, mais lumineuse, de La Fontaine. Un ancien osait dire qu'il faut combattre souvent les lois par la nature : c'est par la nature que La Fontaine combat les maximes outrées de la philosophie. Son livre est la loi naturelle en action : c'est la morale de Montaigne épurée dans une âme plus douce, rectifiée par un sens encore plus droit, embellie des couleurs d'une imagination plus aimable, moins forte peut-être, mais non pas moins brillante.

N'attendez point de lui ce fastueux mépris de la mort, qui, parmi quelques leçons d'un courage trop souvent nécessaire à l'homme, a fait débiter aux philosophes tant d'orgueilleuses absurdités. Tout sentiment exagéré n'avait point de prises sur son âme, s'en écartait naturellement; et la facilité même de son caractère semblait l'en avoir préservé. La Fontaine n'est point le poëte de l'héroïsme : il est celui de la vie commune, de la raison vulgaire. Le travail, la vigilance, l'économie, la prudence sans inquiétude, l'avantage de vivre avec ses égaux, le besoin qu'on peut avoir de ses inférieurs, la modération, la retraite, voilà ce qu'il aime et ce qu'il fait aimer. L'amour, cet objet de tant de déclamations,

Ce mal qui peut-être est un bien,

dit La Fontaine, il le montre comme une faiblesse naturelle et intéressante. Il n'affecte point ce mépris pour l'espèce humaine, qui aiguise la satire mordante de Lucien, qui s'annonce hardiment dans les écrits de Montaigne, se découvre dans la folie de Rabelais, et perce quelquefois même dans l'enjouement d'Horace. Ce n'est point cette austérité qui appelle, comme dans Boileau, la plaisanterie au secours d'une raison sévère, ni cette dureté misanthropique de La Bruyère et de Pascal, qui, portant le flambeau dans l'abîme du cœur humain, jette une lueur effrayante sur ses tristes profondeurs. Le mal qu'il peint, il le rencontre; les autres l'ont cherché. Pour eux, nos ridicules sont des ennemis dont ils se vengent: pour La Fontaine, ce sont des passants incommodes dont il songe à se garantir; il rit, et ne hait point. Censeur assez indulgent de nos faiblesses, l'avarice est de tous nos travers celui qui paraît le plus révolter son bon sens naturel. Mais, s'il n'éprouve et n'inspire point

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

au moins préserve-t-il ses lecteurs du poison de la misanthropie, effet ordinaire de ces haines. L'âme, après la lecture de ses ouvrages, calme, reposée, et pour ainsi dire rafraîchie comme au retour d'une promenade solitaire et champêtre, trouve en soi-même une compassion douce pour l'humanité, une résignation tranquille à la Providence, à la nécessité, aux lois de l'ordre établi, enfin l'heureuse disposition de supporter patiemment les défauts d'autrui, et même les siens, leçon qui n'est peut-être pas une des moindres que puisse donner la philosophie.

Ici, messieurs, je réclame pour La Fontaine l'indulgence dont il a fait l'âme de sa morale; et déjà l'auteur des fables a sans doute obtenu la grâce de l'auteur des contes, grâce que ses derniers moments ont encore mieux sollicitée. Je le vois,

dans son repentir, imitant en quelque sorte le grand Condé, ce héros dont il fut estimé, qu'un peintre ingénieux nous représente déchirant de son histoire le récit des exploits que sa vertu condamnait; et, si le zèle d'une pieuse sévérité reprochait encore à La Fontaine une erreur qu'il a pleurée lui-même, j'observerais qu'elle prit sa source dans l'extrême simplicité de son caractère; car c'est lui qui, plus que Boileau,

Fit, sans être malin, ses plus grandes malices;

je remarquerais que les écrits de ce genre ne passèrent longtemps que pour des jeux d'esprit, des *joyeusetés folâtres*, comme le dit Rabelais dans un livre plus licencieux, devenu la lecture favorite et publiquement avouée des hommes les plus graves de la nation; j'ajouterais que la reine de Navarre, princesse d'une conduite irréprochable et même de mœurs austères, publia des contes beaucoup plus libres, sinon par le fond, du moins par la forme, sans que la médisance se permît, même à la cour, de soupçonner sa vertu. Mais, en abandonnant une justification trop difficile de nos jours, s'il est vrai que la décence dans les écrits augmente avec la licence des mœurs, bornons-nous à rappeler que La Fontaine donna dans ses contes le modèle de la narration badine; et, puisque je me permets d'anticiper ici sur ce que je dois dire de son style et de son goût, observons qu'il eut sur Pétrone, Machiavel et Boccace, malgré leur élégance et la pureté de leur langage, cette même supériorité que Boileau, dans sa *Dissertation sur Joconde*, lui donne sur l'Arioste lui-même. Et, parmi ses successeurs, qui pourrait-on lui comparer? Serait-ce ou Vergier ou Grécourt, qui, dans la faiblesse de leur style, négligeant de racheter la liberté du genre par la décence de l'expression, oublient que les Grâces, pour être sans voile, ne sont pourtant pas sans pudeur? ou Sénecé, estimable pour ne s'être pas traîné sur les traces de La Fontaine en lui demeurant inférieur? ou l'auteur de *la Métromanie*, dont l'originalité, souvent heureuse, paraît quelquefois trop bizarre? Non, sans doute, et il faut remonter jusqu'au plus grand poëte

de notre âge[1]; exception glorieuse à La Fontaine lui-même, et pour laquelle il désavouerait le sentiment qui lui dicta l'un de ses plus jolis vers :

L'or se peut partager, mais non pas la louange.

Ou existait avant lui, du moins au même degré, cet art de préparer, de fondre, comme sans dessein, les incidents ; de généraliser des peintures locales ; de ménager au lecteur ces surprises qui font l'âme de la comédie ; d'animer ses récits par cette gaieté de style, qui est une nuance du style comique, relevée par les grâces d'une poésie légère qui se montre et disparaît tour à tour? Que dirai-je de cet art charmant de s'entretenir avec son lecteur, de se jouer de son sujet, de changer ses défauts en beautés, de plaisanter sur les objections, sur les invraisemblances ; talent d'un esprit supérieur à ses ouvrages, et sans lequel on demeure trop souvent au-dessous? Telle est la portion de sa gloire que La Fontaine voulait sacrifier ; et j'aurais essayé moi-même d'en dérober le souvenir à mes juges, s'ils n'admiraient en hommes de goût ce qu'ils réprouvent par des motifs respectables, et si je n'étais forcé d'associer ses contes à ses apologues en m'arrêtant sur le style de cet immortel écrivain.

II

Si jamais on a senti à quelle hauteur le mérite du style et l'art de la composition pouvaient élever un écrivain, c'est par l'exemple de La Fontaine. Il règne dans la littérature une sorte de convention qui assigne les rangs d'après la distance reconnue entre les différents genres, à peu près comme l'ordre civil marque les places dans la société d'après la différence des conditions ; et quoique la considération d'un mérite supérieur

1. Voltaire.

puisse faire déroger à cette loi, quoiqu'un écrivain parfait dans un genre subalterne soit souvent préféré à d'autres écrivains d'un genre plus élevé, et qu'on néglige Stace pour Tibulle, ce même Tibulle n'est point mis à côté de Virgile. La Fontaine seul, environné d'écrivains dont les ouvrages présentent tout ce qui peut réveiller l'idée du génie, l'invention, la combinaison des plans, la force et la noblesse du style, La Fontaine paraît avec des ouvrages de peu d'étendue, dont le fond est rarement à lui, et dont le style est ordinairement familier : *le bonhomme* se place parmi tous ces grands écrivains, comme l'avait prévu Molière, et conserve au milieu d'eux le surnom d'inimitable. C'est une révolution qu'il a opérée dans les idées reçues, et qui n'aura peut-être d'effet que pour lui ; mais elle prouve au moins que, quelles que soient les conventions littéraires qui distribuent les rangs, le génie garde une place distinguée à quiconque viendra, dans quelque genre que ce puisse être, instruire et enchanter les hommes. Qu'importe, en effet, de quel ordre soient les ouvrages, quand ils offrent des beautés du premier ordre? D'autres auront atteint la perfection de leur genre, le fabuliste aura élevé le sien jusqu'à lui.

Le style de La Fontaine est peut-être ce que l'histoire littéraire de tous les siècles offre de plus étonnant. C'est à lui seul qu'il était réservé de faire admirer, dans la brièveté d'un apologue, l'accord des nuances les plus tranchantes et l'harmonie des couleurs les plus opposées. Souvent une seule fable réunit la naïveté de Marot, le badinage et l'esprit de Voiture, des traits de la plus haute poésie, et plusieurs de ces vers que la force du sens grave à jamais dans la mémoire. Nul auteur n'a mieux possédé cette souplesse de l'âme et de l'imagination qui suit tous les mouvements de son sujet. Le plus familier des écrivains devient tout à coup et naturellement le traducteur de Virgile ou de Lucrèce ; et les objets de la vie commune sont relevés chez lui par ces tours nobles et cet heureux choix d'expressions qui les rendent dignes du poëme épique. Tel est l'artifice de son style, que toutes ces beautés semblent se placer

d'elles-mêmes dans sa narration, sans interrompre ni retarder sa marche. Souvent même la description la plus riche, la plus brillante, y devient nécessaire, et ne paraît, comme dans la fable du *Chêne et du Roseau*, dans celle du *Soleil et de Borée*, que l'exposé même du fait qu'il raconte. Ici, messieurs, le poëte des grâces m'arrête, et m'interdit, en leur nom, les détails et la sécheresse de l'analyse. Si l'on a dit de Montaigne qu'il faut le montrer et non le peindre, le transcrire et non le décrire, ce jugement n'est-il pas plus applicable à La Fontaine? Et combien de fois, en effet, n'a-t-il pas été transcrit! Mes juges me pardonneraient-ils d'offrir à leur admiration cette foule de traits présents au souvenir de tous les lecteurs, et répétés dans tous ces livres consacrés à notre éducation, comme le livre qui les a fait naître? Je suppose en effet que mes rivaux relèvent : l'un l'heureuse alliance de ses expressions, la hardiesse et la nouveauté de ses figures, d'autant plus étonnantes qu'elles paraissent plus simples; que l'autre fasse valoir ce charme continu du style qui réveille une foule de sentiments, embellit de couleurs si riches et si variées tous les contrastes que lui présente son sujet, m'intéresse à des bourgeons gâtés par un écolier, m'attendrit sur le sort de l'aigle qui vient de perdre

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance;

qu'un troisième vous vante l'agrément et le sel de sa plaisanterie qui rapproche si naturellement les grands et les petits objets, voit tour à tour dans un renard Patrocle, Ajax, Annibal; Alexandre dans un chat; rappelle, dans le combat de deux coqs pour une poule, la guerre de Troie pour Hélène; met de niveau Pyrrhus et la laitière; se représente dans la querelle de deux chèvres qui se disputent le pas, fières de leur généalogie si poétique et si plaisante, Philippe IV et Louis XIV s'avançant dans l'île de la Conférence : que prouveront-ils ceux qui vous offriront tous ces traits, sinon que des remarques devenues communes peuvent être plus ou moins heureusement rajeunies par le mérite de l'expression? Et, d'ailleurs, comment peindre un poëte qui sou-

vent semble s'abandonner comme dans une conversation facile; qui, citant Ulysse à propos des voyages d'une tortue, s'étonne lui-même de le trouver là; dont les beautés paraissent quelquefois une heureuse rencontre, et possèdent ainsi, pour me servir d'un mot qu'il aimait, *la grâce de la soudaineté;* qui s'est fait une langue et une poétique particulières, dont le tour est naïf quand sa pensée est ingénieuse, l'expression simple quand son idée est forte; relevant ses grâces naturelles par cet attrait piquant qui leur prête ce que la physionomie ajoute à la beauté; qui se joue sans cesse de son art; qui, à propos de la tardive maternité d'une alouette, me peint les délices du printemps, les plaisirs, les amours de tous les êtres, et met l'enchantement de la nature en contraste avec le veuvage d'un oiseau ?

Pour moi, sans insister sur ces beautés différentes, je me contenterai d'indiquer les sources principales d'où le poëte les a vues naître; je remarquerai que son caractère distinctif est cette étonnante aptitude à se rendre présent à l'action qu'il nous montre; de donner à chacun de ses personnages un caractère particulier dont l'unité se conserve dans la variété de ses fables et le fait reconnaître partout. Mais une autre source de beautés bien supérieures, c'est cet art de savoir, en paraissant vous occuper de bagatelles, vous placer d'un mot dans un grand ordre de choses. Quand le loup, par exemple, accusant auprès du lion malade l'indifférence du renard sur une santé si précieuse,

> Daube, au coucher du roi, son camarade absent,

suis-je dans l'antre du lion? suis-je à la cour? Combien de fois l'auteur ne fait-il pas naître du fond de ses sujets, si frivoles en apparence, des détails qui se lient comme d'eux-mêmes aux objets les plus importants de la morale et aux plus grands intérêts de la société? Ce n'est pas une plaisanterie d'affirmer que la dispute du lapin et de la belette, qui s'est emparée d'un terrier dans l'absence du maître, l'un faisant valoir la raison du

premier occupant, et se moquant des prétendus droits de Jean Lapin, l'autre réclamant les droits de succession transmis au susdit Jean par Pierre et Simon ses aïeux, nous offre précisément le résultat de tant de gros ouvrages sur la propriété; et La Fontaine faisant dire à la belette :

Et quand ce serait un royaume?

disant lui-même ailleurs :

Mon sujet est petit, cet accessoire est grand,

ne me force-t-il point d'admirer avec quelle adresse il me montre les applications générales de son sujet dans le badinage même de son style? Voilà sans doute un de ses secrets; voilà ce qui rend sa lecture si attachante, même pour les esprits les plus élevés : c'est qu'à propos du dernier insecte il se trouve, plus naturellement qu'on ne le croit, près d'une grande idée, et qu'en effet il touche au sublime en parlant de la fourmi. Et craindrais-je d'être égaré par mon admiration pour La Fontaine, si j'osais dire que le système abstrait, *tout est bien,* paraît peut-être plus vraisemblable, et surtout plus clair, après le discours de Garo, dans la fable de la *Citrouille et du Gland,* qu'après la lecture de Leibnitz et de Pope lui-même?

S'il sait quelquefois simplifier ainsi les questions les plus compliquées, avec quelle facilité la morale ordinaire doit-elle se placer dans ses écrits! Elle y naît sans effort, comme elle s'y montre sans faste; car La Fontaine ne se donne point pour un philosophe : il semble même avoir craint de le paraître. C'est en effet ce qu'un poëte doit le plus dissimuler. C'est pour ainsi dire son secret, et il ne doit le laisser surprendre qu'à ses lecteurs les plus assidus et admis à sa confiance intime. Aussi La Fontaine ne veut-il être qu'un homme, et même un homme ordinaire. Peint-il les charmes de la beauté :

Un philosophe, un marbre, une statue,
Auraient senti, *comme nous,* ces plaisirs,

c'est surtout quand il vient de reprendre quelques-uns de nos

travers, qu'il se plaît à faire cause commune avec nous et à devenir le disciple des animaux qu'il a fait parler. Veut-il faire la satire d'un vice, il raconte simplement ce que ce vice fait faire au personnage qui en est atteint; et voilà la satire faite C'est du dialogue, c'est des actions, c'est des passions des animaux que sortent les leçons qu'il nous donne. Nous en adresse-t-il directement, c'est la raison qui parle avec une dignité modeste et tranquille. Cette bonté naïve qui jette tant d'intérêt sur la plupart de ses ouvrages le ramène sans cesse au genre d'une poésie simple qui adoucit l'éclat d'une grande idée, la fait descendre jusqu'au vulgaire par la familiarité de l'expression, et rend la sagesse plus persuasive en la rendant plus accessible. Pénétré lui-même de tout ce qu'il dit, sa bonne foi devient son éloquence, et produit cette vérité de style qui communique tous les mouvements de l'écrivain. Son sujet le conduit à répandre la plénitude de ses pensées, comme il épanche l'abondance de ses sentiments dans cette fable charmante où la peinture du bonheur de deux pigeons attendrit par degrés son âme, lui rappelle les souvenirs les plus chers, et lui inspire le regret des illusions qu'il a perdues.

Je n'ignore pas qu'un préjugé vulgaire croit ajouter à la gloire du fabuliste, en le représentant comme un poëte qui, dominé par un instinct aveugle et involontaire, fut dispensé par la nature du soin d'ajouter à ses dons, et de qui l'heureuse indolence cueillait nonchalamment des fleurs qu'il n'avait point fait naître. Sans doute La Fontaine dut beaucoup à la nature, qui lui prodigua la sensibilité la plus aimable et tous les trésors de l'imagination; sans doute le *fablier* était né pour porter des fables : mais par combien de soins cet arbre si précieux n'avait-il pas été cultivé! Qu'on se rappelle cette foule de préceptes du goût le plus fin et le plus exquis, répandus dans ses préfaces et dans ses ouvrages; qu'on se rappelle ce vers si heureux, qu'il met dans la bouche d'Apollon lui-même :

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde;

doutera-t-on que La Fontaine ne l'ait cherché, et que la gloire, ainsi que la fortune, ne vende *ce qu'on croit qu'elle donne?* Si ses lecteurs, séduits par la facilité de ses vers, refusent d'y reconnaître les soins d'un art attentif, c'est précisément ce qu'il a désiré. Nier son travail, c'est lui en assurer la plus belle récompense. O La Fontaine! ta gloire en est plus grande : le triomphe de l'art est d'être ainsi méconnu.

Et comment ne pas apercevoir ses progrès et ses études dans la marche même de son esprit? Je vois cet homme extraordinaire, doué d'un talent qu'à la vérité il ignore lui-même jusqu'à vingt-deux ans, s'enflammer tout à coup à la lecture d'une ode de Malherbe, comme Malebranche à celle d'un livre de Descartes, et sentir cet enthousiasme d'une âme qui, voyant de plus près la gloire, s'étonne d'être né pour elle. Mais pourquoi Malherbe opéra-t-il le prodige refusé à la lecture d'Horace et de Virgile? C'est que La Fontaine les voyait à une trop grande distance; c'est qu'ils ne lui montraient pas, comme le poëte français, quel usage on pouvait faire de cette langue qu'il devait lui-même illustrer un jour. Dans son admiration pour Malherbe, auquel il devait, si je puis parler ainsi, sa naissance poétique, il le prit d'abord pour son modèle : mais, bientôt revenu au ton qui lui appartenait, il s'aperçut qu'une naïveté fine et piquante était le vrai caractère de son esprit : caractère qu'il cultiva par la lecture de Rabelais, de Marot et de quelques-uns de leurs contemporains. Il parut ainsi faire rétrograder la langue, quand les Bossuet, les Racine, les Boileau, en avançaient le progrès par l'élévation et la noblesse de leur style : mais elle ne s'enrichissait pas moins dans les mains de La Fontaine, qui lui rendait les biens qu'elle avait laissé perdre, et qui, comme certains curieux, rassemblant avec soin les monnaies antiques, se composait un véritable trésor. C'est dans notre langue ancienne qu'il puisa ces expressions imitatives ou pittoresques qui présentent sa pensée avec toutes les nuances accessoires; car nul auteur n'a mieux senti le besoin *de rendre son âme visible;* c'est le terme dont il se sert pour exprimer un des

attributs de la poésie. Voilà toute sa poétique, à laquelle il paraît avoir sacrifié tous les préceptes de la poétique ordinaire et de notre versification, dont ses écrits sont un modèle, souvent même parce qu'il en brave les règles. Eh! le goût ne peut-il pas les enfreindre, comme l'équité s'élève au-dessus des lois?

Cependant La Fontaine était né poëte, et cette partie de ses talents ne pouvait se développer dans les ouvrages dont il s'était occupé jusqu'alors. Il la cultivait par la lecture des modèles de l'Italie ancienne et moderne, par l'étude de la nature et de ceux qui l'ont su peindre. Je ne dois point dissimuler le reproche fait à ce rare écrivain par le plus grand poëte de nos jours, qui refuse ce titre de peintre à La Fontaine. Je sens, comme il convient, le poids d'une telle autorité; mais celui qui loue La Fontaine serait indigne d'admirer son critique, s'il ne se permettait d'observer que l'auteur des fables, sans multiplier ces tableaux où le poëte s'annonce à dessein comme peintre, n'a pas laissé d'en mériter le nom. Il peint rapidement et d'un trait : il peint par le mouvement de ses vers, par la variété de ses mesures et de ses repos, et surtout par l'harmonie imitative. Des figures vraies et frappantes, mais peu de bordure et point de cadre : voilà La Fontaine. Sa muse aimable et nonchalante rappelle ce riant tableau de l'Aurore dans un de ses poëmes, où il représente cette jeune déesse, qui, se balançant dans les airs,

> La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
> Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas.

Cette description charmante est à la fois une réponse à ses censeurs et l'image de sa poésie.

Ainsi se formèrent par degrés les divers talents de La Fontaine, qui tous se réunirent enfin dans ses fables. Mais elles ne purent être que le fruit de sa maturité : c'est qu'il faut du temps à de certains esprits pour connaître les qualités différentes dont l'assemblage forme leur vrai caractère, les combiner, les assortir, fortifier ces traits primitifs par l'imitation des

écrivains qui ont avec eux quelque ressemblance, et pour se montrer enfin tout entier dans un genre propre à déployer la variété de leurs talents. Jusqu'alors l'auteur, ne faisant pas usage de tous ses moyens, ne se présente point avec tous ses avantages. C'est un athlète doué d'une force réelle, mais qui n'a point encore appris à se placer dans une attitude qui puisse la développer tout entière. D'ailleurs, les ouvrages qui, tels que les fables de La Fontaine, demandent une grande connaissance du cœur humain et du système de la société, exigent un esprit mûri par l'étude et par l'expérience; mais aussi, devenus une source féconde de réflexions, ils rappellent sans cesse le lecteur, auquel ils offrent de nouvelles beautés et une plus grande richesse de sens à mesure qu'il a lui-même, par sa propre expérience, étendu la sphère de ses idées : et c'est ce qui nous ramène si souvent à Montaigne, à Molière et à La Fontaine.

Tels sont les principaux mérites de ces écrits,

> Toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
> BOILEAU;

et qui, mettant l'auteur des fables au-dessus de son genre même, me dispensent de rappeler ici la foule de ses imitateurs étrangers ou français : tous se déclarent trop honorés de le suivre de loin; et, s'il eut la *bêtise,* suivant l'expression de M. de Fontenelle, de se mettre au-dessous de Phèdre, ils ont l'esprit de se mettre au-dessous de La Fontaine, et d'être aussi modestes que ce grand homme. Un seul, plus confiant, s'est permis l'espérance de lutter avec lui; et cette hardiesse, non moins que son mérite réel, demande peut-être une exception. Lamotte, qui conduisit son esprit partout, parce que son génie ne l'emporta nulle part, Lamotte fit des fables... O La Fontaine! la révolution d'un siècle n'avait point encore appris à la France combien tu étais un homme rare; mais, après un moment d'illusion, il fallut bien voir qu'un philosophe froidement ingénieux, ne joignant à la finesse ni le naturel,

> Ni la grâce plus belle encor que la beauté,

ne possédant point *ce qui plaît plus d'un jour*, dissertant sur son art et sur la morale, laissant percer l'orgueil de descendre jusqu'à nous tandis que son devancier paraît se trouver naturellement à notre niveau, tâchant d'être naïf et prouvant qu'il a dû plaire, faible avec recherche quand La Fontaine ne l'est jamais que par négligence, ne pouvait être le rival d'un poëte simple, souvent sublime, toujours vrai, qui laisse dans le cœur le souvenir de tout ce qu'il dit à la raison, joint à l'*art de plaire* celui *de n'y penser pas*, et dont les fautes quelquefois heureuses font appliquer à son talent ce qu'il a dit d'une femme aimable :

> La négligence, à mon gré, si requise,
> Pour cette fois fut sa dame d'atours.

Aussi tous les reproches qu'on a pu lui faire sur quelques longueurs, sur quelques incorrections, n'ont point affaibli le charme qui ramène sans cesse à lui, qui le rend aimable pour toutes les nations, et pour tous les âges, sans en excepter l'enfance. Quel prestige peut fixer ainsi tous les esprits et tous les goûts? Qu'est-ce qui peut frapper les enfants, d'ailleurs si incapables de sentir tant de beautés? C'est la simplicité de ces formules où ils retrouvent la langue de la conversation; c'est le jeu presque théâtral de ces scènes si courtes et si animées; c'est l'intérêt qu'il leur fait prendre à ses personnages en les mettant sous leurs yeux : illusion qu'on ne retrouve plus chez ses imitateurs, qui ont beau appeler un singe Bertrand et un chat Raton, ne montrent jamais ni un chat ni un singe. Qui peut frapper tous les peuples? C'est ce fonds de raison universelle répandu dans ses fables; c'est ce tissu de leçons convenables à tous les états de la vie; c'est cette intime liaison de petits objets à de grandes vérités : car nous n'osons penser que tous les esprits puissent sentir les grâces de ce style, qui s'évanouissent dans une traduction; et, si on lit La Fontaine dans la langue originale, n'est-il pas vraisemblable qu'en supposant aux étrangers la plus grande connaissance de cette langue, les grâces de son style doivent toujours être mieux sen-

ties chez un peuple où l'esprit de société, vrai caractère de la nation, rapproche les rangs sans les confondre ; où le supérieur voulant se rendre agréable sans trop descendre, l'inférieur plaire sans s'avilir, l'habitude de traiter avec tant d'espèces différentes d'amour-propre, de ne point les heurter dans la crainte d'en être blessés nous-mêmes, donne à l'esprit ce tact rapide, cette sagacité prompte, qui saisit les nuances les plus fines des idées d'autrui, présente les siennes dans le jour le plus convenable, et lui fait apprécier dans les ouvrages d'agrément les finesses de langue, les bienséances du style, et ces convenances générales dont le sentiment se perfectionne par le grand usage de la société? S'il est ainsi, comment les étrangers, supérieurs à nous sur tant d'objets et si respectables d'ailleurs, pourraient-ils... Mais quoi! puis-je hasarder cette opinion, lorsqu'elle est réfutée d'avance par l'exemple d'un étranger qui signale aux yeux de l'Europe son admiration pour La Fontaine? Sans doute cet étranger illustre, si bien naturalisé parmi nous, sent toutes les grâces de ce style enchanteur. La préférence qu'il accorde à notre fabuliste sur tant de grands hommes en est elle-même une preuve; à moins qu'on ne l'attribue en partie à l'intérêt qu'inspirent sa personne et son caractère[1].

III.

Un homme ordinaire qui aurait dans le cœur les sentiments aimables dont l'expression est si intéressante dans les écrits de La Fontaine serait cher à tous ceux qui le connaîtraient: mais le fabuliste avait pour eux (et ce charme n'est point tout à fait perdu pour nous) un attrait encore plus piquant : c'est d'être

1. Il est bon de savoir qu'un étranger demanda à l'Académie de Marseille la permission de joindre la somme de deux mille livres à la médaille académique.

l'homme tel qu'il paraît être sorti des mains de la nature. Il semble qu'elle l'ait fait naître pour l'opposer à l'homme tel qu'il se compose pour la société, et qu'elle lui ait donné son esprit et son talent pour augmenter le phénomène et le rendre plus remarquable par la singularité du contraste. Il conserva jusqu'au dernier moment tous les goûts simples qui supposent l'innocence des mœurs et la douceur de l'âme; il a lui-même essayé de se peindre en partie dans son roman de *Psyché*, où il représente la variété de ses goûts, sous le nom de Polyphile, qui aime *les jardins, les fleurs, les ombrages, la musique, les vers, et réunit toutes ces passions douces qui remplissent le cœur d'une certaine tendresse.* On ne peut assez admirer ce fonds de bienveillance générale qui l'intéresse à tous les êtres vivants,

> Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux;

c'est sous ce point de vue qu'il les considère. Cette habitude de voir dans les animaux des membres de la société universelle, enfants d'un même père, disposition si étrange dans nos mœurs, mais commune dans les siècles reculés, comme on peut le voir par Homère, se retrouve encore chez plusieurs Orientaux. La Fontaine est-il bien éloigné de cette disposition, lorsque, attendri par le malheur des animaux qui périssent dans une inondation, châtiment des crimes des hommes, il s'écrie par la bouche d'un vieillard :

> Les animaux périr! car encor les humains,
> Tous devaient succomber sous les célestes armes?

Il étend même cette sensibilité jusqu'aux plantes, qu'il anime non-seulement par ces traits hardis qui montrent toute la nature vivante sous les yeux d'un poëte, et qui ne sont que des figures d'expression, mais par le ton affectueux d'un vif intérêt qu'il déclare lui-même, lorsque, voyant le cerf brouter la vigne qui l'a sauvé, il s'indigne

. . . . Que de si doux ombrages
Soient exposés à ces outrages.

Serait-il impossible qu'il eût senti lui-même le prix de cette partie de son caractère, et qu'averti par ses premiers succès il l'eût soigneusement cultivée? Non, sans doute, car cet homme, qu'on a cru inconnu à lui-même, déclare formellement qu'il étudiait sans cesse le goût du public, c'est-à-dire tous les moyens de plaire. Il est vrai que, quoiqu'il se soit formé sur son art une théorie très-fine et très-profonde, quoiqu'il eût reçu de la nature ce coup d'œil qui fit donner à Molière le nom de *contemplateur*, sa philosophie, si admirable dans les développements du cœur humain, ne s'éleva point jusqu'aux généralités qui forment les systèmes : de là quelques incertitudes dans ses principes, quelques fables dont le résultat n'est point irrépréhensible, et où la morale paraît trop sacrifiée à la prudence; de là quelques contradictions sur différents objets de politique et de philosophie. C'est qu'il laisse indécises les questions épineuses, et prononce rarement sur ces problèmes dont la solution n'est point dans le cœur et dans un fonds de raison universelle. Sur tous les objets de ce genre qui sont absolument hors de lui, il s'en rapporte volontiers à Plutarque et à Platon, et n'entre point dans les disputes des philosophes ; mais toutes les fois qu'il a véritablement une manière de sentir personnelle, il ne consulte que son cœur, et ne s'en laisse imposer ni par de grands mots ni par de grands noms. Sénèque, en nous conservant le mot de Mécénas qui veut vivre absolument, dû-til vivre goutteux, impotent, perclus, a beau invectiver contre cet opprobre, La Fontaine ne prend point le change, il admire ce trait avec une bonne foi plaisante, il le juge digne de la postérité. Selon lui, *Mécénas fut un galant homme*, et je reconnais celui qui déclare plus d'une fois vouloir vivre un siècle tout au moins.

Cette même incertitude de principes, il faut en convenir, passa même quelquefois dans sa conduite : toujours droit, tou-

jours bon sans effort, il n'a point à lutter contre lui-même ; mais a-t-il un mouvement blâmable, il succombe et cède sans combat. C'est ce qu'on peut remarquer dans sa querelle avec Furetière, et avec Lulli par lequel il s'était vu trompé et, comme il dit, *enquinaudé*; car on ne peut dissimuler que l'auteur des fables n'ait fait des opéras peu connus : le ressentiment qu'il conçut contre la mauvaise foi de cet Italien lui fit trouver, dans *le peu qu'il avait de bile*, de quoi faire une satire violente; et sa gloire est qu'on puisse en être si étonné; mais, après ce premier mouvement, redevenu La Fontaine, il reprit son caractère véritable, qui était celui d'un enfant, dont en effet il venait de montrer la colère. Ce n'est pas un spectacle sans intérêt que d'observer les mouvements d'une âme qui, conservant même dans le monde les premiers traits de son caractère, sembla toujours n'obéir qu'à l'instinct de la nature. Il connut et sentit les passions; et tandis que la plupart des moralistes les considéraient comme des ennemis de l'homme, il les regarda comme les ressorts de notre âme, et en devint même l'apologiste. Cette idée, que les philosophes ennemis des stoïciens avaient rendue familière à l'antiquité, paraissait de son temps une idée nouvelle; et si l'auteur des fables la développa quelquefois avec plaisir, c'est qu'elle était pour lui une vérité de sentiment, c'est que des passions modérées étaient les instruments de son bonheur. Sans doute le philosophe, dont la rigide sévérité voulut les anéantir en soi-même, s'indignait d'être entraîné par elles, et les redoutait comme l'intempérant craint quelquefois les festins. La Fontaine, défendu par la nature contre le danger d'abuser de ses dons, se laissa guider sans crainte à des penchants qui l'égarèrent quelquefois, mais sans le conduire au précipice. L'amour, cette passion qui parmi nous se compose de tant d'autres, reprit dans son âme sa simplicité naturelle : fidèle à l'objet de son goût, mais inconstant dans ses goûts, il paraît que ce qu'il aima le plus dans les femmes fut celui de leurs avantages dont elles sont elles-mêmes le plus éprises, leur beauté. Mais le sentiment qu'elle lui

inspira, doux comme l'âme qui l'éprouvait, s'embellit des grâces de son esprit, et la plus aimable sensibilité prit le ton de la galanterie la plus tendre. Qui a jamais rien dit de plus flatteur pour le sexe que le sentiment exprimé dans ces vers :

> Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune :
> Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
> Encore en tire-t-on un souris quelquefois ?

C'est ce goût pour les femmes, dont il parle sans cesse, comme l'Arioste, en bien et en mal, qui lui dicta ses contes, se reproduisit sans danger et avec tant de grâces dans ses fables mêmes, et conduisit sa plume dans son roman de *Psyché*. Cette déesse nouvelle, que le conte ingénieux d'Apulée n'avait pu associer aux anciennes divinités de la poésie, reçut de la brillante imagination de La Fontaine une existence égale à celle des dieux d'Hésiode et d'Homère, et eut l'honneur de créer comme eux une divinité. Il se plut à réunir en elle seule toutes les faiblesses des femmes, et, comme il le dit, leurs trois plus grands défauts : la vanité, la curiosité et le trop d'esprit; mais il l'embellit en même temps de toutes les grâces du sexe qu'il aimait tant. Il la place ainsi au milieu des prodiges de la nature et de l'art, qui s'éclipsent tous auprès d'elle.

Ce triomphe de la beauté, qu'il a pris tant de plaisir à peindre, demande et obtient grâce pour les satires qu'il se permet contre les femmes, satires toujours générales : et, dans cette *Psyché* même, il place au Tartare

> Ceux dont les vers ont noirci quelque belle.

Aussi ces vers et sa personne furent-ils également accueillis de ce sexe aimable, d'ailleurs si bien vengé de la médisance par le sentiment qui en fait médire. On a remarqué que trois femmes furent ses bienfaitrices ; parmi elles, il faut compter cette fameuse duchesse de Bouillon, qui, séduite par cet esprit de parti, fléau de la littérature, se déclara si hautement contre

Racine; car ce grand tragique, qu'on a depuis appelé le poëte des femmes, ne put obtenir le suffrage des femmes les plus célèbres de son siècle, qui toutes s'intéressaient à la gloire de La Fontaine. La gloire fut une de ses passions les plus constantes; il nous l'apprend lui-même :

Un vain bruit et l'amour ont occupé mes ans;

et, dans les illusions de l'amour même, cet autre sentiment conservait des droits sur son cœur.

Adieu, plaisir, honneurs, louange bien-aimée!

s'écriait-il dans le regret que lui laissaient les moments perdus pour sa réputation. Ce ne fut pas sans doute une passion malheureuse : il jouit de cette gloire si chère, et ses succès le mirent au nombre de ces hommes rares à qui le suffrage public donne le droit de se louer eux-mêmes sans affliger l'amour-propre d'autrui. Il faut convenir qu'il usa quelquefois de cet avantage; car, tout étonnant que paraît La Fontaine, il ne fut pourtant pas un poëte sans vanité. Mais, ne se louant que pour promettre à ses amis

Un temple dans ses vers,

pour rendre son encens plus digne d'eux, sa vanité même devint intéressante, et ne parut que l'aimable épanchement d'une âme naïve qui veut associer ses amis à sa renommée. Ne croirait-on pas encore qu'il a voulu réclamer contre les portraits qu'on s'est permis de faire de sa personne, lorsqu'il ose dire :

Qui n'admettrait Anacréon chez soi?
Qui bannirait Waller et La Fontaine?

Est-il vraisemblable, en effet, qu'un homme admis chez les Conti, les Vendôme, et parmi tant de sociétés illustres, fût tel que nous le représente une exagération ridicule, sur la foi de

quelques réponses naïves échappées à ses distractions? La grandeur encourage, l'orgueil protége, la vanité cite un auteur illustre, mais la société n'appelle ou n'admet que celui qui sait plaire; et les Chaulieu, les La Fare, avec lesquels il vivait familièrement, n'ignoraient pas l'ancienne méthode de négliger la personne eu estimant les écrits. Leur société, leur amitié, les bienfaits des princes de Conti et de Vendôme, et dans la suite ceux de l'auguste élève de Fénelon, récompensèrent le mérite de La Fontaine, et le consolèrent de l'oubli de la cour, s'il y pensa. C'est une singularité bien frappante de voir un écrivain tel que lui, né sous un roi dont les bienfaits allèrent étonner les savants du Nord, vivre négligé, mourir pauvre, et près d'aller, dans sa caducité, chercher loin de sa patrie les secours nécessaires à la simple existence : c'est qu'il porta toute sa vie la peine de son attachement à Fouquet, ennemi du grand Colbert. Peut-être n'eût-il pas été indigne de ce ministre célèbre de ne pas punir une reconnaissance et un courage qu'il devait estimer. Peut-être, parmi les écrivains dont il présentait les noms à la bienfaisance du roi, le nom de La Fontaine n'eût-il pas été déplacé; et la postérité ne reprocherait point à sa mémoire d'avoir abandonné au zèle bienfaisant de l'amitié un homme qui fut un des ornements de son siècle, qui devint le successeur immédiat de Colbert lui-même à l'Académie, et le loua d'avoir protégé les lettres. Une fois négligé, ce fut une raison de l'être toujours, suivant l'usage, et le mérite de La Fontaine n'était pas d'un genre à toucher vivement Louis XIV. Peut-être les rois et les héros sont-ils trop loin de la nature pour apprécier un tel écrivain : il leur faut des tableaux d'histoire plutôt que des paysages; et Louis XIV, mêlant à la grandeur naturelle de son âme quelques nuances de la fierté espagnole qu'il semblait tenir de sa mère, Louis XIV, si sensible au mérite des Corneille, des Racine, des Boileau, ne se retrouvait point dans les fables. C'était un grand défaut, dans un siècle où Despréaux fit un précepte de l'art poétique, de former tous les héros de la tragédie sur le monarque français; et la

description du passage du Rhin importait plus au roi que les débats du lapin et de la belette.

Malgré cet abandon du maître, qui retarda même la réception de l'auteur des fables à l'Académie française, malgré la médiocrité de sa fortune, La Fontaine (et l'on aime à s'en convaincre), La Fontaine fut heureux; il le fut même plus qu'aucun des grands poëtes ses contemporains. S'il n'eut point cet éclat imposant attaché aux noms des Racine, des Corneille, des Molière, il ne fut point exposé au déchaînement de l'envie, toujours plus irritée par les succès de théâtre. Son caractère pacifique le préserva de ces querelles littéraires qui tourmentèrent la vie de Despréaux. Cher au public, cher aux plus grands génies de son siècle, il vécut en paix avec les écrivains médiocres; ce qui paraît un peu plus difficile. Pauvre, mais sans humeur, comme à son insu; libre de chagrins domestiques, d'inquiétude sur son sort, possédant le repos, de douces rêveries, et le *vrai dormir* dont il fait de si grands éloges, ses jours parurent couler négligemment comme ses vers. Aussi, malgré son amour pour la solitude, malgré son goût pour la campagne, ce goût si ami des arts, auxquels il offre de plus près leur modèle, il se trouvait bien partout. Il s'écrie, dans l'ivresse des plus doux sentiments, qu'il aime à la fois la ville, la campagne; que tout est pour lui le souverain bien :

> Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique,
> Les chimères, le rien, tout est bon.

Il retrouve en tout lieu le bonheur qu'il porte en lui-même, et dont les sources intarissables sont l'innocente simplicité de son âme et la sensibilité d'une imagination souple et légère. Les yeux s'arrêtent, se reposent avec délices sur le spectacle d'un homme qui, dans un monde trompeur, soupçonneux, agité de passions et d'intérêts divers, marche avec l'abandon d'une paisible sécurité, trouve sa sûreté dans sa confiance même, et s'ouvre un accès dans tous les cœurs, sans autre artifice que d'ouvrir le sien, d'en laisser échapper tous les mouvements,

d'y laisser lire même ses faiblesses, garants d'une aimable indulgence pour les faiblesses d'autrui. Aussi La Fontaine inspira-t-il toujours cet intérêt qu'on accorde involontairement à l'enfance. L'un se charge de l'éducation et de la fortune de son fils : car il avait cédé aux désirs de sa famille, et un soir il se trouva marié ; l'autre lui donne un asile dans sa maison : il se croit parmi des frères ; ils vont le devenir en effet, et la société reprend les vertus de l'âge d'or pour celui qui en a la candeur et la bonne foi. Il reçoit des bienfaits : il en a le droit, car il rendrait tout sans croire s'en être acquitté. Peut-être il est des âmes qu'une simplicité noble élève naturellement au-dessus de la fierté ; et, sans blâmer le philosophe, qui écarte un bienfaiteur dans la crainte de se donner un tyran, sait se priver, souffrir et se taire, n'est-il pas plus beau, peut-être, n'est-il pas du moins plus doux, de voir La Fontaine montrer à son ami ses besoins comme ses pensées, abandonner généreusement à l'amitié le droit précieux qu'elle réclame, et lui rendre hommage par le bien qu'il reçoit d'elle? Il aimait, c'était sa reconnaissance, et ce fut celle qu'il fit éclater envers le malheureux Fouquet. J'admirerai sans doute, il le faut bien, un chef-d'œuvre de poésie et de sentiment dans sa touchante élégie sur cette fameuse disgrâce. Mais si je le vois, deux ans après la chute de son bienfaiteur, pleurer à l'aspect du château où M. Fouquet avait été détenu ; s'il s'arrête involontairement autour de cette fatale prison dont il ne s'arrache qu'avec peine ; si je trouve l'expression de cette sensibilité, non dans un écrit public, monument d'une reconnaissance souvent fastueuse, mais dans l'épanchechement d'un commerce secret, je partagerai sa douleur : j'aimerai l'écrivain que j'admire. O La Fontaine ! essuie tes larmes, écris cette fable charmante des *Deux Amis ;* et je sais où tu trouves l'éloquence du cœur et le sublime de sentiment : je reconnais le maître de cette vertu qu'il nomme, par une expression nouvelle, *le don d'être ami.* Qui l'avait mieux reçu de la nature, ce don si rare? Qui a mieux éprouvé les illusions du sentiment? Avec quel intérêt, avec quelle bonne foi naïve, associant dans

un même recueil plusieurs de ses immortels écrits à la traduction de quelques harangues anciennes, ouvrage de son ami Maucroix, ne se livre-t-il pas à l'espérance d'une commune immortalité! Que mettre au-dessus de son dévouement à ses amis, si ce n'est la noble confiance qu'il avait lui-même en eux? O vous, messieurs, vous qui savez si bien, puisque vous chérissez sa mémoire, sentir et apprécier ce charme inexprimable de la facilité dans les vertus, partage des mœurs antiques; qui de vous, allant offrir à son ami l'hospitalité de sa maison, n'éprouverait l'émotion la plus douce, et même le transport de la joie, s'il en recevait cette réponse aussi attendrissante qu'inattendue : *J'y allais?* Ce mot si simple, cette expression si naïve d'un abandon sans réserve, est le plus digne hommage rendu à l'humanité généreuse; et jamais bienfaiteur, digne de l'être, n'a reçu une si belle récompense de son bienfait.

Telle est l'image que mes faibles yeux ont pu saisir de ce grand homme, d'après ses ouvrages mêmes, plus encore que d'après une tradition récente, mais qui, trop souvent infidèle, s'est plu, sur la foi de quelques plaisanteries de société, à montrer, comme un jeu bizarre de la nature, un homme qui en fut véritablement un prodige ; qui offrit le singulier contraste d'un conteur trop libre et d'un excellent moraliste; reçut en partage l'esprit le plus fin qui fut jamais, et devint en tout le modèle de la simplicité; posséda le génie de l'observation, même de la satire, et ne passa jamais que pour un bonhomme; déroba, sous l'air d'une négligence quelquefois réelle, les artifices de la composition la plus savante; fit ressembler l'art au naturel, souvent même à l'instinct; cacha son génie par son génie même; tourna au profit de son talent l'opposition de son esprit et de son âme, et fut, dans le siècle des grands écrivains, sinon le premier, du moins le plus étonnant. Malgré ses défauts, observés même dans son éloge, il sera toujours le plus relu de tous les auteurs; et l'intérêt qu'inspirent ses ouvrages s'étendra toujours sur sa personne. C'est que plusieurs de ses défauts mêmes participent

quelquefois des qualités aimables qui les avaient fait naître; c'est qu'on juge l'homme et l'auteur par l'assemblage de ses qualités habituellement dominantes; et La Fontaine, désigné de son vivant par l'épithète de bon, ressemblance remarquable avec Virgile, conservera, comme écrivain, le surnom d'inimitable, titre qu'il obtint avant même d'être tout à fait apprécié, titre confirmé par l'admiration d'un siècle, et devenu, pour ainsi dire, inséparable de son nom.

Nous pourrions multiplier à l'infini ces témoignages sur La Fontaine; mais il faut craindre la monotonie en parlant d'un homme qui avait pris pour devise : *Diversité.* Mentionnons seulement, pour finir, un suffrage qui en vaut mille autres, celui de Fénelon. Voici en quels termes il s'exprimait le lendemain même de la mort de La Fontaine : « Lisez-le, et dites si Anacréon a su badiner avec plus de grâce, si Horace a paré la philosophie et la morale d'ornements plus variés et plus attrayants; si Térence a peint les mœurs des hommes avec plus de naturel et de vérité; si Virgile, enfin, a été plus touchant et plus harmonieux. »

Un tel éloge résume, avec l'autorité du génie, tout ce qu'on peut dire sur La Fontaine. (F. L.)

FABLES

DE

LA FONTAINE

A

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN[1].

Je chante les héros dont Ésope est le père;
Troupe de qui l'histoire, encor que[2] mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,

1. Louis, Dauphin de France, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, âgé alors de cinq ans et demi.
2. *Encor que*, quoique.

Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois :
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures ;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.

(LA CIGALE ET LA FOURMI.)

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

LA CIGALE ET LA FOURMI[1].

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août[2], foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
— Vous chantiez! j'en suis fort aise.
Eh bien! dansez maintenant[3].

1. Ésope.
2. Avant la moisson, qui se fait au mois d'*août*, qu'on prononce *oût*.
3. La leçon que donne cette fable n'est pas conforme à la saine

FABLE II.

LE CORBEAU ET LE RENARD[1].

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
Hé! bonjour, monsieur du corbeau[2],
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie,
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie[3].
Le renard s'en saisit, et dit: Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute[4]:
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

morale, car s'il convient d'éviter l'imprévoyance de la cigale, il ne faut pas imiter la dureté railleuse de la fourmi. (Geruzez.) On a dit que cette fable offre une moralité fausse, en prêchant l'avarice. Ce reproche ne me paraît pas fondé. Voici, selon moi, le sens de cette petite comédie: *l'imprévoyance s'expose aux rebuts de l'égoïsme.* Molière aussi a fait contraster l'avarice et la prodigalité. (Nodier.) Cette fable est une des plus faibles de La Fontaine; elle n'est très-citée que parce qu'elle est la première du recueil. (Chamfort.)

1. Ésope. — Phèdre.

2. L'idée d'anoblir le corbeau pour le flatter est d'un comique parfait. (F. L.)

3. Ce vers est admirable; l'harmonie seule en fait image. (J. J. Rousseau.)

4. Il est plaisant de mettre la morale dans la bouche de celui qui profite de la sottise. Cela rend cette petite scène théâtrale et comique. (Chamfort.)

FABLE III.

LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF[1].

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant : Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore?
— Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà?
— Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

FABLE IV.

LES DEUX MULETS[2].

Deux mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle[3].
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette,

1. Phèdre. — Horace.
2. Phèdre.
3. Impôt sur le sel.

Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein, et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percé de coups; il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce mulet qui me suit du danger se retire;
Et moi, j'y tombe, et je péris!
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi:
Si tu n'avois servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serois pas si malade [1].

FABLE V.

LE LOUP ET LE CHIEN [2].

Un loup n'avoit que les os et la peau,
Tant les chiens faisoient bonne garde:
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli [3], qui s'étoit fourvoyé [4] par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers:
Mais il falloit livrer bataille;
Et le mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment

1. La Fontaine ne manque guère l'occasion de mettre la morale dans la bouche de ses acteurs. (CHAMFORT.)
2. Phèdre.
3. Le mot *poli* se prend ici au simple, et signifie luisant de graisse.
4. Égaré.

Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères [1] et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lippée [2] !
Tout à la pointe de l'épée !
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs [3] de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons;
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le coup du chien pelé. [chose.
Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ! — Peu de
— Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? — Pas toujours; mais qu'importe ?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor [4].

1. Misérables.
2. *Lippée*, du mot saxon *lip*, lèvre : c'est ce que les lèvres peuvent saisir. (L'abbé Guillon.)
3. Restes de repas.
4. Hyperbole plaisante, qui a fait proverbe.

FABLE VI.

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION[1].

La génisse, la chèvre et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage[2].
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta;
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
Prit pour lui la première en qualité de sire.
Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

FABLE VII.

LA BESACE[3].

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur :

1. Phèdre.
2. On a justement critiqué cette étrange association dont le vers suivant : « *Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris,* » fait encore ressortir l'invraisemblance. (GERUZEZ.)
3. Phèdre. — Avienus.

Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur,
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe; parlez le premier, et pour cause[1].
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? — Moi, dit-il; pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché:
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut: de sa forme il se loua très-fort,
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'étoit une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles:
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine étoit trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya, s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes:
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers[2] tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui:

1. Apparemment Jupiter suppose que, de tous les animaux, le singe est celui qui doit trouver le plus à redire *à son composé*. (S.)

2. Porteurs de besaces. Ce mot expressif et si bien placé est de la création de La Fontaine. (F. L.)

Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

FABLE VIII.

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX[1].

Une hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème,
Elle vit un manant[2] en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins[3] à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain ; et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle :

1. Ésope.
2. Un habitant de la campagne, selon la signification primitive de ce mot, qui actuellement ne se prend plus qu'en mauvaise part.
3. Instruments, machines, piéges.

Ils trouvoient aux champs trop de quoi
Quand la chènevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre [1] étant tout à fait crue,
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien.
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre ;
Quand reginglettes [2] et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr ;
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément

1. *Chanvre* s'employait autrefois au féminin comme au masculin, et dans certaines provinces on fait encore ce mot féminin, mais à tort : il était passé en usage de ne l'employer qu'au masculin lors de la publication de la seconde édition du *Dictionnaire de l'Académie*, en 1696 (WALCKENAER.)

2. Piéges à prendre les oiseaux.

Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cassandre [1]
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

FABLE IX.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS [2].

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs [3] d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquoit au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

1. Ils refusèrent d'écouter Cassandre, quand elle leur prédit les malheurs de Troie.
2. Ésope. — Horace.
3. Restes de repas.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre,
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre [1] !

FABLE X.

LE LOUP ET L'AGNEAU [2].

La raison du plus fort est toujours la meilleure [3] :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère;

1. Dans cette esquisse, La Fontaine, habitué à surpasser tout ce qu'il imite, est resté au-dessous d'Horace. (F. L.)

2. Ésope et Phèdre.

3. Ceci n'est point une maxime générale; c'est l'énoncé, et nullement la justification, d'un fait souvent vrai. (F. L.)

Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens,
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès [1].

FABLE XI.

L'HOMME ET SON IMAGE.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD [2].

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux [3]
Passoit dans son esprit pour le plus beau monde :
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,

1. L'intérêt dramatique de cette fable résulte de la prétention du loup, qui, dans son injustice, veut avoir raison, et qui ne supprime tout prétexte et tout raisonnement que lorsqu'il est réduit à l'absurde par la réponse de l'agneau. (CHAMFORT.)

2. François, duc de La Rochefoucauld, naquit en 1613, et mourut en 1680. Il était l'ami et le protecteur de La Fontaine, qui lui a encore dédié la fable XVI du livre X.

3. Quin sine rivali teque et tua solus amares.
HORAT., *Ars poet.*, v. 444.

Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche ; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :
Mais quoi ! le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même :
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des Maximes[1].

FABLE XII.

LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES.

Un envoyé du Grand Seigneur
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez l'Empereur,

1. Le *Livre des Maximes* parut pour la première fois en 1665, et avait eu deux éditions, lorsque La Fontaine publia cette fable en 1668.

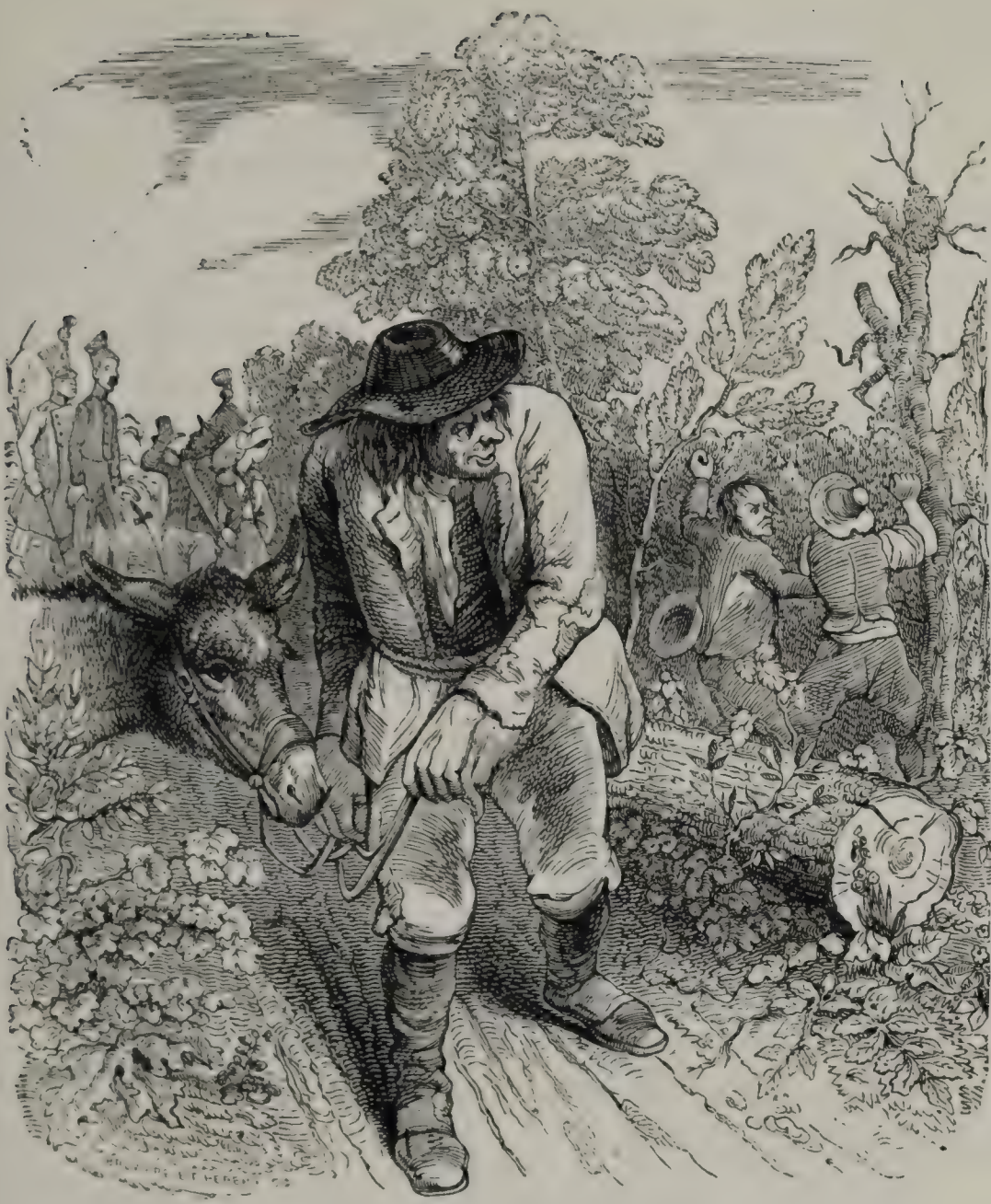
Les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef, sont si puissants
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le chiaoux [1], homme de sens,
Lui dit : Je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure
Quand un autre dragon, qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

FABLE XIII.

LES VOLEURS ET L'ANE [2].

Pour un âne enlevé deux voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.

1. Corruption du mot *tchaouch*, espèce de messager d'État, qui portait les ordres du Grand Seigneur.
2. Ésope.



Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron.

(LES VOLEURS ET L'ANE.)

Tandis que coups de poing trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître aliboron[1].

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province,
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart[2] voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

FABLE XIV.

SIMONIDE[3] PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX[4].

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse et son roi.
Malherbe le disoit : j'y souscris, quant à moi ;
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits :
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un athlète ; et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athlète étoient gens inconnus ;

1. Expression fréquemment employée par La Fontaine et nos anciens auteurs pour désigner un âne.
2. Pour un quatrième voleur. Ne se dit plus aujourd'hui.
3. Poëte grec.
4. Phèdre, IV, 24.

Son père, un bon bourgeois; lui, sans autre mérite :
Matière infertile et petite.
Le poëte d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux lutteurs glorieux;
Élève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étoient signalés davantage :
Enfin l'éloge de ces dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avoit promis d'en payer un talent :
Mais, quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers; et dit, fort franchement,
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant :
Venez souper chez moi; nous ferons bonne vie
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis;
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient : l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table; et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les Gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grâce; et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque; et le plafonds,

Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète
La vengeance due au poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire :
Chacun cria miracle ! On doubla le salaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'étoit fils de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte : et dis premièrement
Qu'on ne sauroit manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce :
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Étoient frères et bons amis.

FABLE XV.

LA MORT ET LE MALHEUREUX[1],

Un malheureux appeloit tous les jours
La Mort à son secours.
O Mort ! lui disoit-il, que tu me sembles belle !
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle !

1 Ésope.

La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre
Que vois-je? cria-t-il : ôtez-moi cet objet!
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi!

Mécénas fut un galant homme;
Il a dit quelque part[1] : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant*.

* Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

FABLE XVI.

LA MORT ET LE BUCHERON[2].

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix des fagots aussi bien que des ans

1. Du moins Sénèque lui attribue des paroles à peu près semblables. Il faut avouer que ce langage n'a rien d'héroïque. (F. L.)

2. Ésope. — Boileau et J. B. Rousseau ont aussi traité ce sujet, mais sont restés loin de La Fontaine.

Il appelle la mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire...

(LA MORT ET LE BUCHERON.)

Gémissant et courbé, marchoit à pas pesants,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos:
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée[1],
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes:
PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR,
C'est la devise des hommes.

FABLE XVII.

L'HOMME ENTRE DEUX AGES, ET SES DEUX MAÎTRESSES[2].

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant
De quoi choisir; toutes vouloient lui plaire:
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant;

1. Travail gratuit que les seigneurs imposaient autrefois aux paysans.
2. Phèdre. — Ésope. — Saint Vincent Ferrier, Serm. 3; cité dans Guillaume, *Recherches*, etc., p. 9-12.

Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte ; et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois testonnant,
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tout moment, de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu ;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne :
Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

FABLE XVIII.

LE RENARD ET LA CIGOGNE[1].

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne[2].
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :

1. Phèdre.

2. Ces mots *compère* et *commère* semblent supposer une sorte de lien d'affection, de parenté adoptive entre le renard et la cicogne. *Se mit en frais,* c'est un avare qui reçoit rarement. (L'abbé Guillon.)

Le galant, pour toute besogne[1],
Avoit un brouet clair; il vivoit chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.
Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse;
Loua très-fort sa politesse;
Trouva le dîner cuit à point:
Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
On servit pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cicogne y pouvoit bien passer;
Mais le museau du sire étoit d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris[2],
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

FABLE XIX.

L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE[3].

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

1. Pour toute affaire, pour toute cuisine.
2. Vers devenu proverbe.
3. Rabelais, liv. I, 42. — Lokman, 25.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école ;
L'enfant lui crie : Au secours! je péris !
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : Ah! le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin!
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !
Ayant tout dit[1], il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire, ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Eh! mon ami, tire moi de danger;
Tu feras, après, ta harangue.

FABLE XX.

LE COQ ET LA PERLE[2].

Un jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna

1. Heureusement qu'il ne lui restait plus rien à dire; sans quoi, l'enfant était perdu. (L'ABBÉ GUILLON.)
2. Phèdre.

Au beau premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon,
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

FABLE XXI.

LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL[1].

A l'œuvre on connoît l'artisan.

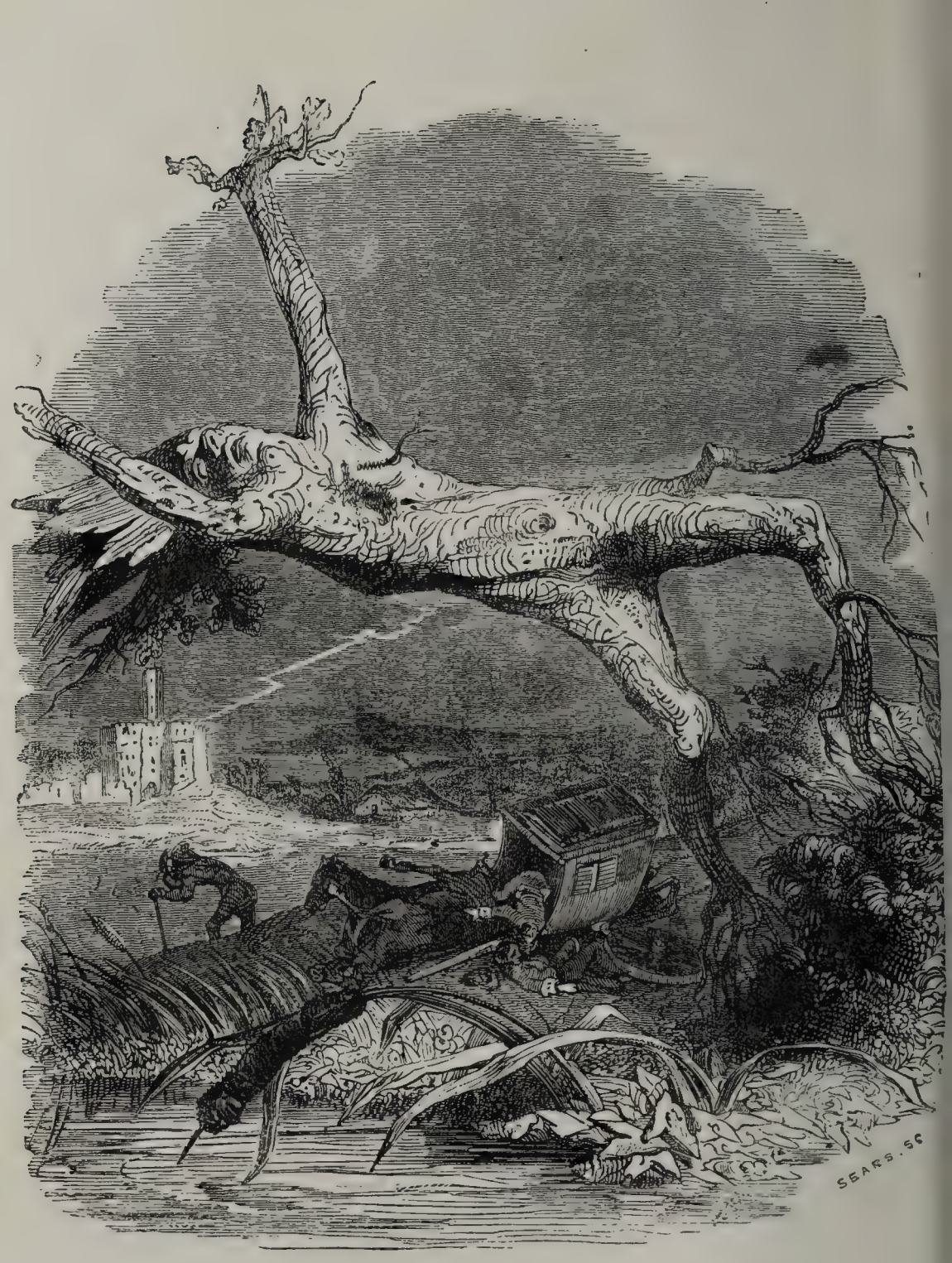
Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des frelons les réclamèrent;
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il étoit malaisé de décider la chose :
Les témoins déposoient[2] qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avoient longtemps paru. Mais quoi ! dans les frelons
Ces enseignes étoient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,

1. Phèdre.
2. *Les témoins déposoient.* Cette formule des tribunaux est plaisante. En parlant des animaux, La Fontaine ne nous perd pas de vue un instant. (CHAMFORT.)

Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière.
Le point n'en put être éclairci.
De grâce, à quoi bon tout ceci?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'ours[1]?
Sans tant de contredits, et d'interlocutoires[2],
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les frelons et nous:
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des frelons fit voir
Que cet art passoit leur savoir;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de code:
Il ne faudroit point tant de frais;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs:
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.

1. C'est-à-dire, n'a-t-il pas, par ses longueurs, assez grossi le procès et les profits qu'il en espère? (Geruzez.)
2. Termes de procédure.



Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine.

(LE CHÊNE ET LE ROSEAU.)

FABLE XXII.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU[1].

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête,
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrois de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.

1. Ésope. — Avienus.

Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine[1],
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts[2].

..... Quæ quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice in Tartara tendit.
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 291, 292.

2. Cet apologue est non-seulement le meilleur de ce premier livre, mais il n'y en a peut-être pas de plus achevé dans La Fontaine. Si l'on considère qu'il n'y a pas un mot de trop, pas un terme impropre, pas une négligence; que, dans l'espace de trente vers, La Fontaine, en ne faisant que se livrer au courant de sa narration, a pris tous les tons, celui de la poésie la plus gracieuse, celui de la poésie la plus élevée, on ne craint pas d'affirmer que c'est là un des chefs-d'œuvre de la langue et de la littérature françaises. (CHAMFORT.)

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE [1].

Quand j'aurois en naissant reçu de Calliope [2]
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerois aux mensonges d'Ésope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut; je l'essaie; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau ·
J'ai passé plus avant; les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement?
    Vraiment, me diront nos critiques,
    Vous parlez magnifiquement
    De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,

1. Phèdre. — Ce charmant morceau, où La Fontaine se critique lui-même si spirituellement, est moins une fable qu'un prologue. (Aimé Martin.)

2. Muse de l'épopée.

Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pu mettre à bout cette fière cité;
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :
Stratagème inouï, qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine...
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :
La période est longue, il faut reprendre haleine;
Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix :
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Eh bien! baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeoit à son Alcippe, et croyoit de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules;
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux zéphyr, et le priant
De les porter à son amant...
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant;
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu :
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte[1].

1. Et male tornatos incudi reddere versus.
HORAT., *Ars poet.*, v. 441.

Maudit censeur! te tairas-tu?
Ne saurois-je achever mon conte?
C'est un dessein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux :
Rien ne sauroit les satisfaire.

FABLE II.

CONSEIL TENU PAR LES RATS[1].

Un chat, nommé Rodilardus[2],
Faisoit de rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyoit presque plus,
Tant il en avoit mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restoit, n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de son soûl[3];
Et Rodilard passoit, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il falloit, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiroient sous terre;

1. Faern. — Abstemius.
2. Rabelais (IV, ch. VI et VII) fait mention, dans *Pantagruel*, du célèbre chat *Rodilard*, ou *rongeur de lard*.
3. *Soûl*, ce qui rassasie.

Qu'il n'y savoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot;
L'autre : Je ne saurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire[1] chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer?
La cour en conseillers foisonne :
Est-il besoin d'exécuter?
L'on ne rencontre plus personne[2].

FABLE III.

LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD PAR-DEVANT LE SINGE[3].

Un loup disoit que l'on l'avoit volé :
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suoit en son lit de justice[4].
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,

1. Même.
2. Le tour vif et précis de cette affabulation lui a donné le crédit d'une maxime. (NODIER.)
3. Phèdre.
4. *Lit de justice* est ici pour siége ou tribunal.

Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : Je vous connois de longtemps, mes amis;
Et tous deux vous paierez l'amende :
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Le juge prétendoit qu'à tort et à travers
On ne sauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe étoit une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre; et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

FABLE IV.

LES DEUX TAUREAUX ET LA GRENOUILLE[1].

Deux taureaux combattoient à qui posséderoit
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupiroit.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple coassant[2].
Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies[3],

1. Phèdre.

2. Il y a, dans les éditions publiées par La Fontaine, *croassant;* mais cette faute doit être rejetée sur le compte de l'imprimeur. Les corbeaux *croassent*, les grenouilles *coassent*. Un des derniers commentateurs de notre poëte prétend que cette distinction n'était pas connue au siècle de Louis XIV. C'est une erreur : on n'a qu'à consulter le *Dictionnaire de l'Académie française,* publié en 1604, et le Dictionnaire de Nicot, 1606. (WALCKENAER.)

3. Voici encore un exemple du naturel avec lequel La Fontaine

Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse.
Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens :
Il en écrasoit vingt par heure.

Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands[1].

FABLE V.

LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES[2].

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette; et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes; ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau; voyez mes ailes:

passe du style le plus simple à celui de la plus haute poésie. Avec quelle grâce il revient au style familier dans les vers suivants. (CHAMFORT.)

1. Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.
HORAT., *Epist.*, lib. I, 2.

2. Ésope.

Vive la gent qui fend les airs!
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en alloit la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage :
Moi, pour telle passer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
Je suis souris; vivent les rats!
Jupiter confonde les chats!
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue[1].
Le sage[2] dit, selon les gens:
Vive le roi! vive la ligue!

FABLE VI.

L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLÈCHE[3].

Mortellement atteint d'une flèche empennée[4],
Un oiseau déploroit sa triste destinée,

1. S'en sont moqués. Expression fort ancienne, puisqu'on la retrouve dans la langue romane, et dans le *roman de Jauffre*, composé, selon M. Raynouard, au plus tard vers le commencement du XIIIe siècle. (W.)
2. *Sage* veut dire ici avisé, malin, prévoyant.
3. Ésope.
4. Garnie de plumes.

Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur :
Faut-il contribuer à son propre malheur !
Cruels humains ! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles !
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre,
Des enfants de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

FABLE VII.

LA LICE ET SA COMPAGNE[1].

Une lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine ;
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étoient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette :
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider ; il faut combattre.

1. Phèdre.

Laissez-leur prendre un pied chez vous :
Ils en auront bientôt pris quatre.

FABLE VIII.

L'AIGLE ET L'ESCARBOT[1].

L'aigle donnoit la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vite.
Le trou de l'escarbot [2] se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Étoit sûr : mais où mieux? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,
L'escarbot intercède et dit :
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère.
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean lapin. L'escarbot, indigné,
Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance [3] :
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris; et, pour comble de rage,

1. Ésope.
2. L'escarbot est un insecte volant, une espèce de hanneton.
3. Il semble que l'âme de La Fontaine n'attende que les occasions de s'ouvrir à tout ce qui peut être intéressant. Ce vers est d'une sensibilité si douce, qu'il fait plaindre l'aigle malgré l'odieux de son rôle.
(CHAMFORT.)

Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut:
La mort de Jean lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède [1]
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu; que, pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre:
Hardi qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte:
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut:
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.

1. Jeune prince troyen que Jupiter avait enlevé pour lui servir d'échanson.

FABLE IX.

LE LION ET LE MOUCHERON[1].

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre!
C'est en ces mots que le lion
Parloit un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre :
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie[2] ?
Un bœuf est plus puissant[3] que toi;
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large ;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle,
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ,
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

1. Ésope.
2. Me donne du souci, m'importe, m'inquiète.
3. *Puissant* exprime ici la grosseur de la taille. Cette acception est indiquée dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie*, et elle est encore d'usage dans le style familier et populaire. (A. M.)

Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais [1]; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

FABLE X.

L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ANE CHARGÉ DE SEL [2].

Un ânier, son sceptre à la main,
Menoit, en empereur romain [3],
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courrier;
Et l'autre, se faisant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles [4] :

1. Dans ces locutions, *mais* vient du mot latin *magis*, et signifie *davantage;* c'est un idiotisme bien ancien, et qu'on trouve dans la langue romane. (WALCKENAER.)

2. Ésope.

3. Il y a bien de l'esprit à savoir tout ennoblir, sans donner aux petites choses une importance ridicule. C'est ce que fait La Fontaine en mêlant la plaisanterie à ses périphrases les plus poétiques ou à ses descriptions les plus pompeuses. (CHAMFORT.)

4. Marchait lentement, comme quelqu'un qui porte des choses fragiles. Expression proverbiale. (L'ABBÉ GUILLON.)

Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pèlerins,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ànier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa :
Car au bout de quelques nagées [1],
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier [2] prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur, et l'éponge.
Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassoit, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

1. Ce mot appartient au vocabulaire des mariniers et des nageurs. quoiqu'il n'ait point encore été admis dans les dictionnaires de la langue, il mérite d'y trouver place; car il n'y en a point d'autre pour exprimer la même idée. (W.)

2. Mot créé par La Fontaine, et qui se trouve si bien amené, si bien à sa place, qu'on ne songe pas à se demander s'il était français avant lui. (F. L.)

FABLE XI.

LE LION ET LE RAT[1].

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi;
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il étoit, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps[2]
Font plus que force ni que rage.

FABLE XII.

LA COLOMBE ET LA FOURMI[3].

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une colombe,

1. Ésope. — Marot.
2. Expression toute latine : *Nihil est quod* longinquitas temporis *efficere non possit.* CICERO, *de Divinatione.*
3. Ésope.

Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets ...

(LE LION ET LE RAT.)

Quand sur l'eau se penchant une fourmis [1] y tombe;
Et dans cet océan on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve. Et là-dessus
Passe un certain croquant [2] qui marchoit les pieds nus
Ce croquant, par hasard, avoit une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le vilain [3] retourne la tête :
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole.

FABLE XIII.

L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUITS [4].

Un astrologue [5] un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,

1. Autrefois on écrivait fourmis avec une *s*, même au singulier : du temps de La Fontaine, ce mot, comme aujourd'hui, ne prenait d'*s* qu'au pluriel ; et notre auteur, dans la même fable, écrit ce mot au singulier avec ou sans *s*, selon le besoin de son vers. Exemple remarquable d'un genre de licence qui se reproduit assez fréquemment chez les poëtes du siècle de Louis XIV. (WALCKENAER.)

2. Nom injurieux, terme de mépris.

3. Paysan.

4. Ésope.

5. L'*astrologie* était une fausse science qui prétendait lire l'avenir dans les astres.

Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté,
Qu'est-ce que le hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence?
Or, du hasard il n'est point de science :
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort;
Toutes choses très-incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait que lui seul? Comment lire en son sein?
Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
A quelle utilité? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut [1], les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,

1. Le poëte paraît oublier ici le système de Copernic. (GERUZEZ.)

D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe :
Emmenez avec vous les souffleurs [1] tout d'un temps;
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur [2] qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent [3] aux chimères,
Cependant [4] qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

FABLE XIV.

LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES [5].

Un lièvre en son gîte songeoit,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeoit :

1. C'est-à-dire les alchimistes, ceux qui cherchent la pierre philosophale. Le mot *souffleur* était très-usité, dans cette acception, du temps de La Fontaine. (WALCKENAER.)

2. *Spéculateur*, celui qui examine, qui observe; ici l'astrologue. Du latin *speculari*.

3. La Fontaine, dans toutes les éditions qu'il a publiées, a écrit *baaillent*, selon l'orthographe de son temps; depuis on a remplacé les deux *a* par l'accent circonflexe, ce qu'il ne faut pas oublier pour distinguer ce verbe d'avec celui de *bailler*, sans accent sur l'*a*, qui veut dire, donner. Dans l'édition des *Fables de La Fontaine* publiée par M. Didot aîné en 1813, on a substitué au mot *bâillent* celui de *bayent*.
(WALCKENAER.)

4. Pour pendant.

5. Ésope.

Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien malheureux !
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite :
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh! la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre lièvre,
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux [1], inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre!
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

1. Incertain, craintif.

FABLE XV.

LE COQ ET LE RENARD [1].

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois [2].
Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse:
Ne me retarde point, de grâce;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux [3] dès ce soir,
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
— Ami, reprit le coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.
— Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire:
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt

1. Ésope.
2. Rusé.
3. Faites des feux de joie, réjouissez-vous.

Tire ses grègues [1], gagne au haut,
Mal content de son stratagème;
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

FABLE XVI.

LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE [2].

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus foible des reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice:
On l'avoit réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard [3] corbeau disoit, en le couvant des yeux:
Je ne sais qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paroît en merveilleux état:
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière [4] créature
Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison
Étoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème [5].

1. Ses chausses. Quand on veut courir, on commence par relever le vêtement d'en bas. (WALCKENAER.)

2. Ésope.

3. *Gaillard.* Il se croit maître de sa proie; ce qui le rend plus gai et même un peu goguenard. (L'ABBÉ GUILLON.)

4. Adjectif créé par La Fontaine.

5. Cyclope auquel Ulysse creva son œil unique pendant qu'il dormait.

Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite :
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer ; la conséquence est nette.
Mal prend aux volereaux[1] de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs,
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

FABLE XVII.

LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON[2].

Le paon se plaignoit à Junon.
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure :
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature,
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère :
Oiseau jaloux, et qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué[3] de cent sortes de soies ;
Qui te panades[4], qui déploies

1. Petits voleurs, diminutif dont notre poëte paraît avoir enrichi la langue ; du moins il ne se trouvait pas dans le *Dictionnaire de l'Académie* de son temps, et il s'y trouve aujourd'hui. (WALCKENAER.)

2. Phèdre.

3. *Nué*, nuancé.

4. Le paon se panade lorsqu'il étale sa queue ; il se pavane lors-

Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire ?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage ;
La corneille avertit des malheurs à venir ;
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

FABLE XVIII.

LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME[1].

Un homme chérissoit éperdument sa chatte ;
Il la trouvoit mignonne, et belle, et délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortiléges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du Destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme, et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la dame la plus belle

qu'il marche orgueilleusement. Panader, de paon ; pavaner, de *pavo*. (GERUZEZ.)

1. Ésope.

Ne charma tant son favori
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue; elle le flatte :
Il n'y trouve plus rien de chatte;
Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et partout,
Lorsque quelques souris qui rongeoient de sa natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture :
Pour cette fois elle accourut à point;
Car, ayant changé de figure,
Les souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce :
Tant le naturel a de force!
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé[1], l'étoffe a pris son pli
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sauroit le réformer.
Coups de fourches ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières;
Et fussiez-vous embâtonnés[2],
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres[3].

1. Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diu.
HORAT., *Epist.*, lib. I, 2, 69.

2. Armés de bâtons.

3. Naturam expellas furca, tamen usque recurret,
Et mala perrumpet furtim fastidia victrix.
HORAT., *Epist.*, lib. I, 10, v. 24.

FABLE XIX.

LE LION ET L'ANE CHASSANT[1].

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer : il célébroit sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers[2], daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire
Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor.
L'âne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiroient de leur maison.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix ;
L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois ;
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inévitable
Où les attendoit le lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le lion, c'est bravement crié :
Si je ne connoissois ta personne et ta race,
J'en serois moi-même effrayé.
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison ;
Car qui pourroit souffrir un âne fanfaron ?
Ce n'est pas là leur caractère.

1. Ésope. — Phèdre.
2. Ce mot est ici de deux syllabes, selon l'usage le plus fréquent du temps. On le fait aujourd'hui de trois syllabes.

FABLE XX.

TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE[1].

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Grèce.
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur:
Une buveuse; une coquette;
La troisième, avare parfaite.
Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente part.
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du testateur;
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune sœur[2]
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère?
Ce n'est pas un fort bon moyen,
Pour payer, que d'être sans bien.

1. Phèdre.

2. *Chacune sœur*, style de pratique qui fait très-bien en cet endroit. (CHAMFORT.)

Que vouloit donc dire le père?
L'affaire est consultée; et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve[1].
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté;
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots:
En l'un les maisons de bouteille[2],
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de Malvoisie[3],
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie;
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix;

1. Trouve:

Et toi à moi fait cognoistre par preuve
Qu'amy plus franc au monde ne se *treuve*.
MAROT, *Épîtres*, 61.

Marot et Corrozet, et la plupart des poëtes du XVIe siècle, écrivent presque toujours *treuve;* mais ce n'était plus l'usage du temps de La Fontaine, et c'est pour la rime et par licence poétique qu'il a employé plusieurs fois ce mot. (WALCKENAER.)

2. Vide-bouteilles, maisons de plaisance où l'on va se livrer aux plaisirs de la table.

3. Vin grec qui croît dans les environs de *Napoli di Malvasia,* en Morée.

Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire
Que peut-être pas une sœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi chacune prit son inclination;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix : Ésope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avoient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui!
Comment! ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré,
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses;
La biberonne eut le bétail;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien;
Qu'elles se marieroient dans les bonnes familles
Quand on leur verroit de l'argent,

Paieroient leur mère tout comptant;
Ne posséderoient plus les effets de leur père;
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

Un quidam le rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode?

(LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE.)

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE[1].

A. M. D. M.[2]

L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté[3].
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre

1. Faerne, *Pater, filius et asinus.* — Poggii *Facetiæ.*

2. Ces initiales signifient A MONSIEUR DE MAUCROIX. François de Maucroix était chanoine de Reims et ami intime de La Fontaine.

3. François de Malherbe naquit en 1556, et mourut à Paris en 1628 Honorat de Beuil, marquis de Racan, était né à La Roche-Racan, en Touraine, en 1589. A son retour de Calais, où il était allé porter les armes en sortant de page, il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devait suivre. Malherbe, au lieu de lui répondre, lui raconta l'apologue que La Fontaine a mis ici en vers si charmants. (Voyez la *Vie de Malherbe* par Racan, dans les *Mélanges de littérature* de Sallengre, t. II, p. 84 — D'Olivet, *Histoire de l'Académie française.* — WALCKENAER.)

Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confioient leurs pensers et leurs soins),
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé[1],
A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance:
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée ou bien charge à la cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes:
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivois mon goût, je saurois où buter;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde!
Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens! idiots! couple ignorant et rustre!
Le premier qui les vit de rire s'éclata[2] :
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense[3].
Le meunier, à ces mots, connoît son ignorance;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.

1. C'est-à-dire : à qui rien ne doit échapper. Latinisme.
2. On dit éclater, et non s'éclater de rire.
3. Ce trait, devenu proverbe, semble emprunté à la fable de *l'Agaso:*

Cur asinum geritis, vos bipedes asini?

L'âne, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure[1],
Il fait monter son fils, il suit : et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là! oh! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise!
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter[2].
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte;
Quand trois filles passant, l'une dit: C'est grand' honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge:
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous!
Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
Eh quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant[3] marche seul devant eux.

1. N'en prend point de souci.
2. Ce trait se trouve encore dans *l'Agaso:*

Ire decet juvenes, est equitare senum.

3. *Se prélassant,* marchant d'un air grave et majestueux comme un prélat. La Fontaine a emprunté cette expression à Rabelais.

Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !
Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête, et la chanson le dit.
Beau trio de baudets ! — Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous[1], suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince ;
Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

FABLE II.

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC[2].

Je devois par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster[3] en est l'image ;
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,

1. Vous, Racan ; car ceci est la réponse que Malherbe fait à son ami après lui avoir conté l'apologue qui précède.

2. Ésope. — Tite-live. — Rabelais.

3. L'estomac. (*Note de La Fontaine.*) L'expression de *messer Gaster* est empruntée à Rabelais (liv. IV, ch. LVII). Rabelais dit : « *Messer Gaster* est le premier maître ès-arts de ce monde. » (WALCKENAER.)

Chacun d eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme;
Et pour qui? pour lui seul : nous n'en profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons[1], c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu'il en[2] allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent:
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;
Chaque membre en souffrit, les forces se perdirent
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
Entretient seule tout l'État.
Ménénius[3] le sut bien dire.
La commune s'alloit séparer du sénat.
Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'empire,

1. Reposons-nous.

2. *En*, c'est-à-dire de quoi manger. L'ellipse, dit M. Geruzez, est trop forte, et la phrase obscure.

3. Ménénius Agrippa. Ce fait est raconté avec beaucoup d'intérêt dans Denys d'Halicarnasse, dans Tite-Live, dans Florus.

Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité,
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déjà posté,
La plupart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

FABLE III.

LE LOUP DEVENU BERGER [1].

Un loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du renard [2]
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton [3],
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse [4].
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,

1. Verdizotti.
2. Appeler la ruse à son aide.
3. Sorte de casaque.
4. Col bastone in man, col fiasco al tergo.
E con la tibia pastorale al fianco, etc.
VERDIZOTTI, *il Lupo e le Pecore.*

Ce n'était pas La Fontaine qui pouvait oublier de reproduire ce trait heureux du fabuliste italien. (WALCKENAER.)

Guillot le sycophante[1] approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormoit alors profondément;
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette[2]:
La plupart des brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit nécessaire;
Mais cela gâta son affaire:
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup, dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup;
C'est le plus certain de beaucoup.

FABLE IV.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI[3].

Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique

1. Trompeur. (*Note de La Fontaine.*)
2. Ce dernier hémistiche est d'une grâce charmante. Ce qu'il y a de hardi dans une musette qui dort devient simple et naturel par le sommeil du berger et du chien. (CHAMFORT.)
3. Ésope. — Phèdre.

Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant :
Il en vint une fourmilière;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi[1].
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue!
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir;
Et grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : Eh quoi! votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :

1. Tranquille, de *quietus*.

De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire[1].

FABLE V.

LE RENARD ET LE BOUC[2].

Capitaine renard alloit de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés:
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez;
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits:
    Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc: Que ferons-nous, compère?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur: le long de ton échine
    Je grimperai premièrement;
    Puis sur tes cornes m'élevant,
    A l'aide de cette machine,
    De ce lieu-ci je sortirai,
    Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe[3], dit l'autre, il est bon, et je loue
    Les gens bien sensés comme toi.
    Je n'aurois jamais, quant à moi,
    Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,

1. Les grenouilles n'avaient peut-être pas si grand tort, car il y a heureusement un milieu entre le soliveau et la grue. (GERUZEZ.)

2. Ésope. — Phèdre.

3. Le bouc jure fort plaisamment par sa barbe, qu'il a fort longue, aussi bien que les cornes. (GERUZEZ.)

Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu; j'en suis hors :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin[1].

FABLE VI.

L'AIGLE, LA LAIE ET LA CHATTE[2].

L'aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie au pied, la chatte entre les deux,
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisoient leur tripotage.
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord;
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible[3] guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine :
L'arbre tombant, ils seront dévorés;

1. Voyez la préface de La Fontaine, qui fait l'application de cette fable à Crassus allant combattre les Parthes.
2. Phèdre.
3. *Possible*, adj. pris adverbialement, dans le sens de peut-être.

Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie étoit en gésine[1].
Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire[2];
Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'oiseau royal, en cas de mine;
La laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse!
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

1. Venait de mettre bas ses petits.
2. C'est la première précaution du fourbe. La Fontaine ne manque pas ces nuances, qui marquent les caractères. (CHAMFORT.)

FABLE VII.

L'IVROGNE ET SA FEMME [1].

Chacun a son défaut, où toujours il revient [2] :
Honte ni peur n'y remédie.

Sur ce propos d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altéroit sa santé, son esprit, et sa bourse :
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve [3]
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est-ce ci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau [4] propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.

1. Ésope.

2. Unicuique dedit vitium natura creato.
PROPERT.

3. Trouve. Nous avons remarqué plus haut l'emploi du mot *treuve*, déjà vieux du temps de La Fontaine.

4. Bouillon chaud.

— La cellérière du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart sans songer:
Tu ne leur portes point à boire?

FABLE VIII.

LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE [1].

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Également à redouter.
Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étrètes [2],
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes;
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'aragne [3], aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,

1. Gerbel, dans *Camerarii fabulæ*, 1570.

2. *Étrètes* pour *étroites*, par licence poétique et pour la rime. Par cette raison, il ne faut pas changer cette orthographe, que La Fontaine a conservée dans toutes les éditions qu'il a publiées. Peut-être aussi ce mot était-il alors le plus souvent ainsi prononcé; mais on l'écrivait comme aujourd'hui. Les poëtes seuls pouvaient altérer à ce point l'orthographe des mots. (WALCKENAER.)

3. Ancien mot, pour *araignée*.

Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme.
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion [1] tous les jours déménage,
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer [2] : goutte bien tracassée.
Est, dit-on, à demi pansée.
Oh! Je ne saurois plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son conte [3],
Et fit très-sagement de changer de logis.

1. Petite bête. Ce mot a été remplacé depuis par le mot *bestiole*.

2. *Fouir*, creuser; *houer*, se servir de la *houe* ou du *hoyau*.

3. La Fontaine a écrit *conte*, non-seulement pour la rime, mais parce qu'alors on écrivait souvent ce mot ainsi, même en prose.
(WALCKENAER.)

FABLE IX.

LE LOUP ET LA CICOGNE[1].

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie [2]
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier,
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une cicogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour [3],
Elle demanda son salaire.
Votre salaire! dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou!
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

FABLE X.

LE LION ABATTU PAR L'HOMME

On exposoit une peinture
Ou l'artisan [5] avoit tracé

1. Ésope. — Phèdre.
2. Festin, réunion de plaisir.
3. Le mot *tour* se prenait autrefois en bonne comme en mauvaise part.
4. Ésope.
5. On dirait aujourd'hui l'*artiste*.

Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardants en tiroient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire :
Mais l'ouvrier vous a déçus;
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savoient peindre.

FABLE XI.

LE RENARD ET LES RAISINS[1].

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment[2],
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvoit atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

FABLE XII.

LE CYGNE ET LE CUISINIER[3].

Dans une ménagerie
De volatiles remplie

1. Ésope. — Phèdre.
2. C'est-à-dire en apparence. Ce mot a actuellement une autre signification. (WALCKENAER.)
3. Ésope.

Vivoient le cygne et l'oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître;
Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquoit d'être
Commensal du jardin; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries [1],
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne; et, le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe!
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien!

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.

FABLE XIII.

LES LOUPS ET LES BREBIS [2].

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque [3] les brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
Car, si les loups mangeoient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisoient maints habits.

1. Lieu de promenade et de divertissements.
2. Ésope.
3. Du temps de La Fontaine, on pouvait écrire *avecque* ou *avec*, et faire ce mot de deux ou trois syllabes à volonté.

Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages;
Les loups, leurs louveteaux; et les brebis, leurs chiens
L'échange en étant fait aux formes[1] ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étoient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant :
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

FABLE XIV.

LE LION DEVENU VIEUX[3].

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,

1. Dans les formes. *Aux formes* est pour *ès formes;* style de pratique.
2. On disait dans notre ancien langage *louvat, lovel, loviau,* pour un louveteau ou un petit loup (Walckenaer).
3. Phèdre.

Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le loup, un coup de dent; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes,
Quand voyant l'âne même à son antre accourir:
Ah! c'est trop, lui dit-il, je voulois bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes[1].

FABLE XV.

PHILOMÈLE ET PROGNÉ[2].

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomèle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue:
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace[3], habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?
Progné lui repartit : Eh quoi! cette musique,

1. Il semble que La Fontaine ait craint d'outrager la majesté du lion en nous le montrant supportant le dernier des opprobres; il n'a fait qu'indiquer le tableau qui, dans Phèdre, termine cette fable : *Calcibus frontem exterit.* Ainsi c'est de l'auteur ancien que nous vient l'expression proverbiale dont l'application est si fréquente, *le coup de pied de l'âne.* (WALCKENAER.)

2. Ésope.

3. Depuis le temps que vous étiez en Thrace

Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique!
Le désert est-il fait pour des talents si beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles:
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée[1] autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
— Eh! c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage.

FABLE XVI.

LA FEMME NOYÉE[2].

Je ne suis pas de ceux qui disent: Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords

1. Térée, roi de Thrace, ayant, dans un bois écarté, outragé et cruellement mutilé Philomèle, sœur de Progné, sa femme, les deux sœurs s'en vengèrent en tuant le fils de ce prince, et en le lui donnant à manger. Philomèle fut changée en rossignol, et Progné en hirondelle. (Ovid., *Métamorph.*, lib. VI, 13.) (Walckenaer.)

2. Verdizotti 54. — Pogge, *Facetiæ*.

Du fleuve auteur de sa disgrâce,
Des gens se promenoient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de sa femme aperçu nulle trace :
Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas :
Suivez le fil de la rivière.
Un autre repartit : Non, ne le suivez pas;
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avoit raison;
Mais, que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà.

FABLE XVII.

LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER [1].

Damoiselle belette, au corps long et fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étret [2] :
Elle sortoit de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galante fit chère lie [3],

1. Ésope. — Horace.
2 Pour étroit.
3. Chère joyeuse, bonne chère.

Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion!
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue[1], et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat, qui la voyoit en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir[2].
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres;
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

FABLE XVIII.

LE CHAT ET LE VIEUX RAT[3].

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard[4], l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, étoit craint une lieue à la ronde·

1. Le visage bouffi.

2. Macra cavum repetes arctum, quem macra subisti.
HORAT., *Epist.*, lib. I, 7, v. 33.

3. Ésope. — Phèdre. — Faerne.

4. La Fontaine n'oublie rien. Il a parlé, dans la seconde fable du deuxième livre, du célèbre chat *Rodilard*. Celui-ci est donc Rodilard second du nom, Rodilard II. (WALCKENAER.)

Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort aux rats, les souricières,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étoient prisonnières,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête[1].
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisoit vrai : notre maître Mitis[2],
Pour la seconde fois, les trompe et les affine[3],
Blanchit sa robe et s'enfarine ;
Et, de la sorte déguisé,

1. Le retour du mot *puis* en tête de ces trois vers peint admirablement les trois actions successives des souris. (NODIER.)
2. *Mitis*, qui en latin signifie doux, est ici un titre ironique.
3. Les joue, les attrape par finesse.

Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu [1] s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour;
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine :
Rien ne te sert d'être farine;
Car, quand tu serois sac, je n'approcherois pas.
C'étoit bien dit à lui; j'approuve sa prudence :
Il étoit expérimenté,
Et savoit que la méfiance
Est mère de la sûreté [2].

1. *La gent trotte-menu.* Joli mot descriptif créé par La Fontaine.
2. Cette fable est charmante d'un bout à l'autre pour le naturel, la gaieté, surtout pour la vérité des tableaux. (CHAMFORT.)

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE LION AMOUREUX [1].

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ [2].

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près [3],
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un lion qu'Amour sut dompter?
Amour est un étrange maître!
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir:
Celle-ci prend bien l'assurance

1. Ésope. — Verdizotti.

2. Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de la célèbre madame de Sévigné. Elle avait à peu près vingt ans lorsqu'en 1668 La Fontaine fit paraître cette fable qu'il lui avait dédiée. Ce fut un an après, le 29 janvier 1669, qu'elle épousa M. de Grignan. (WALCKENAER.)

3. Madame de Sévigné, dans une lettre écrite à sa fille, en date du 22 septembre 1680, lui dit: « D'abord on vous craint; vous avez un air « dédaigneux; on n'espère pas pouvoir être de vos amis. »

De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnoissance.

Du temps que les bêtes parloient,
Les lions entre autres vouloient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure [1] outre cela.
Voici comment il en alla :
Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.
Le père auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur;
La refuser n'étoit pas sûr;
Même un refus eût fait, possible [2],
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin :
Car, outre qu'en toute manière
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.

1. *Hure* s'applique spécialement au sanglier : c'était belle crinière qu'il fallait dire. (L'abbé Guillon.)
2. Pour peut-être.

Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne; et, pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps:
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela,
Tant son âme étoit aveuglée!
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens:
Il fit fort peu de résistance.

Amour! Amour! quand tu nous tiens,
On peut bien dire: Adieu prudence!

FABLE II.

LE BERGER ET LA MER [1].

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il étoit jadis,
Quand ses propres moutons paissoient sur le rivage
Celui qui s'étoit vu Coridon ou Tircis

1. Ésope.

Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps, il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux:
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux!
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre:
Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition[1]
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles:
Fiez-vous-y; les vents et les voleurs viendront.

FABLE III.

LA MOUCHE ET LA FOURMI[2].

La mouche et la fourmi contestoient de leur prix.
O Jupiter! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal!

1. Rapprochement heureux qui réveille l'idée du naufrage pour le marin et l'ambitieux. (CHAMFORT.)
2. Phèdre.

Je hante les palais, je m'assieds à ta table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi ;
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle ?
Je le fais ; et je baise un beau sein quand je veux :
Je me joue entre des cheveux ;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté[1].
Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers ! — Avez-vous dit ?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez partout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas ;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ?

1. L'usage que les dames avaient de coller sur leurs visages de petits morceaux de taffetas noir découpés en rond, pour rehausser la blancheur de leur teint, ou pour déguiser les inégalités de la peau, était commun du temps de La Fontaine, et s'est prolongé jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. (WALCKENAER.)

Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour sont chassées;
Les mouchards sont pendus : et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai, par monts ni par vaux,
M'exposer au vent, à la pluie;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soins m'exemptera.
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu; je perds le temps : laissez-moi travailler;
Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller.

FABLE IV.

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR.

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit en certain village
Un jardin assez propre et le clos attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue :
Là croissoient à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit
Ce maudit animal vient prendre sa goulée[1]

1. *Goulee,* de gueule, comme bouchée, de bouche. *Populaire.*

Soir et matin, dit-il, et des piéges se rit;
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit:
Il est sorcier, je crois. — Sorcier! je l'en défie,
Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut[1],
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.
— Et quand? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie; approchez :
Quand la marierons-nous? quand aurons-nous des gendres?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.
Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir;
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect:
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine[2].
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
— Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.
Il déjeune très-bien; aussi fait sa famille[3],
Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre

1. Nom dérivé du verbe *mirer*, terme de chasse, qui signifie viser, examiner avec attention. (WALCKENAER.)

2. Expression empruntée à Rabelais, liv. I, chap. XI, et liv. IV, chap. X. Il dit de Gargantua : « Il se *ruoit* en cuisine. »

3. *Famille* veut dire ici les gens de sa suite.

Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux ;
Adieu chicorée et poireaux ;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête ; on le lance : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit : Ce sont là jeux de prince [1].
Mais on le laissoit dire : et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province [2].

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

FABLE V.

L'ANE ET LE PETIT CHIEN [3].

Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grâce [4] :

1. « *Ce sont là jeux de princes ; ils ne plaisent qu'à ceux qui les font.* » Vieux proverbe.

2. La scène du déjeuner, les questions du seigneur, l'embarras de la jeune fille, l'étonnement respectueux du paysan affligé, tout cela est peint de main de maître. Molière n'eût pas mieux fait. (CHAMFORT.)

3. Ésope.

4. Tu nihil invita dices faciesve Minerva.
HORAT., *Ars poet.*, v. 385.

Voyant son maître en joie il s'en vient lourdement
Lève une corne tout usée.....

(L'ANE ET LE PETIT CHIEN.)

Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie [1],
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment! disoit-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame;
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? il donne la patte;
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton [2]!
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie [3].

1. ..... Pauci, quos æquus amavit
Jupiter.

VIRG., *Æneid.*, VI, 129.

2. Le valet d'écurie, armé d'un bâton, chargé de corriger l'âne. Cette burlesque dénomination est prise de Rabelais, livre III, chap. IV.

3. Jolie fable, dit Chamfort, parfaitement écrite d'un bout à l'autre.

FABLE VI.

LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES[1]

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats;
Et sans les portes étrètes[2]
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en étoit à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax,
Psicarpax, Méridarpax[3],

1. Phèdre.

2. *Étrètes* pour *étroites,* à cause de la rime, et par licence poétique. Les éditeurs modernes ont eu tort de changer ce mot, qui se trouve ainsi écrit dans toutes les éditions données par La Fontaine.

3. Ces noms sont empruntés ou imités de la *Batrachomyomachie,* poëme héroï-comique attribué à Homère. Artarpax, *voleur de pain;* Psicarpax, *voleur de miettes;* Méridarpax *voleur de morceaux. Artarpax* ne figure pas dans Homère.

Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez longtemps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine;
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans les trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail;
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail [1],
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux,
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux,
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits, en toute affaire,
Esquivent [2] fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

1. Une touffe de plumes.
2. On dirait aujourd'hui : s'esquivent.

FABLE VII.

LE SINGE ET LE DAUPHIN[1].

C'étoit chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline le dit[2], il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut :
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme[3].
Le dauphin l'alloit mettre à bord
Quand, par hasard, il lui demande :
Êtes-vous d'Athènes la grande ?
— Oui, dit l'autre; on m'y connoît fort :
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi ; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge-maire.

1. Ésope.
2. Plin., *Hist. nat.*, liv. IX, chap. VIII.
3. Arion, qui, menacé par les matelots, fut sauvé par un dauphin qui l'avait entendu chanter.

Le dauphin dit : Bien grand merci,
Et le Pirée[1] a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense?
— Tous les jours : il est mon ami;
C'est une vieille connoissance.
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup
Qui prendroient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête,
Et, le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête :
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

FABLE VIII.

L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS[2].

Certain païen chez lui gardoit un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles :
Le païen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois :
Ce n'étoit que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.

1. Port d'Athènes.
2. Ésope.

Jamais idole, quel qu'il[1] fut,
N'avoit eu cuisine si grasse;
Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit[2]
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avoit sa part; et sa bourse en souffroit:
La pitance du dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides:
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vides:
J'ai bien fait de changer de ton.

FABLE IX.

LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON[3].

Un paon muoit: un geai prit son plumage;
Puis après se l'accommoda;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut: il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte;

1. La Fontaine fait ici *idole* masculin, et Corneille fournit aussi un exemple semblable.

2. *Pour un sou d'orage,* expression familière et presque triviale, qui signifie « le moindre orage. » (GERUZEZ.)

3. Ésope. — Phèdre.

Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

FABLE X.

LE CHAMEAU ET LES BATONS FLOTTANTS [1].

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le second approcha; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire.
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier [2] :
Ce qui nous paroissoit terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce vient à la continue [3].
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
On avoit mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde

1. Ésope.
2. Le mot *accoutumance* a vieilli, on ne sait pourquoi. Il est à regretter. Il est d'un effet charmant dans ce vers si souvent cité. (F. L.)
3. Sans interruption.

A qui ceci conviendrait bien :
De loin, c'est quelque chose ; et de près, ce n'est rien.

FABLE XI

LA GRENOUILLE ET LE RAT[1].

Tel, comme dit Merlin, cuide[2] engeigner[3] autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même[4].
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui ;
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin.
Messire rat promit soudain :
Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conteroit à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenoit le galant empêché :
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très-bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.

1. Ésope.
2. Croit, pense, s'imagine.
3. Tromper, séduire, prendre avec un piége, une machine, un engin.
4. Cette phrase se trouve dans le *premier volume de Merlin, qui est le premier de la Table ronde.* (WALCKENAER.)

Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude[1] et curée[2]:
C'étoit, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les dieux; la perfide s'en moque:
Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planoit, faisoit la ronde[3],
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut, tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

FABLE XII.

TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX A ALEXANDRE[4].

Une fable avoit cours parmi l'antiquité[5];
Et la raison ne m'en est pas connue.

1. *Gorge chaude,* en terme de fauconnerie, est la viande chaude qu'on donne aux oiseaux de proie, qui communique sa chaleur au gosier.

2. *Curée,* en terme de vénerie, est la pâture qu'on donne aux chiens de chasse, en leur faisant manger de la bête qu'ils ont prise.

3. Il n'y a rien de plus achevé que ce tableau, qui est tout entier dans un hémistiche, *il résiste, elle tire,* au-dessus duquel le mot *planoit* se trouve comme suspendu. (NODIER.)

4. Gilbertus Cognatus.

5. On ne la trouve dans aucun auteur ancien.

Que le lecteur en tire une moralité;
Voici la fable toute nue :

La renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux;
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux et toute espèce lige[1]
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres lois.
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner? il falloit de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage

1. Esclave de son seul appétit. *Lige*, qui doit un certain droit au seigneur, et est tenu à des obligations plus étroites que le simple vassal. (WALCKENAER.)

Monseigneur le lion : cela ne leur plut point,
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il ; et nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part,
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grâce
Que d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
Et j'en serai plus libre et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et, malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchoit sa vie ;
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs [1]. Le lion n'y fut pas qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps :
Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire.
On déballe ; et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignoit sa joie :
Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnaie
Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît [2] m'en appartient. Il prit tout là-dessus ;

1. Il est à regretter que cette peinture fraîche et gracieuse soit perdue dans une fable insignifiante. (NODIER.)

2. L'accroissement, le produit.

Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers[1] confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait? C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe dit: Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

FABLE XIII.

LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF[2].

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentoit,
Ane, cheval et mule, aux forêts habitoit[3]:
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses,
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or, un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vitesse;
Et, ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant: Je suis à vous,

1. Les bêtes de somme chargées de transporter les marchandises.
2. Phèdre.
3. Régulièrement il eût fallu dire : habitoient.

Adieu; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme; il fait meilleur chez nous :
Je vois trop quel est votre usage[1].
Demeurez donc; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté?
Le cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie;
Mais il n'étoit plus temps; déjà son écurie
Étoit prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

FABLE XIV.

LE RENARD ET LE BUSTE[2].

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre,
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :

1. L'usage dont vous pouvez être. La phrase est amphibologique. (WALCKENAER.)

2. Ésope. — Phèdre.

« Belle tête, dit-il ; mais de cervelle point. »
Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

FABLE XV.

LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU [1].

La bique, allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet :
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet :
Foin du loup et de sa race !
Comme elle disoit ces mots,
Le loup, de fortune [2], passe ;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et, d'une voix papelarde [3],
Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup!
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.

1. Gilles Corrozet.
2. Par hasard.
3. Mignarde, hypocrite. *Papelard* n'est usité que comme substantif; La Fontaine en a fait un adjectif. (WALCKENAER.)

Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
Où seroit le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que, de fortune,
Notre loup avoit entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

FABLE XVI.

LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT[1].

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris:
Il y périt. Voici l'histoire:

Un villageois avoit à l'écart son logis.
Messer loup attendoit chape-chute[2] à la porte,
Il avoit vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiment de dindons, enfin bonne provende[3].
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier:
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit: Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.

1. Ésope.
2. Expression proverbiale, pour dire, attendre l'occasion de profiter de la négligence ou du malheur d'autrui. (WALCKENAER.)
3. Provision de bouche.

Qu'est ceci? s'écria le mangeur de moutons:
Dire d'un, puis d'un autre! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? me prend-on pour un sot?
Que, quelque jour, ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette...
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison:
Un chien de cour l'arrête; épieux[1] et fourches-fières[2]
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
Merci de moi! lui dit la mère;
Tu mangeras mon fils! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête.
Le seigneur du village à sa porte les mit,
Et ce dicton picard alentour fut écrit:

« Biaux chires leups, n'écoutez mie[3]
« Mère tenchent chen fieux qui crie. »

FABLE XVII.

PAROLE DE SOCRATE[4].

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage:
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage;

1. L'épieu est une arme à fer plat et pointu, dont on se sert pour la chasse au sanglier.

2. *Fourche-fière* ne doit former qu'un seul mot. Ce mot signifie, selon Le Duchat, des fourches de fer attachées à de longues perches, pour renverser les échelles à un assaut ou à une escalade. (WALCKENAER).

3. Beaux sires loups, n'écoutez pas mère tançant son fils qui crie.

4. Phèdre.

L'autre blâmoit la face, et tous étoient d'avis
Que les appartements en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui! l'on y tournoit à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!

Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose:
Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

FABLE XVIII.

LE VIEILLARD ET SES ENFANTS[1].

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie.
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie,
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire;
Pour moi, de tels pensers me seroient malséants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appeloit[2]:
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parloit),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble;
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,

1. Ésope.
2. Vers masculin précédé d'un vers masculin avec lequel il ne rime pas. C'est plus qu'une négligence. (NODIER.)

Les rendit, en disant : Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps; le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens, dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours,
Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
Chacun de ces trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains; il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès.
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints; l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on consteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

FABLE XIX.

L'ORACLE ET L'IMPIE[1].

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentoit quelque peu le fagot[2],
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire[3],
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire :
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête :
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau :
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin; j'atteins de même.

FABLE XX.

L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR[4].

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion

1. Ésope.
2. Expression proverbiale, pour dire, qui méritait d'être brûlé vif.
3. C'est-à-dire qu'à condition, et qu'autant que cela ne le gênerait en rien et ne lui coûterait aucun sacrifice.
4. Ésope.

Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux[1].
L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit
Pour jouir de son bien une seconde vie;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit[2].
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit[3]
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance[4] à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court[5], à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
C'est mon trésor que l'on m'a pris.
— Votre trésor! où pris? — Tout joignant cette pierre.

1. Et congesto pauper in auro est.
SENEC., *Herc. fur.*
Magnas inter opes inops.
HORAT., *Carm.*, III, 16, v. 28.

2. Traduction de ce mot de Bion : *Non hic substantiam possidet, sed ab ea possidetur.*

3. Autre plaisir.

4. Son bien.

5. *On l'eût pris de bien court,* il aurait fallu le tenir par une bride bien courte, et par conséquent être toujours bien près de lui, pour le surprendre. (AIMÉ MARTIN.)

— Eh! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
— A toute heure, bons dieux! ne tient-il qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchois jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place;
Elle vous vaudra tout autant.

FABLE XXI.

L'ŒIL DU MAITRE[1].

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas:
Je vous enseignerai les pâtis[2] les plus gras;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret.
Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisoit tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cor[3], ni ramure[4]

1. Phèdre.
2. *Pâtis*, pâturages.
3. Bouture de corne.
4. Bois.

Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien;
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue ;
Je crains fort pour toi sa venue;
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
Qu'est ceci ? dit-il à son monde;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille; allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne sauroit-on ranger ces jougs et ces colliers ?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas
Dont maint voisin s'éjouit[1] d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant[2].

1. Se réjouit.

2 Cette fable est un petit chef-d'œuvre. L'intention morale en est excellente, et les plus petites circonstances s'y rapportent avec un bonheur infini. (CHAMFORT.)

FABLE XXII.

L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAITRE D'UN CHAMP[1].

Ne t'attends qu'à toi seul [2]; c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit :

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avoit laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée [3]
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,

1. Ésope. — Avienus.
2. Ne compte que sur toi-même.
3. La nichée. Le mot *nitée* est en usage dans quelques provinces. (WALCKENAER.)

Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais, voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor [1], le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure...
— Non, mes enfants; dormez en paix ·
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous

1. Étant partie, ayant pris son essor.

Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille[1]
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants!
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants[2],
Délogèrent tous sans trompette.

1. C'est-à-dire nos serviteurs, les gens de la maison.

2. La Fontaine, dans les deux premières éditions de ses fables, usant d'une licence accordée aux poëtes de son temps, avait donné une syllabe de plus au mot *culbutants*, et avoir écrit *culebutants*. Dans la troisième édition de 1678, in-12, l'imprimeur mit *culbutants*, selon la vraie orthographe; mais La Fontaine corrigea ce mot dans l'errata de sa troisième édition, et remit *culebutants*, afin de donner à son vers le nombre de syllabes nécessaire. (WALCKENAER.)

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE BUCHERON ET MERCURE[1].

A M. L. C. D. B[2].

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux [3];
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits, et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit

1. Ésope.
2. Nous croyons que ces initiales signifient : *A M. le chevalier de Bouillon.* (WALCKENAER.)
3. . . . . Ambitiosa recidet
Ornamenta.
HORAT., *Ars poet.*, v. 447.

La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie :
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle;
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole:
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre:
Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée:
O ma cognée! ô ma pauvre cognée!
S'écrioit-il: Jupiter, rends-la-moi;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connoîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit: Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première;
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois:
Je suis content, si j'ai cette dernière.

— Tu les auras, dit le dieu, toutes trois;
Ta bonne foi sera récompensée.
— En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée;
Et boquillons[1] de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt: La voilà!
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr: cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

FABLE II.

LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER[2].

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il feroit que sage[3]
De garder le coin du feu:
Car il lui falloit si peu,
Si peu que la moindre chose
De son débris[4] seroit cause:

1. On disait autrefois *boquet* pour *bosquet*, et *boquillon* pour *bosquillon*, apprenti bûcheron qui travaille aux bosquets. (WALCKENAER.)
2. Ésope.
3. Qu'il ferait fort sagement. Ancienne locution. (WALCKENAER.)
4. *Débris*, bris, brisement. N'est plus d'usage en ce sens.

Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin-clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet[1] qu'ils treuvent[2].
Le pot de terre en souffre; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

FABLE III.

LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR[3].

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie;

1. *Hoquet*, achoppement, secousse, par métonymie. On disait autrefois *hoqueter* pour secouer fortement.
2. *Treuvent* pour trouvent.
3. Ésope.

Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'étoit encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant son butin;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi ? je ne saurois fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat! croyez-moi, rien qui vaille.
— Rien qui vaille! eh bien! soit, repartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle; et, vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras.
L'un est sûr: l'autre ne l'est pas.

FABLE IV.

LES OREILLES DU LIÈVRE[1].

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,

1. Faerne

Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent;
Daims et cerfs de climat changèrent:
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles[1]
Adieu, voisin grillon, dit-il; je pars d'ici
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une autruche,
Je craindrois même encor. Le grillon repartit:
Cornes cela! Vous me prenez pour cruche!
Ce sont oreilles que Dieu fit.
— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester: mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons.

FABLE V.

LE RENARD AYANT LA QUEUE COUPÉE[2].

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur[3] de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,

1. Ce vers commente et affaiblit le précédent. Interpréter à cornes longueur des oreilles est excellent et suffisait. (Geruzez.)

2. Ésope. — Faerne.

3. Mot inventé par La Fontaine, qui ne figure pas dans le dictionnaire, et qui cependant est si clair et si heureusement trouvé qu'il n'a nul besoin d'explication. (Walckenaer.)

Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue,
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il étoit habile),
Un jour que les renards tenoient conseil entre eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
— Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

FABLE VI.

LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES[1].

Il étoit une vieille ayant deux chambrières :
Elles filoient si bien que les sœurs filandières[2]
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci[3].
La vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Téthys chassoit Phébus aux crins dorés,
Tourets[4] entroient en jeu, fuseaux étoient tirés;
Deçà, delà, vous en aurez :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable coq à point nommé chantoit;
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux et détestable,

1. Ésope.
2. Les Parques.
3. En comparaison de celles-ci.
4. Instruments à dévider le fil.

Allumoit une lampe, et couroit droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras,
Et toutes deux, très-mal contentes,
Disoient entre leurs dents : Maudit coq! tu mourras!
Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée :
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par la
De Charybde en Scylla [1].

FABLE VII.

LE SATYRE ET LE PASSANT [2]

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre et ses enfants
Alloient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit :
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

1 Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim.
Ce vers, si souvent cité comme étant d'un ancien, est de Gauthier de Châtillon, poëte du XIIe siècle. (WALCKENAER.)
2. Ésope.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie ·
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre[1] deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts ·

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne :
Notre hôte, à quoi bon ceci ?

— L'un refroidit mon potage ;
L'autre réchauffe ma main.
— Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit !
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid[2] !

FABLE VIII.

LE CHEVAL ET LE LOUP[3].

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie[4]

1. De l'inviter.
2. Le passant fait une chose très-sensée en soufflant dans ses doigts pour les réchauffer, et sur sa soupe pour la refroidir. Cette conduite n'a rien de commun avec la duplicité d'un homme qui dit tantôt une chose et tantôt l'autre. Il fallait choisir un autre emblème. (CHAMFORT.)
3. Ésope.
4. Inversion autrefois admise.

Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie,
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc!
Eh! que n'es-tu mouton! car tu me serois hoc [1],
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit écolier d'Hippocrate;
Qu'il connoît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom coursier vouloit
Ne point celer sa maladie,
Lui loup, gratis, le guériroit,
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi sans être lié
Témoignoit quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Un apostume sous le pied.
— Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules [2] et les dents.
C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste

1. Expression proverbiale tirée du jeu de cartes nommé le *hoc*, dans lequel on dit *hoc* en jetant certaines cartes qui font gagner ceux qui les jouent. *Tu me serois hoc*, tu m'appartiendrais.

2. Les mâchoires.

Chacun à son métier doit toujours s'attacher
Tu veux faire ici l'arboriste[1],
Et ne fus jamais que boucher.

FABLE IX.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS[2].

Travaillez, prenez de la peine.
C'est le fonds qui manque le moins[3].

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût[4] :
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

1. On dit aujourd'hui herboriste; mais La Fontaine a écrit *arboriste*, comme on l'écrivait et le prononçait de son temps.

2. Ésope.

3. Le moins sujet à manquer à celui qui le possède.

4. L'*oût*, vieux mot dont on se sert dans quelques provinces pour dire la moisson, parce qu'elle se fait dans le mois d'août. (WALCKENAER.)

FABLE X.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE[1].

Une montagne en mal d'enfant
Jetoit une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit sans faute
D'une cité plus grosse que Paris:
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit: Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup: mais qu'en sort-il souvent?
Du vent[2].

FABLE XI.

LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT[3].

Sur le bord d'un puits très-profond
Dormoit, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un saut de vingt brasses.

1. Phèdre.

2. Ce petit vers est ici d'un très-bon effet; on ne peut exprimer mieux la nullité de la production annoncée avec tant de faste et une si grande ouverture de bouche, *tanto hiatu*, comme dit Horace. (C. — F. L.)

3 Ésope.

Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant [1] : Mon mignon, je vous sauve la vie;
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi;
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous écots [2];
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort.

FABLE XII.

LES MÉDECINS [3].

Le médecin Tant-pis [4] alloit voir un malade
Que visitoit aussi son confrère Tant-mieux [5].
Ce dernier espéroit, quoique son camarade

1. Régnier, qui raconte cette fable dans sa XIVe satire, fait parler ainsi la Fortune :

Sus, badin, levez-vous; si vous tombez dedans,
De douleur vos parents, comme vous imprudents,
Croyant en leur esprit que de tout je dispose,
Diroient, en me blâmant, que j'en serois la cause.

2. Écot est la part que chacun paye dans un repas commun.
3. Ésope.
4. *Tant-pis,* qui voit tout en mal, pessimiste.
5. *Tant-mieux,* qui voit tout en bien, optimiste.

L'un disoit : Il est mort, je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

(LES MÉDECINS.)

Soutînt que le gisant iroit voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit : Il est mort; je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

FABLE XIII.

LA POULE AUX ŒUFS D'OR[1].

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor,
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches[2]!
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches!

FABLE XIV.

L'ANE PORTANT DES RELIQUES[3].

Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait :

1. Ésope.

2. M. Geruzez fait observer avec raison que *chiche* n'est point ici le mot propre. *Cupide* est le mot qui rendrait l'idée et l'intention de l'auteur, car la leçon s'adresse à ceux qui veulent s'enrichir trop vite.

3. Ésope.

Dans ce penser il se carroit,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due[1].

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

FABLE XV.

LE CERF ET LA VIGNE[2].

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyoient leurs chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice[3] : ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée[4] : il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

1. Il faudrait : *et à qui la gloire en est due.* (NODIER.)
2. Ésope. — Phèdre.
3. *Broute sa bienfaitrice:* expression dont la hardiesse est amenée si naturellement, qu'on l'aperçoit à peine. (CHAMFORT.)
4. *Curée,* c'est la portion de la bête qu'on donne aux chiens.

FABLE XVI.

LE SERPENT ET LA LIME[1]

On conte[2] qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'étoit pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
Pauvre ignorant, eh! que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps[3].

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

1. Ésope. — Phèdre.

2. *On conte.* Ce mot semble mis là pour sauver l'invraisemblance du récit et pour atténuer ce qu'il y a peut-être d'excessif à faire parler une lime. (F. L.)

3. Pensée philosophique, qui fait d'autant plus d'effet qu'elle est moins attendue. (CHAMFORT.)

FABLE XVII.

LE LIÈVRE ET LA PERDRIX[1].

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux [2] ?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut [3].
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortant de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse ; et Rustaut [4], qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

1. Phèdre.

2. L'abbé Guillon voit là une *maxime vraie, exprimée avec sensibilité.* Nodier dit que cette maxime *s'adresse seulement à l'homme impitoyable, qu'une maxime tirée des simples lois de la morale ne déterminerait pas.* M. Geruzez ne trouve pas le motif suffisamment moral : en effet, même à l'homme qui serait assuré d'être toujours heureux la compassion pour le malheur serait encore un devoir. (F. L.)

3. Bon surnom de chien, puisqu'il signifie *le glouton.* Nous avons encore le verbe *brifer,* qui veut dire manger avec voracité.

4. VAR. Il y a *Tayaut* dans les deux premières éditions. Depuis, La Fontaine a substitué *Rustaut,* qui signifie campagnard, rustique. Le mot *rustaut* ne se prenait pas toujours en mauvaise part. (WALCKENAER.)

Notre aigle aperçut, d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure

. . .

(L'AIGLE ET LE HIBOU.)

La perdrix le raille et lui dit :
Tu te vantois d'être si vite [1] !
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité :
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

FABLE XVIII.

L'AIGLE ET LE HIBOU [2].

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou [3].
Connoissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve.
— Non, dit l'aigle. — Tant pis ! reprit le triste oiseau :
Je crains en ce cas pour leur peau;
C'est hasard, si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi [4] : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
— Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez;
Je n'y toucherai de ma vie.
Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien

1. *Vite,* employé comme adjectif, *léger, rapide.*
2. Verdizotti.
3. Ni beaucoup.
4. *Ni qui ni quoi,* ni hommes ni choses, rien.

Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture,
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
Notre aigle aperçut, d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure [1]
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi :
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint, et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi [2]
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avoient-ils le moindre trait?

FABLE XIX.

LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE[3].

Le lion dans sa tête avoit une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,

1. Cinq rimes féminines consécutives! la licence est un peu forte.
2. Ce vers excuse le hibou et détruit la morale de cette fable, qui devrait nous apprendre à nous défier des illusions de l'amour-propre. (CHAMFORT.)
3. Abstemius.

Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise[1].
L'éléphant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire;
L'ours, s'apprêter pour les assauts;
Le renard, ménager de secrètes pratiques;
Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
— Point du tout, dit le roi; je les veux employer:
Notre troupe sans eux ne seroit pas complète.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette,
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

FABLE XX.

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS[2]

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent[3]

1. Selon sa capacité, son aptitude.

2. Ésope. — Abstemius. — Philippe de Commines, dans ses Mémoires (liv. IV, chap. 17), met cette fable dans la bouche de l'empereur Frédéric, pour répondre aux ambassadeurs du roi de France, qui, au nom de leur souverain, l'engageaient à se saisir des terres que le duc de Bourgogne tenait de l'Empire. (WALCKENAER.)

3. Restriction d'un effet charmant. Jusqu'à ce mot, on croirait que l'ours est presque mort, ou du moins enchaîné. (CHAMFORT.)

C'étoit le roi des ours au compte de ces gens.
Le marchand à sa peau devoit faire fortune;
Elle garantiroit des froids les plus cuisants;
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut[1] prisoit moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas; il fallut le résoudre[2] :
D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie,
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent[3].
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchoit de bien près,

1. Marchand de moutons, dans Rabelais.
2. On dirait aujourd'hui le *résilier*.
3. Peut-on mieux peindre l'effet de la prévention ? (CHAMFORT.)

Te retournant avec sa serre
Il m'a dit qu'il ne faut jamais[1]
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE XXI[2].

L'ANE VÊTU DE LA PEAU DU LION.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Étoit craint partout à la ronde,
Et, bien qu'animal sans vertu[3],
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur :
Martin[4] fit alors son office.
Ceux qui ne savoient pas la ruse et la malice
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier[5].
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

1. La morale, dans la bouche de celui qui vient d'être châtié, fait un effet d'autant meilleur, que le trait est saillant et l'épigramme excellente. (CHAMFORT.)

2. Ésope.

3. Sans courage, dans l'acception propre du mot *virtus*.

4. Martin-bâton, qui a déjà fait son office dans la fable v du livre IV.

5. Le poëte veut dire qu'il y a beaucoup de gens qui méritent que cette fable leur soit appliquée, de sorte que par ces fréquentes applications elle devient familière au public. (GERUZEZ.)

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE PATRE ET LE LION[1].

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte[2] il faut instruire et plaire;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre étoit si succinct qu'aucuns[3] l'en ont blâmé[4],
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.

1. Ésope.

2. VAR. Il y a *feintes* dans les deux premières éditions; ainsi le voulait la grammaire; mais le vers avait une syllabe de trop. Dans la troisième édition, de 1678, La Fontaine a corrigé ce mot, et a mis *feinte*. (WALCKENAER.) Cette licence peut être admise en poésie.

3. Aucuns, quelques-uns. (Voyez ci-après la fable VI de ce livre, et la fable XIX du livre XII, où le mot *aucuns* au pluriel est employé dans le même sens.)

4. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans ces vers, livre III, fable X, v. 60 :

> Hæc exsecutus sum propterea pluribus,
> Brevitate quoniam nimia quosdam offendimus.

Mais sur tous certain Grec [1] renchérit et se pique
D'une élégance laconique;
Il renferme toujours son conte en quatre vers:
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Ésope le raconte:

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que [2] partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô monarque des dieux!
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande!
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort;
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort:
Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau;
Je te promets un bœuf, si tu fais qu'il s'écarte!

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur:
Passons à son imitateur.

1. Gabrias. (Note de La Fontaine.) Ou plutôt Babrias, dont les fable avaient été réduites en quatrains.

2. *Avant que* se disait alors; on dirait aujourd'hui *Avant de* ou *avant que de*.

FABLE II.

LE LION ET LE CHASSEUR[1].

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un lion,
Vit un berger. Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne,
Comme il me plaît, et je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver :
O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver!

La vraie épreuve de courage[2]
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

FABLE III.

PHÉBUS ET BORÉE[3].

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur

1. Babrias.
2. VAR. Dans les deux premières éditions : *Du courage.*
3. Lokman.

Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit, et l'écharpe d'Iris [1]
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire [2].
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? — Eh bien ! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage [3]
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage [4]
Maint toit qui n'en peut mais [5], fait périr maint bateau :

1. L'arc-en-ciel.

2. . . . . Incertis si mensibus amnis abundans
Exit. . . . .

VIRG., *Georg.*, lib. I, v. 115.

3. « *A gage!* pourquoi, sinon pour la rime ? » (NODIER.) Non pas ; c'est pour ridiculiser celui qui doit être vaincu, et par allusion à la gageure. (GERUZEZ.)

4. Tous ces vers sont pleins d'harmonie imitative. (CHAMFORT.) La Fontaine ne s'épuise jamais. Relisez la description de l'*Aquilon* dans *le Chêne et le Roseau*, et dites s'il était facile de recommencer une telle description sans se répéter. (L'ABBÉ GUILLON.)

5. Davantage, du mot latin *magis*.

Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le vent perdit son temps;
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme.
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras [1] fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller:
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

FABLE IV.

JUPITER ET LE MÉTAYER [2].

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent:
Ce ne fut pas sans bien tourner;
L'un alléguoit que l'héritage
Étoit frayant [3] et rude, et l'autre un autre si [4].
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter

1. Le *balandras* ou *balandran* était une sorte de manteau. Boileau a dit, dans son *Discours sur la satire:* « Le sieur de Provins avait changé « son *balandran* en manteau court. » (WALCKENAER.)
2. Ésope.
3. Occasionnait beaucoup de frais ou de dépense. (W.)
4. *Un autre si,* une autre objection. On dit encore *des si et des mais*

Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin, du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il auroit bâillé [1].
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente [2], et fait, en somme,
Un climat pour lui seul · ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée [3].
Monsieur le receveur [4] fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux;
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il? Il recourt au monarque des dieux;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous [5].

1. A commandement, et aussitôt qu'il aurait ouvert la bouche. Si j'explique le sens de cette phrase, c'est que, bien qu'elle ne paraisse pas présenter de doute, les commentateurs de notre poëte s'y sont tous trompés : ils ont donné au mot *bâiller* le sens de *passer bail*, confondant ainsi le verbe *bâiller* avec celui de *bailler*. La Fontaine a, dans les quatre éditions publiées de son vivant, mis *baailler*, ce qui ne laisse aucun doute sur la véritable leçon : elle présente d'ailleurs un sens plus clair, plus français, et surtout plus plaisant. (WALCKENAER.)

2. Fait la pluie et le vent.

3. Vendange, récolte de vins.

4. Le métayer.

5. « Concluons que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut. » (MOLIÈRE, *Don Juan*, acte V, sc. 6.)

FABLE V.

LE COCHET[1], LE CHAT ET LE SOURICEAU[2].

Un souriceau tout jeune, et qui n'avoit rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
J'avois franchi les monts qui bornent cet État,
Et trottois comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, benin et gracieux,
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair[3],
Une sorte de bras[4] dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or, c'étoit un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur[5],
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :

1. *Cochet,* jeune coq.
2. Abstemius.
3. La crête.
4. Les ailes. Le souriceau est encore novice et ne sait pas appeler les choses par leur nom. (F. L.)
5. Forfanterie et aveux naïfs. C'est la nature. Ces traits sont communs dans Molière et dans La Fontaine, mais bien rares ailleurs. (L'abbé Guillon.)

Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats; car il a des oreilles[1]
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté,
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine[2].

FABLE VI.

LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX[3].

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :

1. Belle raison! Les esprits légers se contentent ainsi des moindres apparences pour conclure et se décider. (GERUZEZ.)

2. Cette fable est un chef-d'œuvre. La narration et la morale se trouvent dans le dialogue : l'auteur s'y montre à peine. La peinture que le souriceau fait du jeune coq, sa petite vanité de se piquer de courage, cette logique de l'enfance, *il sympathise avec les rats, car il a des oreilles aux nôtres pareilles*, tout cela est excellent, et le discours de la mère est parfait. Pas un mot de trop dans toute la fable, et pas une négligence. (CHAMFORT.) Lamotte cite cette fable comme réalisant toutes les perfections du genre.

3. Ésope.

Dans une chartre[1] un dragon la gardoit.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit :
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns[2] trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et par plaisir, la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries[3],
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille après la finance;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piége : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.[4]

1. Un lieu de réserve, une prison.

2. Quelques-uns.

3. Ce mot ne se trouve que dans notre poëte, et il est si bien placé qu'on oublie qu'il a été inventé pour la rime. (WALCKENAER.)

4. Cette fable, écrite purement, et où le fait est bien raconté, a le défaut de n'avoir qu'un but vague, incertain, et qu'on a de la peine à saisir... La sottise des animaux qui décernent la couronne aux talents d'un bateleur devait être punie... Les animaux restent sans roi : l'assemblée se sépare sans rien faire. Le lecteur ne sait où il en est. (CHAMFORT.)

FABLE VII.

LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE[1].

Le mulet d'un prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment[2]
Que de sa mère la jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dît bon à quelque chose.

FABLE VIII.

LE VIEILLARD ET L'ANE[3].

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant :
Il y lâche sa bête ; et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.

1. Ésope.
2. Sans cesse.
3. Phèdre.

L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard[1];
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Eh! que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?
Sauvez-vous et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître:
Je vous le dis en bon françois.

FABLE IX.

LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU[2].

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyoit l'objet[3] se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur:
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.
Il tâche à se garantir;
Dans les forêts il s'emporte:
Son bois, dommageable ornement,

1. Ce mot se disait de l'homme qui couche sur la paille, du paysan Il n'a plus cette signification.

2. Ésope. — Phèdre.

3. L'image projetée devant lui: *objectus*. C'est un latinisme. (WALCKENAER.)

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois.

(LE CERF SE MIRANT DANS L'EAU.)

L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans[1].

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile ;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile ;
Il estime un bois qui lui nuit.

FABLE X.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE[2].

Rien ne sert de courir; il faut partir à point:
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt! êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
— Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avoit que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes[3],

1. Le bois du cerf se renouvelle tous les ans.

2. Ésope. — Lokman.

3. Aux calendes grecques. C'étaient les Romains, et non les Grecs, qui avaient des *calendes* dans leur calendrier : et cette expression les *calendes grecques*, empruntée au langage de l'érudition, est devenue populaire pour signifier un terme indéfini, un temps qui n'arrivera jamais. (WALCKENAER.)

Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent[1], il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue;
Elle se hâte avec lenteur[2].
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose;
Il s'amuse à tout autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arrriva la première.
Eh bien! lui cria-t-elle, avois-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! et que seroit-ce,
Si vous portiez une maison[3]?

FABLE XI.

L'ANE ET SES MAITRES[4].

L'âne d'un jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore.

1. Expression prise de l'habitude du lièvre, qui, par instinct, s'arrête souvent et se dresse pour écouter d'où vient le vent, c'est-à-dire, d'où vient le bruit, afin de mettre en défaut ses ennemis. (Aimé Martin.)

2. C'est le mot de l'empereur Auguste : *Festina lentè.*

3. Trait admirable. La tortue brave encore le vaincu. C'est à la suite d'un avantage remporté que l'amour-propre s'épanche plus librement. (Chamfort.) La remarque et l'excellente observation de Chamfort n'empêcheront pas les moralistes de dire avec raison, comme M. Geruzez : « La tortue devait se contenter de sa victoire. » (F. L.)

4. Ésope.

Les coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme!
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier seigneur.
Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien
Mais ici point d'aubaine[1], ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune,
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourroient faire!
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avoit raison[2]. Tous gens sont ainsi faits:
Notre condition jamais ne nous contente[3];
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

1. Revenant-bon imprévu.

2. Le Sort avait tort. Ce n'était pas la peine de se mêler des affaires de l'âne pour les faire aller de mal en pis. L'affabulation serait bien meilleure, si l'âne avait gagné à ces changements, sans cesser de se plaindre. (Nodier.)

3. Suam quisque conditionem miserrimam putat. (Cicer. Épist. ad Torquatum.)

FABLE XII.

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES[1].

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse[2]
Noyoit son soucis dans les pots.
Ésope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'allégresse.

Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants?
Dirent-elles au Sort : un seul soleil à peine
Se peut souffrir; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx[3]. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

FABLE XIII.

LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT[4].

Ésope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,

1. Phèdre.
2. Réjouissance, plaisir, joie, contentement.
3. Fleuve des enfers.
4. Ésope. — Phèdre.

Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure
Et, sans considérer quel sera le loyer [1]
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'âme lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras! A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue et la tête.
L'insecte [2], sautillant, cherche à se réunir,
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

1. La récompense. Ce mot est encore employé en poésie dans ce sens, et Voltaire a dit :

Très-peu de gré, mille traits de satire,
Sont le *loyer* de quiconque ose écrire.
Épître à la duchesse du Maine.

2. *L'insecte,* fausse dénomination. Le serpent n'est pas un insecte. Le mot propre était le *reptile.*

FABLE XIV.

LE LION MALADE ET LE RENARD [1].

De par le roi des animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait savoir à ses vassaux [2]
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion, très-bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison [3],
Un d'eux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière;
Pas un ne marque de retour :
Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense;
Grand merci de son passe-port!
Je le crois bon : mais dans cet antre

1. Ésope.

2. *De par le roi... fut fait savoir...* Ces formules, prises dans la société des hommes, ont le double mérite d'être plaisantes et de rappeler sans cesse que c'est de nous qu'il s'agit. (CHAMFORT.)

3. Sélis avait, dans une leçon de littérature, développé cette fable. Quelqu'un lui demanda d'un air triomphant comment *les renards gardant la maison* avaient pu apercevoir *les pas empreints sur la poussière.* — « *En mettant le nez à la fenêtre,* » répondit le professeur encore tout inspiré du génie de La Fontaine. (SOLVET.)

Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

FABLE XV.

L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'ALOUETTE[1].

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
SI TU VEUX QU'ON T'ÉPARGNE, ÉPARGNE AUSSI LES AUTRES.

Un manant[2] au miroir[3] prenoit des oisillons.
Le fantôme brillant attire une alouette :
Aussitôt un autour, planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau[4].
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle maline[5].
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oiseleur repartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage ?

1. Abstemius.

2. Ce mot est pris ici dans son ancien sens, et signifie un paysan, un habitant des campagnes ; il ne se prend plus qu'en mauvaise part. (WALCKENAER.)

3. *Au miroir*. Espèce de chasse qu'on fait aux petits oiseaux, notamment aux alouettes, avec un miroir pour les attirer.

4. Combien ce vers plein de sentiment jette d'intérêt sur le sort de cette pauvre alouette ! (CHAMFORT.)

5. Maline, pour *maligne ;* licence poétique un peu forte. Il faut remarquer que le mot ongle était du masculin même du temps de La Fontaine. Il y a donc là double licence. (F. L.)

FABLE XVI.

LE CHEVAL ET L'ANE[1].

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnoit un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu;
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade,
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

FABLE XVII.

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE[2].

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

1. Ésope.
2. Ésope. — Phèdre.

Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer :
La rivière devint tout d'un coup agitée;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

FABLE XVIII.

LE CHARTIER EMBOURBÉ[1].

Le Phaéton[2] d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours : c'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage[3].
Dieu nous préserve du voyage!
Pour venir au chartier[4] embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :

1. Phèdre. — Avienus.

2. Aucun poëte n'a connu comme La Fontaine cet art plaisant d'employer facétieusement des expressions nobles pour exprimer des choses vulgaires. C'est un des artifices qui jettent le plus d'agrément dans son style. (CHAMFORT.)

3. Il est probable que du temps de La Fontaine cette partie de la Bretagne était célèbre par le mauvais état des chemins.

4. On a dit à tort que La Fontaine avait écrit *chartier* au lieu de *charretier*, par licence poétique. C'était l'usage de son temps de l'écrire de la première manière, et on ne le trouve pas écrit autrement dans le dictionnaire de Nicot, en 1606 (WALCKENAER.)

Hercule, lui dit-il, aide-moi; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement[1] qui te retient;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vas t'aider, dit la voix; prends ton fouet.
Je l'ai pris... Qu'est-ce ci? mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué! Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

FABLE XIX.

LE CHARLATAN[2].

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre[3] affronte l'Achéron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantoit d'être

1. L'obstacle.
2. Poggii *Facetiæ*.
3. Sur un théâtre.

En éloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud;
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne[1] :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.
Le prince sut la chose; il manda le rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie[2],
J'en voudrois faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devoit au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs,
Sinon il consentoit d'être en place publique
Guindé la hart[3] au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il auroit bonne grâce et beaucoup de prestance :
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu;
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommes larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons[4].

1. Remarquez la vive et brusque transition par laquelle l'auteur met en scène le charlatan. Il semble qu'on soit là. (NODIER.)

2. Roussin, âne roux. Les ânes d'Arcadie étaient les plus estimés chez les Grecs.

3. La corde.

4. Le fonds de cette fable est un fait arrivé dans une petite ville d'Italie; mais le charlatan n'avait fait cette promesse qu'à l'égard d'un

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

FABLE XX.

LA DISCORDE.

La deesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non son frère,
Avecque Tien-et-mien son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; et l'autre, diligente,
Couroit vite aux débats, et prévenoit la Paix;
Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvoit jamais

sot, d'un stupide, et non pas d'un âne. Que fait La Fontaine? Il charge, pour rendre la chose plus comique et plus plaisante. A la place du stupide il met un âne, un âne véritable, et le tout finit par une leçon excellente. L'ensemble est charmant. (CHAMFORT.)

De demeure fixe et certaine;
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine :
Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'hyménée
Lui fut pour maison assinée [1].

FABLE XXI.

LA JEUNE VEUVE [2].

La perte d'un époux ne va point sans soupirs :
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole :
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande : on ne croiroit jamais
Que ce fût la même personne;
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable :
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme

1. VAR. *Assignée,* dans les éditions modernes; mais La Fontaine a écrit *assinée* par licence poétique et pour la rime.

2. Abstemius, 14. Il paraît qu'Abstemius a lui-même pris ce sujet dans un ancien fabliau aussi intitulé *la Veuve.* (WALCKENAER.)

Lui crioit : Attends-moi, je te suis, et mon âme,
Aussi bien que la tienne est prête à s'envoler.
Le mari fait [1] seul le voyage.
La belle avoit un père, homme prudent et sage,
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes,
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes
Puisqu'il est de vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports,
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. — Ah ! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe ;
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin;
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence [2].
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri,
Mais, comme il ne parloit de rien à notre belle :
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? dit-elle [3].

1. Var. Dans les deux premières éditions on lit : *fit*.
2. Fontaine poétique dont les eaux avaient la vertu de rajeunir.
3. Cette fable, ou plutôt ce petit conte, est un des chefs-d'œuvre de La Fontaine. (Geruzez.)

ÉPILOGUE.

Bornons ici cette carrière .
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités :
J'y consens; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux, si ce travail est la dernière peine
Que son époux [1] me causera!

1. L'Amour.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

AVERTISSEMENT.

Voici un second recueil de Fables que je présente au public[1]. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différents de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties[2] convenoient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il

1. Ce recueil formait la troisième et la quatrième partie, deux volumes in-12, 1678 et 1679. Il contenait cinq livres. (WALCKENAER.)

2. C'est-à-dire la première et la seconde partie, qui contenaient les six premiers livres : ils avaient paru en 1668 et en 1669, in-12 et in-4°, et ils furent réimprimés en 1678 avec la troisième et la quatrième partie. (W.)

le reconnoîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement, je dirai, par reconnoissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étois capable.

Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un errata [1]; mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi bien pour les deux premières parties que pour les dernières.

1. On comprend que cet *errata* dont parle ici La Fontaine n'a trait qu'à l'édition qu'il publiait alors. (F. L.)

A MADAME

DE MONTESPAN [1]

L'apologue est un don qui vient des immortels;
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons tous, tant que nous sommes,
Ériger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme [2] : il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse!
Le Temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces.

1. Françoise-Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan, née en 1641, morte le 28 mai 1707, à l'âge de soixante-six ans. Sa liaison avec Louis XIV avait commencé en 1668, et dura près de quinze ans, jusqu'en 1683.

2. Oui, c'est un charme, mais on ne l'éprouve qu'en lisant La Fontaine, et c'est à lui que le charme a commencé. (Chamfort.)

Eh! qui connoît que vous[1] les beautés et les grâces!
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudroit s'étendre davantage :
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi,
Et d'un plus grand maître que moi[2]
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri,
Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie :
Sous vos seuls auspices ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande;
La fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire :
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

1. *Qui connoît que vous*, c'est-à-dire mieux que vous, si ce n'est vous.

2. Louis XIV. Peut-être un autre que La Fontaine n'eût pas osé le dire, mais la bonhomie a bien des droits. (CHAMFORT.)

LIVRE SEPTIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE[1].

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés :
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie[2];
Nul mets n'excitoit leur envie;
Ni loups ni renards n'épioient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyoient :
Plus d'amour, partant[3] plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis[4],

1. Guillaume Guéroult, *le premier livre des Emblèmes*, Lyon, 1540, in-8°, *Fable du Lyon, du loup et de l'âne.* Cette fable avait cours dans les sermons au moyen âge. (Geruzez.)

2. Labitur, infelix studiorum, atque immemor herbæ,
Victor equus, fontesque avertitur.
Virg., *Georg.*, III, 498.

3. *Partant*, par cela même, par conséquent.

4. Ce n'est plus le ton du monarque; le lion est, comme ses sujets,

Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait? nulle offense,
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger[1].
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir

frappé par le malheur. (L'abbé Guillon.) Avec quel art il commence la confession de ses crimes! Il appelle les animaux *ses chers amis*, non-seulement parce que le malheur commun a rapproché tous les états, mais parce que cette humilité doit tourner à son avantage en prévenant pour lui l'esprit de ses sujets. (Nodier.)

1. Il semble que, par ce petit vers succédant à un grand hexamètre, il cherche à escamoter cet aveu pénible. (Aimé Martin.)

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance [1]
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net [2]
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc [3], prouva par sa harangue
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir [4].

1. Le pauvre baudet semble avoir honte d'être le seul innocent, et il cherche dans sa *souvenance* (vieux mot naïf) de quoi s'accuser. (CHAMFORT.)

2. Conclusion d'une admirable sincérité. On aurait cru d'abord que l'âne voulait atténuer sa faute. Point du tout. Il ne dissimule rien. *Il n'avait pas le droit!* (CHAMFORT.)

3. Un peu instruit. Pasquier dit : « Le mot de *clerc* appartient aux « ecclésiastiques ; et comme ainsi fut qu'il n'y eut qu'eux qui fissent pro- « fession de bonnes lettres, aussi par métaphore nous appellâmes *grand clerc* l'homme savant, *mauclerc*, celui qu'on tenait pour bête, et la science *clergie*. »

4. Chamfort regarde cette fable comme le plus beau des apologues de La Fontaine, et de tous les apologues

FABLE II.

LE MAL MARIÉ[1].

Quel le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme[2];
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens; aucuns d'eux ne me tentent.
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare, et jalouse.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut:
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageoient; l'époux étoit à bout.
Monsieur ne songe à rien, Monsieur dépense tout,
Monsieur court, Monsieur se repose.
Elle en dit tant, que Monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne

1. Ésope.

2. Est-ce que le bonhomme oublie qu'il est déjà marié? On le croirait. Il vécut presque toute sa vie loin de sa femme, et cette fable est son histoire (Aimé Martin.)

De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait?
Assez, dit-elle : mais ma peine
Étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici;
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire, et m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh! madame, reprit son époux tout à l'heure[1],
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?
Retournez au village : adieu! Si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés!

FABLE III.

LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

Les Levantins en leur légende[2]
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas.

1. C'est-à-dire sur-le-champ. Cette expression n'est plus usitée dans ce sens.

2. On verra, par la moralité, pourquoi l'auteur met le lieu de la scène en Orient. (CHAMFORT.)

Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde,
S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistoit là-dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens [1].
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère
Ils alloient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat,
Ratopolis [2] étoit bloquée :
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus [3].
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire

1. Ce rat solitaire rappelle le *Tartuffe :*

. . . . . Il se porte à merveille;
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

2. Mot composé, qui signifie *ville des rats.*

3. Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas.
MOLIÈRE, *Tartuffe*, act. IV, sc. I.

Égoïsme et dureté monacale cachés sous le masque de la sainteté. Il parle du ciel, et ferme sa porte. L'auteur du *Tartuffe* dut être bien content de cette charmante fable : c'est un petit chef-d'œuvre. (CHAMFORT.)

Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis :
Je suppose qu'un moine est toujours charitable [1].

FABLE IV.

LE HÉRON.

Un jour, sur ses longs pieds, alloit je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou [2] :
Il côtoyoit une rivière.
L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commère la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit·
Tous approchoient du bord; l'oiseau n'avoit qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivoit de régime, et mangeoit à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau [3],

1. Que de malice dans cette bonhomie! (CHAMFORT.)

2. Voltaire, dont le goût est en général si sûr et si exquis, a critiqué mal à propos ces vers descriptifs, qui n'en sont pas moins restés admirés des connaisseurs. (F. L.)

3. Nul poëte n'a, autant que La Fontaine, varié sa versification par la césure et le repos de ses vers, par la manière dont il entremêle les grands et les petits, et dont il croise ses rimes. Le genre qu'a choisi l'auteur est sans doute celui qui se prête le plus à cette variété, mais il a été merveilleusement aidé par son génie et par la délicatesse de son oreille. (CHAMFORT.)

S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace[1].
Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère! Et pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirois pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles,
On hasarde de perdre en voulant trop gagner[2].
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle : écoutez, humains, un autre conte :
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

FABLE V.

LA FILLE.

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendoit trouver un mari

1. Allusion à ces vers d'Horace :

Cupiens fastidia cœna
Vincere tangentis male singula dente superbo.

2. Dans la fable de *la Poule aux œufs d'or*, La Fontaine a dit :

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.

Jeune, bien fait, et beau, d'agréable maniere,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille vouloit aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir!
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir:
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
Quoi! moi! quoi! ces gens-là! l'on radote, je pense.
A moi les proposer! hélas! ils font pitié:
Voyez un peu la belle espèce!
L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse,
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là
C'étoit ceci, c'étoit cela;
C'étoit tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne:
Grâce à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude.
La belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants!
Un an se passe, et deux, avec inquiétude .
Le chagrin vient ensuite; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour [1],
Puis ses traits choquer et déplaire;
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron [2].

1. Peut-on exprimer avec une plus gracieuse tristesse cette idée, si peu agréable en elle-même. (CHAMFORT.)

2. Singula de nobis anni prædantur euntes.
HORAT., epist. II, 2, v. 55.

Les ruines d'une maison
Se peuvent reparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !
Sa préciosité [1] changea lors de langage.
Son miroir lui disoit : Prenez vite un mari.
Je ne sais quel désir le lui disoit aussi :
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

FABLE VI.

LES SOUHAITS [2].

Il est au Mogol des follets [3]
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.

1. Ce mot est excellent, et si clair qu'il n'a pas besoin d'explication; cependant il n'a jamais été admis dans le dictionnaire de l'Académie; mais avant notre poëte, Ménage l'avait déjà employé plusieurs fois dans la *seconde partie des Observations sur la langue françoise.* (WALCKENAER.)

2. Le fond de cet apologue est tiré d'un ancien conte arabe. On a cité les anciens *Fabliaux*, du recueil de Le Grand d'Aussy, et Marie de France. Si La Fontaine a connu quelques-unes de ces sources, c'est par l'intermédiaire d'auteurs plus modernes. (WALCKENAER.)

3. Ce n'est point au Mogol, comme le dit ironiquement La Fontaine, c'est en France et en Allemagne, que l'on croyait à l'existence de certains démons familiers qui, pendant la nuit, s'amusaient à panser les chevaux, sarcler le jardin, et faire autour de la maison tous les petits travaux que le maître avait oubliés. Cette croyance était favorable à la paresse. (A. M.)

Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyrs,
Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa tâche!
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle,
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwège
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige,
Et d'Indou qu'il étoit on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter;
Je ne sais pas pour quelles fautes:
Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine:
Employez-la; formez trois souhaits : car je puis
Rendre trois souhaits accomplis;
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'Abondance;
Et l'Abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins:
Tout en crève. Comment ranger cette chevance [1]?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut!

1. Ces biens.

Tous deux sont empêchés, si jamais on le fut[1].
Les voleurs contre eux complotèrent;
Les grands seigneurs leur empruntèrent,
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors; fuyez; et toi, déesse[2],
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite! A ces mots
La Mediocrité revient. On lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grâce[3],
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires :
Le follet en rit avec eux[4].
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

1. On reconnaît bien là le poëte qui n'a jamais passé de baux avec ses fermiers, et qui allait, chaque année, vendre une partie de son bien. (SOLVET.)

2. On sent que La Fontaine parle ici d'abondance de cœur. C'est ce entiment qui anime son style et lui inspire cette invocation. (CHAMFORT.)

3. Ne dirait-on pas que c'est une souveraine à la clémence de laquelle il faut recourir, quand on a eu l'imprudence de la quitter pour la fortune? (CHAMFORT.)

4. Ce follet, qui aimait ces bonnes gens, ne regrette point pour eux la perte des richesses : au contraire, il s'en réjouit avec eux. Peut-on rendre la morale plus aimable? (CHAMFORT.)

FABLE VII.

LA COUR DU LION[1].

Sa majesté lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le roi tiendroit
Cour plénière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin[2].
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son louvre il les invita.
Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine
Il se fût bien passé de faire cette mine:
Sa grimace déplut: le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité;

1. Phèdre.

2. Nom d'un singe alors fameux à Paris par ses tours; Molière en parle dans *Tartuffe*, acte II, scène III. Furetière, dans son *Roman bourgeois*, raconte d'une coquette achevée qu'elle devint amoureuse d'un musicien fort laid. « L'Amour, ajoute l'auteur, de baladin qu'il étoit, le « métamorphosa en singe, et il conserva avec un peu de sa première « forme toute sa laideur et toute son agilité. Ce singe vint depuis au « pouvoir d'un bateleur, qui le nomma *Fagotin*. L'animal surprit mer- « veilleusement grand nombre de badauds, en dansant, comme il faisoit, « sur la corde; car ils ne se doutoient nullement qu'il eût appris ce « métier durant qu'il étoit homme, amoureux, et violon. »

Et, flatteur excessif, il loua la colère [1]
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula [2].
Le renard étant proche : Or çà ! lui dit le sire,
Que sens-tu ? dis-le-moi : parle sans déguiser.
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire

1. Var. Vers sans rime, précédé de trois rimes masculines de suite ; double négligence qui ne se trouve corrigée dans aucune des éditions originales. Plusieurs éditeurs, pour remédier à ce défaut, ont ainsi imprimé les deux vers qui précèdent :

Sa grimace déplut, le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire
Le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité, etc.

Mais l'abbé Aubert a proposé la correction la plus heureuse, en changeant le dernier vers que nous venons de citer, il met :

Le singe approuva fort cette action sévère.

Ainsi, par la seule altération de deux mots, et sans modifier le sens, on fait disparaître les trois rimes masculines, et on donne une rime au mot *colère*. La Fontaine aurait, sans aucun doute, adopté cette correction ; mais nous n'avons pas les mêmes droits, et comme éditeur nous devons reproduire son texte avec les fautes qu'il y a laissées. (Walckenaer.)

2. Caligula mit sa sœur Drusille au rang des divinités, et sévissait également contre ceux qui pleuraient sa mort et contre ceux qui ne la pleuraient point : contre les premiers parce qu'ils insultaient, suivant lui, à son apothéose ; contre les seconds parce qu'ils étaient insensibles à sa perte.

Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand[1].

FABLE VIII.

LES VAUTOURS ET LES PIGEONS[2].

Mars autrefois mit tout l'air en émute[3].
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux; non ceux que le Printemps
Mène à la cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char; mais le peuple vautour,
Au bec retors[4], à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre,
Il plut du sang : je n'exagère point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira,
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine[5].

1. Ce qui signifie, de ne dire ni oui ni non. De cette réputation qu'ont les Normands est venu cet autre proverbe : « *Un Normand a son dit et son dédit.* » (WALCKENAER.)

2. Abstemius.

3. *Émute* pour *emeute*, par licence poétique et pour la rime, et non pas, comme le dit un commentateur de notre poëte, parce que *émute* est un vieux mot qui a été remplacé par *émeute*. On ne pourrait fournir un eul exemple de l'emploi du mot *émute* dans notre ancien langage. (WALCKENAER.)

4. . . . . rostroque immanis vultur obunco.
VIRG., *Æneid.*, VI, v. 597.

5. Tout le monde sait que, selon la fable, Prométhée, pour avoir osé créer l'homme et dérober le feu sacré du ciel, fut enchaîné sur un

C'étoit plaisir d'observer leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre et fidèle ;
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle :
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent,
Que les vautours plus ne se chamaillèrent[1].
Ils firent trêve; et la paix s'ensuivit.
Hélas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grâce.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant : je me tais.

rocher du Caucase, où un vautour lui déchirait les entrailles, sans cesse renaissantes.

1. Ce mot paraît bien faible après la peinture de la guerre des Vautours ; c'est qu'il a changé de signification. Aujourd'hui *chamailler* se dit d'une dispute bruyante; il est familier. Mais autrefois il était noble; il se disait du combat des chevaliers. (A. M.)

FABLE IX.

LE COCHE ET LA MOUCHE[1].

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un coche[2].
Femmes, moines, vieillards, tout étoit descendu :
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin,
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disoit son bréviaire[3].

1. Ésope. — Phèdre.

Cette fable excellente a donné lieu à cette expression proverbiale : *la Mouche du coche,* qui est entendue de tout le monde. (WALCKENAER.)

2. La phrase est disposée de manière que l'œil se porte d'abord sur la montagne et sur tous les accessoires qui la rendent si dure à monter : la roideur, le sable, le soleil à plomb ; on voit ensuite arriver péniblement les six forts chevaux, et au bout le *coche* qu'ils tirent, mais de manière que le coche paraît se traîner avec le vers. (LA HARPE, *cours de littérature.*)

3. La Fontaine emploie près de vingt vers à décrire les travaux de la mouche, et son sérieux est très-plaisant; mais peut-être fallait-il être La Fontaine pour songer au moine qui dit son breviaire. (CHAMFORT.)

Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée...

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.)

Il prenoit bien son temps! une femme chantoit:
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt:
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine
Çà! messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires:
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devroient être chassés.

FABLE X.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT [1].

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre [2] à la ville.
Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats [3].
Notre laitière ainsi troussée
Comptoit déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employoit l'argent;
Achetoit un cent d'œufs; faisoit triple couvée:
La chose alloit à bien par son soin diligent.

1. Bonaventure des Periers.

2. *Prétendoit*, voilà un mot qui donne déjà quelques inquiétudes; *encombre*, vieux mot campagnard; sans obstacle, sans accident fâcheux. (L'abbé Guillon.)

3. Remarquez comme toutes les syllabes de cette période sont coulantes et rapides. (La Harpe, *Cours de littérature*.)

Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il étoit, quand je l'eus[1], de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est[2], une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée!
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri[3]
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne[4]?

1. *Quand je l'eus* est charmant. Elle se fait si bien illusion, qu'elle calcule déjà l'âge que son porc doit avoir *maintenant*. (L'abbé Guillon.)

2. Vu le prix que vaut le porc ainsi engraissé. Un des commentateurs de notre poëte n'a pas bien compris cet hémistiche, et, le rapportant à la vache dont il est fait mention dans ce même vers, il y a vu une faute de langue inexcusable. Il se trompe : cet hémistiche est une incise ou une sorte de parenthèse; et le désordre de la phrase peint à merveille le trouble d'esprit que la joie cause à la laitière. (Walckenaer.)

3. Triste, fâché.

4. Expression proverbiale, qui signifie former des projets ou des entreprises chimériques. On a fait diverses conjectures sur l'origine de cette locution, qui est bien ancienne, puisqu'on la retrouve dans le *Roman de la Rose*, composé vers le milieu du XIIIe siècle. (Walckenaer.) L'opinion la plus vraisemblable, c'est qu'il y a dans cette locution une sorte d'allusion aux nombreux châteaux que les Maures s'empressèrent d bâtir en Espagne, et qu'ils ne purent conserver (L'abbé Guillon.)

Picrochole [1], Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux;
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes·
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi,
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis gros Jean [2] comme devant.

FABLE XI.

LE CURÉ ET LE MORT [3].

Un mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gîte;
Un curé s'en alloit gaîment
Enterrer ce mort au plus vite.
Notre défunt étoit en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.

1. C'est le nom d'un prince acariâtre, ambitieux et visionnaire, dans Rabelais. (L'abbé GUILLON.)

2. Expression burlesque, mise en usage par Rabelais pour désigner un homme sans conséquence, et qui est ici d'autant plus plaisante que notre poëte se nommait Jean. (WALCKENAER.)

3. L'accident arrivé après la mort de M. de Boufflers, et que madame de Sévigné a raconté dans une de ses lettres (26 février 1672), a fourni le sujet de cette fable. Madame de Sévigné envoya cette fable à sa fille avec une autre lettre en date du 9 mars de la même année. « La fable est jolie, dit-elle; mais ce n'est rien au prix de celles qui suivent. » (W.)

Le pasteur étoit à côté,
Et récitoit, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons,
Et des versets et des répons :
Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart[1] couvoit des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
Et des regards sembloit lui dire .
Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs ·
Certaine nièce assez propette[2]
Et sa chambrière Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient: adieu le char!
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée:
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur,
Notre curé suit son seigneur;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement, toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptoit,
Et la fable du Pot au lait.

1. Nom par lequel Rabelais désigne un mauvais prêtre qu'il veut ridiculiser. J.-B. Rousseau s'en est servi dans le même sens.

2. Dans toutes les éditions publiées par La Fontaine on lit *propette*. On en a fait *proprette*, qui ne se trouve pas dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie. Les éditeurs qui ont imprimé *proprette* ont fait un anachronisme. (Aimé Martin.)

FABLE XII.

L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE, ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT.

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme [1].
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
Pauvres gens! Je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux;
Et le voilà devenu pape [2]!
Ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux :
Mais que vous sert votre mérite?
La Fortune a-t-elle des yeux?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos? Le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux [3]!
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

1. *Fantôme*, « bel exemple d'antithèse de mots. » (NODIER.) L'opposition est aussi dans les idées, et c'est pour cela que le vers est excellent. (GERUZEZ.)

2. Témoin Adrien IV, Sixte-Quint, et, depuis, Ganganelli ou Clément XIV. (L'abbé GUILLON.)

3. Les dieux d'Épicure.

Immortali ævo summa cum pace fruuntur.
(LUCRÈCE.)

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :
Si nous quittions notre séjour ?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète :
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant.
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures ;
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
Qu'est-ce ci ? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures ;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse ?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour, adieu !
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :
Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant[1], qui tenta cette route,

1. . . . . Tunicâ tectum adamantinâ.
(Horat., Od., I, vi.)

Et le premier osa l'abyme défier[1]!
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la mort : avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuoit ses grâces.
Il y court. Les mers étoient lasses
De le porter; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit été :
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avoit à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi[2]!

1. Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus. . .
(Horat., Od., I, III.)

2. Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché.
(Racine, *Iphigénie.*)

Racan avait dit, dans ses stances sur la retraite :

O bienheureux celuy. . . . . .
. . . Qui loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs!

Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fait passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil[1].

FABLE XIII.

LES DEUX COQS[2].

Deux coqs vivoient en paix . une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie[3] ! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint!
Longtemps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent qui porte crête au spectacle accourut;
Plus d'une Hélène[4] au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut.
Il alla se cacher au fond de sa retraite,

1. Non, non, quoi qu'en dise La Fontaine, *le bien ne vient point en dormant;* c'est un adage aussi vieux que le monde. (SOLVET.) Soit; mais pas plus vieux que cet autre adage : *Pierre qui roule n'amasse pas mousse.* Le dernier vers de La Fontaine fait un contraste charmant avec le récit de la fable, si animé et si plein d'événements. (AIMÉ-MARTIN.)

2. Ésope.

3. Toujours ces rapprochements heureux des petites choses et de grandes, l'un des secrets de La Fontaine. (CHAMFORT.)

4. Comme la basse-cour est devenue Troie, une poule devient une Hélène. L'auteur prend le ton d'Homère et s'élève à la hauteur du poëte grec. (F L.)

Pleura sa gloire et ses amours [1],
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage;
Il aiguisoit son bec, battoit l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire!
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet!
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups .
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

FABLE XIV.

L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE [2].

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage [3]

1. Multa gemens ignominiam, plagasque superbi
Victoris, tum quos amisit inultus amores.
(VIRG., *Georg.*, III, 226.)

2. Abstemius.

3. Belle expression qui rajeunit une idée commune. (CHAMFORT.)

D'aucun de ses ballots; le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos [1] et Neptune
Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
Le luxe et la folie enflèrent son trésor [2];
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses;
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire?
— Et d'où me viendroit-il que de mon savoir faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos et bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait;
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal frété périt au premier vent;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires;
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie [3],

1. *Atropos,* celle des trois Parques qui coupe le fil de la vie, est mise ici pour la mort elle-même. (Geruzez.)

2. Ce vers joint à l'élégance du style poétique une précision que la prose n'atteindrait pas. (Nodier.)

3. Chère succulente et joyeuse. Cette expression de *chère lie* est familière à nos vieux conteurs. (W.)

Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup[1],
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : D'où vient cela? — De la Fortune, hélas! —
Consolez-vous, dit l'autre; et, s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil :
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie;
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort :
Chose n'est ici plus commune.
Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune :
On a toujours raison, le Destin toujours tort[2].

FABLE XV.

LES DEVINERESSES[3].

C'est souvent du hasard que naît l'opinion;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
C'est un torrent: qu'y faire? il faut qu'il ait son cours :
Cela fut, et sera toujours.

1. Cette répétition du mot *beaucoup* semble une imitation de ce vers de Virgile :

Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa.
(VIRG., *Æneid.*, I, 750.)

2. Affabulation un peu longue : il eût mieux valu passer bien vite aux deux derniers vers, qui sont si sensés et si beaux. (CHAMFORT.)

3. C'est une anecdote de son temps que La Fontaine a mise en vers. (W.)

Une femme, à Paris, faisoit la pythonisse :
On l'alloit consulter sur chaque événement;
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la devineuse [1] on couroit
Pour se faire annoncer ce que l'on désiroit [2].
Son fait consistoit en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concouroit,
Tout cela bien souvent faisoit crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats [3],
Elle passoit pour un oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galetas :
Là, cette femme emplit sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari;
Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander son destin;

1. Pour *devineresse*. On trouve dans Marot le mot *devineur* : il est de la langue; mais *devineuse* est de l'invention de La Fontaine.

Si m'esveillay tout fasché, et m'en vins
Faire exposer mon beau songe aux *devins*,
Entre lesquels un grand frère mineur
Je rencontray excellent *devineur*,
Qui m'asseura que de trois choses l'une
Me diroit vray.
(MAROT, *Épîtres*, 21, p. 77. WALCKENAER.)

2. Ce dernier trait, dit Chamfort, développe les derniers replis du cœur humain, et explique, ajoute Aimé-Martin, les succès des charlatans.

3. Expression proverbiale, pour dire presque entièrement, presque complétement, de même que l'or à vingt-trois carats, qui est presque entièrement pur.

Le galetas devint l'antre de la Sibylle [1] :
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi devine! on se moque : eh! messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu [2].
Point de raisons : fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage aidoient fort à la chose :
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentoit son sabbat et sa métamorphose.
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué · la vogue étoit passée
Au galetas; il avoit le crédit.
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise [3].
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avoient prise
Pour maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

FABLE XVI.

LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN [4].

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,

1. *Sibylle*, prophétesse, un peu plus haut, *pythonisse*. On donnait ce nom à la sibylle qui rendait ses oracles assise sur le trépied du temple de Delphes.

2. On donnait autrefois le nom de *croix de par Dieu* aux petits livres dans lesquels les enfants apprenaient à lire. Ce nom venait de la croix qui était sur la couverture.

3. Habitude d'acheter chez un marchand; concours des chalands, des acheteurs, achalandage.

4. Lockman. — Doni.

S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée [1].
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paroître ?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà ! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Étoit au premier occupant.
C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant !
Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean lapin allégua la coutume et l'usage :
Ce sont, dit-il, leurs lois, qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage [2] ?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis [3].

1. *Il était allé brouter dès le matin;* idée commune dont l'imagination de La Fontaine fait un tableau plein de fraîcheur. (A. M.)

2. La loi du premier occupant était encore favorable à Jean Lapin, puisque la belette était venue après lui. (Geruzez.)

3. Nom comique tiré de Rabelais. D'après un commentateur étymologiste, ce nom signifierait un chat qui fait le monsieur, l'important, sous sa robe d'hermine.

C'étoit un chat, vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite [1],
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud [2] leur dit : Mes enfants, approchez,
Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportants [3] aux rois.

FABLE XVII.

LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT.

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux

1. Mite de *mitis*, chatte doucereuse.

2. Autre nom burlesque emprunté de Rabelais, *Pantagruel*, liv. V, hap. II, intitulé : « Comment nous passasmes le guischet habité par *Grippeminaud*, archiduc des chats fourrez. » (WALCKENAER.)

3. VAR. *Se rapportant*. Cette leçon est celle de toutes les éditions modernes; la nôtre est celle de toutes les éditions originales. Si elle forme aujourd'hui une faute grammaticale, il n'en était pas de même du temps de La Fontaine. Molière, Boileau et Racine offrent de fréquents exemples de la déclinaison du participe présent. Ce ne fut que plus tard que l'Académie décida qu'il ne se déclinerait plus. (WALCKENAER.)

Auprès des Parques cruelles :
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue.
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit :
Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci :
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci !
Sa sœur et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant [1].
Enfin, voilà ma requête :
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder,
A mon tour, ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors [2]; et la guide [3] nouvelle,

1. Erreur d'histoire naturelle : malgré le proverbe *in caudâ venenum*, il n'y a point de poison dans la queue des serpents. (W.)

2. *Lors* pour *alors* est d'un usage fréquent dans nos premiers poëtes; Marot, Malherbe et Racan en fournissent de nombreux exemples.

3. Le mot *guide* était autrefois féminin, ainsi que plusieurs mots dérivés de l'espagnol ou de l'italien, appartenant à l'art militaire, qui cependant expriment des êtres masculins, comme *sentinella, guarda, guida;* et on disait en français *la guide,* comme on dit encore *la sentinelle* et *la garde.* Mais ce mot de *guide,* du temps même de La Fontaine,

Qui ne voyoit, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur !

FABLE XVIII.

UN ANIMAL DANS LA LUNE [1].

Pendant qu'un philosophe [2] assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe [3] jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison ; et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;
Mais aussi, si l'on rectifie

n'était plus, dans ce sens, employé qu'au masculin ; et si on trouve des exemples contraires, c'est seulement lorsqu'il est question de rappeler les titres d'anciens ouvrages ascétiques, tels que *la Guide des pécheurs*, etc. Cependant ce changement de l'usage était assez récent, car le dictionnaire de Nicot, imprimé en 1606, fait encore *guide* féminin. (WALCKENAER.)

1. Le chevalier Paul Neal, un des membres de la Société royale de Londres, crut avoir aperçu au travers de son télescope un éléphant dans la lune ; mais on découvrit bientôt que cet éléphant n'était qu'une souris qui s'était glissée entre les deux verres du télescope. Ce fait suggéra à La Fontaine des réflexions philosophiques sur les erreurs de nos sens, auxquelles il lui a plu de donner le titre de fable. (WALCKENAER.) L'histoire de la souris dans le télescope est une plaisanterie, puisqu'une souris ainsi placée cacherait tout le globe de la lune et pourrait faire une obscurité complète. Cette aventure n'est qu'une invention burlesque de l'auteur d'*Hudibras*, une pure mystification.

2. Démocrite.

3. Épicure.

L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais, si je le voyois là-haut dans son séjour,
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature[1] ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur;
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat : j'épaissis sa rondeur;
Je le rends immobile, et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon âme, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille[2], lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse.
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.

1. Cette expression, qu'à tort on a critiquée, se retrouve dans des poëtes plus anciens.

Il voit ce beau soleil, l'*œil* de Dieu et du monde.
(Remi Belleau, *Complainte de Prométhée.*)

Cet astre, âme du monde, *œil* unique des cieux.
(Regnier, sonnet ii.)

J.-B. Rousseau et Delille se sont aussi servis de cette métaphore. (W.)

2. Ni avec mon oreille. Ellipse.

Y peut-elle être? non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
    Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
    Parut dans cet astre si beau;
    Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement
Qui présageoit sans doute un grand événement.
Savoit-on si la guerre entre tant de puissances
N'en étoit point l'effet? Le monarque accourut :
Il favorise en roi ces hautes connoissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'étoit une souris cachée entre les verres :
Dans la lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux! quand pourront les François[1]
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois!
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
    Même les Filles de Mémoire
Ne nous ont point quittés; nous goûtons des plaisirs :
La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
Charles[2] en sait jouir : il sauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.

1. L'Angleterre était en paix avec toutes les puissances, tandis que la France faisait alors à la fois la guerre à la Hollande, à l'Espagne et l'Empire. (W.)

2. Charles II, roi d'Angleterre.

Cependant, s'il pouvoit apaiser la querelle,
Que d'encens! Est-il rien de plus digne de lui [1]?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts?

1. On voit par ces vers que cette fable a été composée vers le commencement de l'année 1677. Alors les puissances se trouvaient épuisées par la guerre, et désiraient la paix. L'Angleterre, qui seule était restée neutre, devint, par cette raison, l'arbitre des négociations qui se poursuivaient à Nimègue. Toutes les parties belligérantes invoquaient sa médiation; mais Charles II se trouvait fort embarrassé, parce que ses liaisons secrètes avec Louis XIV lui faisaient désirer de prescrire des conditions qui fussent avantageuses à ce monarque, et que d'un autre côté il craignait l'opinion du peuple anglais, si, trahissant les intérêts de l'Angleterre, il ne favorisait pas les nations alliées et coalisées contre la France. (WALCKENAER.)

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LA MORT ET LE MOURANT [1].

La mort ne surprend point le sage [2] ·
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine,
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse:
La Mort ravit tout sans pudeur;
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse [3].
Il n'est rien de moins ignoré,

1. Abstemius.

2. *Non deterret sapientem mors.* CICER., *Tusc.*

3. Jamais on n'a parlé de la mort en termes plus magnifiques. Le sujet sans doute est un lieu commun, mais un lieu commun qui ne vieillit pas et qui sera toujours de saison. Il est impossible de lui donner par l'expression plus de relief que ne fait ici La Fontaine. (F. L.)

Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle! —
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux; trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

(LE SAVETIER ET LE FINANCIER.)

La Mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet[1],
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes[2] mourir;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret[3].

FABLE II.

LE SAVETIER ET L'E FINANCIER[4].

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisoit des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor :
C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeilloit,
Le savetier alors en chantant l'éveilloit;
Et le financier se plaignoit
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,

1. Cur non ut vitæ plenus conviva recedis?
LUCRÈCE.

2. *Jeunes*, adjectif, est ici pris substantivement. Hardiesse heureuse (W.)

3. Était-il possible de mieux terminer ce magnifique apologue que par ce vers si plein de force et de sens? (F. L.)

4. Bonaventure des Periers.

Comme le manger et le boire[1].
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà! sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an! ma foi! monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes :
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines[2].

1. Infinitifs changés en substantifs par une licence poétique très heureuse. (W.) L'idée de vendre le dormir est plaisante. Il est assez nature à quiconque a beaucoup d'argent d'y voir l'équivalent de tout ce qu'on peut désirer; et l'on sait qu'un riche gourmand, mécontent de son estomac, se plaignait qu'on ne pût pas payer un digéreur, attendu qu'il trouvait que la gourmandise, fort bonne en elle-même, n'avait d'inconvénient que la digestion. (La Harpe, *Cours de littérature.*)

2. Tout à l'heure on riait du savetier, on le plaint maintenant; cette

Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus [1] :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

FABLE III.

LE LION, LE LOUP ET LE RENARD [2].

Un lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins : il en est de tous arts [3].
Médecins au lion viennent de toutes parts;
De tous côtés lui vient [4] des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,

réflexion si rapide, *ce qui cause nos peines,* nous fait revenir sur nous mêmes. (La Harpe.)

1. *Qu'il ne réveilloit plus,* c'est dans un seul hémistiche toute la substance de l'apologue. (La Harpe.)

2. Ésope.

3. C'est-à-dire de toutes les classes, bateleurs, vendeurs de baumes et de spécifiques, charlatans de tous les genres. Walckenaer assure que les charlatans étaient alors bien plus nombreux qu'aujourd'hui. C'est beaucoup dire. (F. L.)

4. Pour il lui vient.

Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
Et sachant que le loup lui faisoit cette affaire:
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage;
Mais j'étois en pèlerinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants; leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite:
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante:
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire:
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs[1] ont leur tour d'une ou d'autre manière
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

1. Ce mot, créé par La Fontaine, a été admis par l'Académie dans son dictionnaire.

FABLE IV.

LE POUVOIR DES FABLES [1].

A M. DE BARILLON [2].

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les, ne les lisez pas :
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens; mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose [3].
N'est-il point encor temps que Louis se repose [4] ?
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
De combattre cette hydre? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,

1. Ésope.

2. Ambassadeur en Angleterre, ami de notre poëte, de Mme de Sévigné, de Mme de Grignan et de Mme de Coulanges. (WALCKENAER.)

3. Le parlement d'Angleterre s'opposait à ce que Charles II favorisât la France. (W.)

4. On négociait alors à Nimègue pour la paix.

Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup [1],
Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens :
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient; je n'en dirai pas plus :
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur [2], voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune; et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put;
Le vent emporta tout; personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles [3],
Étant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter;
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle :

1. Le parlement d'Angleterre voulait qu'en cas que Louis XIV ne consentît pas à faire la paix avec les alliés, Charles II se joignît à eux pour faire la guerre à la France. (W.)

2. Cet orateur se nommait Demades.

3. Le peuple. Horace, en parlant du peuple romain, a dit :

Bellua multorum est capitum. . . . . .
(Horat., *Epist.*, l. I, v. 76.)

Un fleuve les arrête; et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle?
Ce qu'elle fit! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse,
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau-d'Ane m'étoit conté [1],
J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

FABLE V.

L'HOMME ET LA PUCE [2].

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :

1. C'est bien au conte de *Peau-d'Ane*, écrit pour l'amusement des enfants, que La Fontaine fait ici allusion, et non pas à la cent vingt-neuvième nouvelle de Bonaventure des Periers, comme l'a prétendu un commentateur de notre poëte. Perrault a mis en vers le conte de *Peau-d'Ane*, et il a été publié séparément avec la nouvelle de *Grisélidis* de Boccace, versifiée par le même auteur, mais postérieurement à cette fable. Ces contes de fées, rajeunis du temps de Louis XIV, ont une origine très-ancienne. (WALCKENAER.)

2. Ésope.

Il semble que le ciel sur nous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue!
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger!

Pour tuer une puce, il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

FABLE VI.

LES FEMMES ET LE SECRET[1].

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : O dieux! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus! on me déchire!
Quoi! j'accouche d'un œuf! — D'un œuf! — Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire;
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme, neuve sur ce cas,

1. Abstemius.

Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre :
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.

(LES FEMMES ET LE SECRET.)

Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire,
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé;
Et de courir chez sa voisine:
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre:
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère! —
Me moquez-vous? dit l'autre: ah! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur[1] s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle:
Elle va la répandre en plus de dix endroits:
Au lieu d'un œuf, elle en dit trois;
Ce n'est pas encor tout, car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait:
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'étoit plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche alloit croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montoient à plus d'un cent.

1. Ce masculin, donné au féminin *pondeuse*, est de la création de La Fontaine et s'adapte si bien à cette historiette, qu'il ne pouvait être inventé plus à propos. (F. L.)

FABLE VII.

LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DINER DE SON MAITRE [1].

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîné de son maître.
Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être [2]
Quand il voyoit un mets exquis;
Mais enfin il l'étoit : et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes!
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné [3],
Un mâtin passe, et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espéroit d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres chiens arrivent :
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre chien, se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,

1. Regnerii Apologi Phædrii.

2. Vers qui exprime à merveille le combat entre l'appétit du chien et la victoire que son éducation le force à remporter sur lui-même. (CHAMFORT.)

3. *Atourné.* Vieux mot qui signifie ajusté. De ce mot, qui manque aujourd'hui à notre langue, il nous reste le substantif *atours*.

Voulut avoir sa part; et, lui sage[1], il leur dit :
Point de courroux, messieurs; mon lopin me suffit :
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier, il vous happe un morceau.
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.

FABLE VIII.

LE RIEUR ET LES POISSONS[2].

On cherche les rieurs; et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite :
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots[3].

1. *Sage* est ici dans un sens ironique. Le poëte n'approuve pas *ce voleur*, quoi qu'en ait dit un célèbre critique. (F. L.)

2. Abstemius.

3. *Diseur de bons mots*. La pensée de Pascal : « *Diseur de bons mots, mauvais caractère,* » s'applique aux mots méchants et non aux anecdotes qui veulent être plaisantes. Ce dernier défaut n'est qu'un travers d'esprit. (Geruzez.)

J'en vais peut-être en une fable
Introduire un; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur étoit à la table
D'un financier, et n'avoit en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignoit qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin;
Les gros en sauroient davantage.
N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger?
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute; mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abîme avoient vus
Les anciens [1] du vaste empire.

1. Anciens est ici de trois syllabes, contre l'usage.

FABLE IX.

LE RAT ET L'HUÎTRE[1].

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle
Des lares paternels un jour se trouva soûl.
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case :
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!
Voilà les Apennins, et voici le Caucase!
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Téthys sur la rive
Avoit laissé mainte huître; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre sire!
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire:
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point[2].
D'un certain magister le rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes
Une s'étoit ouverte; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,

1. Ésope. — Abstemius.

2. Allusion à un passage de Rabelais, liv. I, ch. XXXIII. Quand on propose à Picrochole la conquête du monde, et qu'on lui fait traverser en idée, avec toute sa suite, les trois Arabies, il dit : « Ha! paovres « gents, que boirons-nous par ces déserts? » On lui répond qu'on a pourvu à tout, et que la caravane de la Mecque s'y trouve, et lui fournit du pain et du vin. « Voire (dit Picrochole), mais nous ne busmes « poinct frais. » (WALCKENAER.)

Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :
Qu'aperçois-je? dit-il; c'est quelque victuaille!
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
Là-dessus, maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyoit prendre [1].

FABLE X.

L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS [2].

Certain ours montagnard, ours à demi léché [3],
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,

1. On reconnaît tout le talent de La Fontaine dans le discours du rat, dans la peinture de l'huître *bâillant au soleil*, dans celle du rat surpris au moment où l'huître se *referme*. Et voyez comme ce dernier mot est rejeté au commencement du vers par une suspension qui met la chose sous les yeux, et que de naturel dans la leçon qui termine la fable! (CHAMFORT.)

2. *Les Contes et Fables indiennes de Bidpay et de Lokman*, t. II, 180 : *Le Jardinier et l'Ourse.*

3. On croyait autrefois que les ours léchaient leurs petits pour les façonner : c'est une erreur populaire. On dit encore proverbialement d'un homme grossier que c'est un *ours mal léché.*

Nouveau Bellérophon [1], vivoit seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'ours habitoit;
Si bien que, tout ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part [2].
Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore;
Il l'étoit de Pomone encore [3].
Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrois parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein,
Venoit de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver? et que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit. Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire

1. Le vainqueur de la Chimère, qui, ayant eu le malheur de tuer son frère, fut plongé dans une mélancolie si profonde, qu'elle ne finit qu'avec sa vie.

2. De son côté, pour sa part.

3. De *Flore* et de *Pomone*, par la culture des fleurs et des fruits.

Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver :
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble;
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier;
Faisoit son principal métier
D'être bon émoucheur; écartoit du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme.
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;
Et, non moins bon archer [1] que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

1. Le mot *archer* ne semble point ici à sa place; ce sont les *frondeurs*, et non les *archers*, qui lancent des pierres. (F. L.)

FABLE XI.

LES DEUX AMIS [1].

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa [2];
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets;
Morphée avoit touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort, vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée; allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? une esclave assez belle
Étoit à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?
— Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grâce de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu [3] triste apparu;
J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

1. Bidpay et Lokman.

2. Plaisante manière de dire qu'il faut aller loin pour en trouver. « Le poëte, dit spirituellement M. Geruzez, éloigne le lieu de la scène pour plus de vraisemblance. »

3. Quel sentiment dans ce mot *un peu!* La fin de cet apologue est d'un charme, d'une délicatesse au-dessus de tout éloge. (C.-F. L.)

Qui d'eux aimoit le mieux? Que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

FABLE XII.

LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON[1].

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en alloient à la foire.
Leur divertissement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton[2] n'avoit pas dessein
De les mener voir Tabarin[3].
Dom pourceau crioit en chemin
Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trousses :
C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,

1. Ésope. — Lokman.
2. Charton ou chareton, vieux mot pour charretier, voiturier. (W.)
3. Tabarin était le bouffon gagé d'un nommé Mondor, vendeur de baume et d'onguent, qui avait établi son théâtre sur la place du Pont-Neuf, du côté de la place Dauphine, au commencement du XVIIe siècle. Les farces qui y furent jouées eurent un succès prodigieux, et servirent à duper et à divertir la cour et la ville. Tabarin en acquit une telle célébrité, qu'on imprima ses lazzis, et que ce recueil eut six éditions; il est intitulé : *Recueil général et fantaisies de Tabarin, divisé en deux parties*, etc. Paris, 1625. Cette fable de La Fontaine et quelques vers de Boileau ont procuré à Tabarin une sorte d'immortalité que son insipide recueil n'eût pas obtenue. (WALCKENAER.)

Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours,
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'anprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce mouton; a-t-il dit un seul mot ?
Il est sage. — Il est sot,
Repartit le cochon : s'il savoit son affaire,
Il crieroit, comme moi, du haut de son gosier ;
Et cette autre personne honnête
Crieroit tout du haut de sa tête [1].
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnoit en subtil personnage :
Mais que lui servoit-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage [2].

1. La voix de tête est la plus aiguë. (Geruzez.)

2. « Cette fable, dit Chamfort, est très-bien écrite et parfaitement contée; mais quelle en est la morale ? » A quoi Aimé Martin répond : « Le but d'un apologue n'est pas toujours une *morale* proprement dite : c'est quelquefois une réflexion, une vérité, triste ou consolante, que l'auteur met en relief. »

FABLE XIII.

TIRCIS ET AMARANTE.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY [1].

J'avois Ésope quitté,
Pour être tout à Boccace [2];
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire: Non,
Sans quelque valable excuse.
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de Belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout:
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout;
Comment le pourroit-on faire?

Pour venir à notre affaire,

1. Gabrielle Françoise Bruslart de Sillery, nièce, par sa mère, du duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. Elle fut mariée le 23 mai 1675, à Louis de Thibergeau, marquis de La Mothe au Maine, et mourut à Paris, le 27 juin 1732, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. (W.)

2. On sait que La Fontaine a beaucoup puisé dans Ésope pour ses fables, et dans Boccace pour ses contes.

Mes contes, à son avis,
Sont obscurs : les beaux esprits
N'entendent pas toute chose [1].
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose :
Amenons des bergers; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :
Ah ! si vous connoissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal !
Souffrez qu'on vous le communique;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ?
Amarante aussitôt réplique :
Comment l'appelez-vous, ce mal ? quel est son nom ? —
L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître : que sent-on ? —
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir [2] :

1. Une demoiselle qui ne craignait pas d'avouer qu'elle avait lu les contes de La Fontaine, peu faits assurément pour les demoiselles, devait désirer faire croire qu'elle ne les comprenait pas bien. Il est étonnant qu'un esprit aussi délié que Chamfort n'ait pas entendu le sens de cette phrase, ni aperçu l'ironie fine et délicate qu'elle renferme. (WALCKENAER.)

2. Tout ce morceau est délicieux; l'antiquité n'a rien de plus délicat et de plus charmant. (G.)

On soupire à son souvenir;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire,
On a peur de le voir, encor qu'on le désire.
Amarante dit à l'instant :
Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez tant!
Il ne m'est pas nouveau; je pense le connoître.
Tircis à son but croyoit être,
Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

FABLE XIV.

LES OBSÈQUES DE LA LIONNE[1].

La femme du lion mourut;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feroient
el jour, en tel lieu; ses prévôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna[2] :

1. Abstemius.
2. Cette *troisième* rime masculine produit l'effet d'un écho. (NODIER.)

Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître;
On diroit qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts[1].

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire?
Cette mort le vengeoit : la reine avoit jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion;
Mais ce cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris! tu ne suis pas ces gémissantes voix!
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles! Venez, loups,
Vengez la reine; immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs[2]
Est passé; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.

1. Allusion à la philosophie de Descartes qui réduisait les animaux à l'état de simples machines.

2. *Le temps de pleurs*, et non *des* pleurs. Ainsi écrit La Fontaine, ce qui prouve que cette locution était en usage de son temps. (A. M.)

Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs Élysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : Miracle! Apothéose!
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges:
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât; vous serez leur ami.

FABLE XV.

LE RAT ET L'ÉLÉPHANT [1].

Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyoit un éléphant
plus gros, et railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.

1. Phèdre.

Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat, et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison
S'en alloit en pèlerinage [1].
Le rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants!
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants.
Il en auroit dit davantage;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

FABLE XVI.

L'HOROSCOPE [2].

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge;

1. Tous ces détails et cette pompe donnent une grande importance à l'éléphant, et rendent plus ridicule la sotte impertinence du rat. (CHAMFORT.)

2. Hérodote. — Pline l'Ancien a raconté l'aventure d'Eschyle.

Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint; mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le désir.
Il savoit le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit partout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :
Ah, monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers! A ces mots il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra :
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'âme; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poëte[1] Eschyle.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portoit en l'air une tortue,
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète,
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.
Jupiter[2] le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin?
Un atome la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?

1. *Poète* est ici de deux syllabes.
2. Il s'agit ici de la planète de Jupiter.

L'état où nous voyons l'Europe[1]
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend : sa course entre-suivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hasard.

FABLE XVII.

L'ANE ET LE CHIEN[2].

Il se faut entr'aider; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua;
Car il est bonne créature[3].
Il alloit par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien;
Tous deux suivis d'un commun maître.

1. Lorsque La Fontaine composait cette fable, presque toute l'Europe était en guerre contre la France. (W.)

2. Abstemius.

3. Les personnages de La Fontaine ont un caractère si soutenu, qu'il craint de les y faire déroger : aussi donne-t-il cette méchanceté de l'âne comme une exception. (N. — G.)

Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
Il étoit alors dans un pré
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat;
Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure [1].
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon diné dans le panier au pain.
Point de réponse; mot [2] : le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille.
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil;
Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoutumée :
Il ne sauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille;
Il ne sauroit tarder : détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide [3].

1. Reste servi sans qu'on y touche. (G.)
2. *Mot* est ici pour *motus*, et signifie pas un mot.
3. Cette fable est sans défaut d'un bout à l'autre. La morale expri-

FABLE XVIII.

LE BASSA ET LE MARCHAND.

Un marchand grec en certaine contrée
Faisoit trafic. Un bassa[1] l'appuyoit;
De quoi le Grec en bassa le payoit,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur! Celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute; avec eux il s'engage,
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta
Comme Alexandre[2]; et, plein de confiance,

mée au commencement, et qui revient à la fin, loin d'être une répétition fastidieuse, est un trait plein d'agrément. (SOLVET.)

1. Un bacha ou pacha, gouverneur de province chez les Turcs.

2. Alexandre but la médecine que lui présenta son médecin Philippe au moment où il venait de recevoir une lettre qui lui annonçait que celui-ci voulait l'empoisonner. (Voir Justin, l. IX, ch. VIII; Plutarque, *Vie d'Alexandre.*)

Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
Même l'on veut que j'en craigne les suites;
Mais je te crois un trop homme de bien;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage[1].
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, son chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Étoit un pain entier. Il falloit bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois mâtineaux[2],
Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeoit plus que trois; mais on ne disoit pas
Qu'il avoit aussi triple gueule
Quand les loups livroient des combats.
Le berger s'en défait; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit; et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut. Ceci montre aux provinces

1. *Donneur de breuvage,* empoisonneur.
2. Diminutif de *mâtin,* gros chien de basse-cour. Ce mot est probablement de l'invention de La Fontaine.

Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

FABLE XIX.

L'AVANTAGE DE LA SCIENCE[1].

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut[2] jadis un différend :
L'un étoit pauvre, mais habile,
L'autre, riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage;
Prétendoit que tout homme sage
Étoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disoit-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable;
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment[3]?

1. Abstemius.
2. Survint, s'éleva. Racine a dit dans le même sens :

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur *émut* la question.

3. Sans cesse. C'est dans ce sens que Boileau a dit :

La vieillesse chagrine *incessamment* amasse.
Art poétique, ch. III, v. 283.

Mais le mot *incessamment* signifie plus ordinairement *sans délai*. (WALCKENAER.)

Ils sont toujours logés à la troisième chambre[1],
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement[2].
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tut; il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient :
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut partout des mépris :
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix[3].

1. C'est-à-dire au troisième étage.

2. Quibus umbra sua famulatur unicè.
Epistol. obscur. viror.

3. Après leur déroute en Sicile, beaucoup d'Athéniens, n'ayant pu se rembarquer, erraient dans les campagnes. Les Siciliens s'empressèrent de recueillir et de traiter généreusement tous ceux qui purent leur réciter des vers d'Euripide. (A. M.)

FABLE XX.

JUPITER ET LES TONNERRES.

Jupiter, voyant nos fautes[1],
Dit un jour, du haut des airs :
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux enfers;
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois!
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire[2]
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,

1. Cette fable, composée tout entière de vers de sept syllabes, est un modèle de facilité élégante et harmonieuse dans le rhythme le moins favorable à l'harmonie. (Géruzez.)

2. Apostrophe belle et touchante, qui réunit le mérite de l'expression à celui de la pensée. (Nodier.)

L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie; et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçoit de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité;
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages [1]
Jura le Styx, et promit
De former d'autres orages:
Ils seroient sûrs. On sourit;
On lui dit qu'il étoit père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux [2]:

1. C'est l'épithète qu'Homère donne à Jupiter.

2. Le *carrel*, ou le *carreau*, ou *quarriau*, était une flèche fort grosse, dont le fer avait la pointe triangulaire. (*Establissement des me*

L'un jamais ne se fourvoie;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie :
L'autre s'écarte en son cours;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte,
Bien souvent même il se perd;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

FABLE XXI.

LE FAUCON ET LE CHAPON [1].

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle [2].

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
Étoit sommé de comparoître
Par-devant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour désigner la chose :
Petit, petit, petit! mais, loin de s'y fier,

tiers de Paris, cité par M. Roquefort.) Les poëtes ont ensuite fait de *carreaux* le synonyme de *foudres*, et n'emploient ce mot qu'au pluriel. (W.)

1. *Contes et fables indiennes de Bidpay et de Lokman.*

2. Allusion au proverbe qui dit : *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle.* La Fontaine paraît avoir ignoré l'origine de ce proverbe, qu'on raconte de la manière suivante : Jean II, duc de Montmorency, voyant que la guerre allait se rallumer entre Louis XI et le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils, *Jean de Nivelle* et *Louis de Fosseuse*, de quitter la Flandre, où ils avaient des biens considérables, et de venir servir le roi : aucun des deux ne voulut se rendre à cette sommation. Leur père, irrité, les traita de *chiens*, et les déshérita. (WALCKENAER.)

Le Normand et demi [1] laissoit les gens crier.
Serviteur, disoit-il; votre appât est grossier:
On ne m'y tient pas, et pour cause.
Cependant un faucon sur sa perche voyoit
Notre Manseau qui s'enfuyoit.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat: honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit: Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend; es-tu sourd? — Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon: mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrois-tu pour cet appeau [2]?
Laisse-moi fuir; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche [3].

1. *Un Normand et demi* est bien plus qu'un Normand. Jugez si celui-là devait être rusé! (F. L.)

2. *Appeau*, formé du mot appel, désigne ou un instrument qui sert à appeler ou l'oiseau dont les cris attirent les autres dans le piége. *Appeau* signifie aussi *piége*, par extension. (G.)

3. Cette fable rentre un peu dans celle qui a pour titre : *le Cochon, la Chèvre et le Mouton* (même livre, f. XII), avec cette différence que le chapon semble plus maître d'échapper à son sort. Au reste, elle est contée plus gaiement que l'autre. (CHAMFORT.)

FABLE XXII.

LE CHAT ET LE RAT [1].

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage [2],
Toutes gens d'esprit scelérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet [3] : il y tombe, en danger de mourir;
Et mon chat de crier; et le rat d'accourir :
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie;
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit [4];
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance

1. *Contes et fables indiennes de Bidpay et de Lokman.*
2. La Fontaine a dit ailleurs, en parlant de la belette :

Damoiselle belette, au corps long et fluet.
Liv. III, fab. XVII.

L'animal à longue échine.
Liv. IV, fab. VI.

Notre fabuliste sait varier son expression sans changer l'image. (NODIER.)

3. *Le filet*... Suspension pleine de goût. . Le chat est pris. (CHAMFORT.)

4. C'est-à-dire, à mon égard. Cette locution se trouve fréquemment dans Rabelais, et même dans Molière, dans Corneille, etc. On essaie aujourd'hui de la rajeunir et de la remettre en usage.

M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière [1],
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.
J'allois leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains;
Viens dissoudre ces nœuds. — Et quelle récompense
En aurai-je ? reprit le rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai ;
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette :
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !
Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite :
La belette étoit près du trou.
Le rat grimpe plus haut; il y voit le hibou.
Dangers de toutes part : le plus pressant l'emporte,
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet instant;
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes :
Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser : ton soin
Me fait injure; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié

1. Le mot *amour* était des deux genres, surtout en vers; et Racine a dit *ma folle amour*. (*Iphigénie*, act. II, sc. I.)

Qu'après Dieu je te dois la vie? —
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnoissance?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité [1]?

FABLE XXIII.

LE TORRENT ET LA RIVIÈRE [2].

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes:
Tout fuyoit devant lui, l'horreur suivoit ses pas;
Il faisoit trembler les campagnes [3].
Nul voyageur n'osoit passer
Une barrière si puissante:
Un seul vit des voleurs; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace et bruit sans profondeur:
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille [4],

1. Le résultat de cette fable n'est pas une leçon de morale; mais c'est un conseil de prudence, qui n'a rien dont la morale soit blessée. (CHAMFORT.)

2. Abstemius.

3. Voyez comme notre poëte varie ses tons, comme il monte, comme il descend avec son sujet! Opposez à cette peinture du torrent celle de la rivière dix vers plus bas. (CHAMFORT.)

4. Écoutez comme le vers coule maintenant sans murmure et sans bruit. La Fontaine a tous les tons, tous les genres d'enchantement. (L'ABBÉ GUILLON.)

Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire;
Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux [1] :
Il n'en est pas ainsi des autres.

FABLE XXIV.

L'ÉDUCATION [2].

Laridon et César, frères dont l'origine [3]
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom;
Mais la diverse nourriture [4]
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier [5] abattu,

1. Le proverbe dit : il n'est pire eau que l'eau qui dort. C'est la même idée. (F. L.)

2. Plutarque, dans le traité intitulé : *Comment il faut nourrir les enfants,* et dans les *Apophthegmes lacédémoniens.*

3. Voici une fable qui, pour être courte, n'en est pas moins une des meilleures de La Fontaine. La morale en est excellente. (CHAMFORT.)

4. Ce mot était autrefois, dans le style noble, synonyme d'éducation. (C.)

5. Ce mot n'est ici que de deux syllabes, selon l'usage de ce temps. Desmarets, dans la préface de son poëme de *Clovis,* se plaignait que des

Fut le premier César que la gent[1] chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon, négligé, témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
Tournebroches[2] par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh! combien de Césars deviendront Laridons!

FABLE XXV.

LES DEUX CHIENS ET L'ANE MORT[3].

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file; il ne s'en manque guères :
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.

innovateurs sans autorité suffisante voulussent faire les mots *sanglier*, *ouvrier*, *bouclier*, et d'autres semblables, de trois syllabes, afin de les rendre plus faciles à prononcer, « tandis, ajoutait-il, que, depuis qu'on « parle françois, on a toujours fait ces mots de deux syllabes. » L'usage a depuis décidé en faveur de ces innovateurs obscurs dont Desmarets se plaignait. (WALCKENAER.)

1. La nation, la race. L'emploi de ce mot, en ce sens, est fréquent chez nos vieux poëtes. (W.)

2. On appelle ainsi des chiens dressés à faire tourner une roue qui met en mouvement le tournebroche.

3. Ésope. — Lokman.

A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, mais
Parmi les animaux, le chien se pique d'être [froid [1].
Soigneux et fidèle à son maître;
Mais il est sot, il est gourmand;
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes;
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval?
— Eh! qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces mâtins; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir: car le trajet est grand;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau; notre gorge altérée
En viendra bien à bout: ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire: ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

* * *

L'homme est ainsi bâti: quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son âme.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant [2] pour acquérir des biens ou de la gloire!
Si j'arrondissois mes États!
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire!

1. Ce petit prologue est excellent; mais il amène une fable, à mon gré, assez médiocre. (CHAMFORT.)
2. S'excédant, se ruinant.

Tout cela, c'est la mer à boire [1];
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit
Il faudroit quatre corps; encor, loin d'y suffire.
A mi-chemin je crois que tous demeureroient
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

FABLE XXVI.

DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS [2].

Que j'ai toujours haï les pensers [3] du vulgaire!
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire [4],
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui!

Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits! Mais quoi!
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étoient les fous, Démocrite le sage [5].
L'erreur alla si loin, qu'Abdère [6] députa

1. Voltaire critique ce vers comme trivial. Quant et nous, cette expression *la mer à boire* nous paraît suffisamment préparée à n'a rien qui nous choque. (F. L.)

2. Cette anecdote se lit dans une des lettres d'Hippocrate, dont les critiques éclairés suspectent l'authenticité.

3. Vieux mot que La Bruyère regrettait, et qui exprime non-seulement la même chose que le mot *pensée*, qu'on lui a substitué, mais encore la manière d'être de celui qui pense. (W.)

4. Odi profanum vulgus et arceo.
HORAT., lib. III, od. I.

5. Démocrite était le sage. Ellipse.

6. Abdère, ville de Thrace, dont les habitants passaient pour aussi stupides que les Béotiens.

Vers Hippocrate, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.
Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes;
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'univers, et ne se connoît pas.
Un temps fut qu'il savoit accorder les débats:
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel; sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens;
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens
Cherchoit, dans l'homme et dans la bête,
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes [1] d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.

1. Les détours.

Il n est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu?

FABLE XXVII.

LE LOUP ET LE CHASSEUR [1].

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux [2]
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage!
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot; car il vaut tout un livre :
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain.
— Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin [3] :
Jouis dès aujourd'hui; redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avoit mis bas un daim.

1. *Contes de Bidpay et de Lokman.*

2. Cette fable commence avec toute la fureur d'une satire de Juvénal. C'est surtout contre l'avarice que La Fontaine s'échauffe. (CHAMFORT.)

3. Cras vives : hodie jam vivere, Postume, serum est.
MARTIAL, V, 59.

Non est, crede mihi, sapientis dicere, vivam.
Sera nimis vita est crastina : vive hodie.
Ibid., I, 16.

Un faon de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
La proie étoit honnête, un daim avec un faon;
Tout modeste chasseur en eût été content :
Cependant un sanglier [1], monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordoient; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit assez de biens. Mais quoi! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher;
Surcroît chétif aux autres têtes :
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd [2], meurt vengé sur son corps;
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux [3] :
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectable piteux :
O Fortune! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus! que de biens! mais pourtant
Il faut les ménager; ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)

1. Ce mot est ici de deux syllabes.

2. Terme technique des chasseurs, pour exprimer l'action du sanglier quand il déchire et blesse avec ses défenses. « On appelle *décousures* les blessures que le sanglier a faites aux chiens avec ses défenses. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*.

3. Mot déjà vieux du temps de La Fontaine, mais qu'on devrait conserver, parce qu'il n'a été remplacé par aucun. Nicot l'explique très-bien par le mot latin *percupidus*. (W.)

J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :
Un, deux, trois, quatre corps; ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours; et mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau; l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette [1]
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.
Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse;
Témoins ces deux gloutons punis d'un sort commun
La convoitise perdit l'un;
L'autre périt par l'avarice.

1. *Sagette* pour *flèche*, du mot latin *sagitta*, ne se disait déjà presque plus du temps de La Fontaine ; mais il était fort en usage du temps de Marot, et même de Régnier et de Scarron. (W.)

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE NEUVIÈME [1].

FABLE PREMIÈRE.

LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE [2].

Grâce aux Filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux;
Peut-être d'autres héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages,
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant:
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans, et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs;
Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs:
Tout homme ment, dit le Sage.

1. La Fontaine avance vers la vieillesse, et quelques-unes des fables de ces derniers livres, publiées à différentes époques, se ressentent un peu de l'âge de l'auteur..... Cependant il se relève en bien des endroits, et alors il se retrouve avec tout son talent. (CHAMFORT.) Témoin la fable des *deux Pigeons*, le *Singe et le Chat*, etc., etc.

2. Bidpay et Lokman.

S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement [1]
Souffrir ce défaut aux hommes;
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je soutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Ésope et comme Homère
Un vrai menteur ne seroit :
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut :
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire,
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait :
Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer? dit-il, quand il fut de retour. —
Votre fer! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire

1. *Aucunement* n'a point ici un sens négatif. Il signifie, en quelque sorte, jusqu'à un certain point.

Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
Dispensez-moi, je vous supplie;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie :
Je n'ai que lui; que dis-je? hélas! je ne l'ai plus!
On me l'a dérobé : plaignez mon infortune.
Le marchand repartit : Hier au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever;
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant. —
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment.
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure :
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture [1].

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope,
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise :

1. Son fils, celui qu'il a engendré. Ce mot est vieux, et du style vulgaire, mais il est expressif. (W.)

J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux;
On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

FABLE II.

LES DEUX PIGEONS [1].

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre [2],
L'un deux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage [3].
Encor si la saison s'avançoit davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau [4].

1. Bidpay et Lokman.

2. Cette fable est au-dessus de tout éloge. Le ton du cœur y règne d'un bout à l'autre. (CHAMFORT.)

3. Phrase elliptique, pour dire : Affaiblisse votre courage au point de vous faire changer de résolution. (W.)

4. Sæpè sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.
VIRG., ecl. I, 18.

Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étois là; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris : ce blé couvroit d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts [1].
Le lacs étoit usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :

1. VAR. La Fontaine a écrit *las*, suivant l'ancien usage de la prononciation. Mais du temps de La Fontaine, et même du temps de Nicot, on n'écrivait plus ce mot, qui signifie un nœud coulant ou un piége pour prendre les oiseaux, que conformément à l'orthographe actuelle ; on substituait souvent le *q* au *c*, afin de conserver l'étymologie dérivée du mot latin *laqueus*. L'édition de 1709 porte *lacs ;* celle de 1729 a rétabl *las*. (WALCKENAER.)

Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échappé.
Le vautour s'en alloit le lier [1], quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure:
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal [2], elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,

1. Terme de fauconnerie, qui a ici une exactitude rigoureuse. « *Lier* se dit lorsque le faucon enlève en l'air sa proie dans ses serres, ou lorsque, l'ayant assommée, il la *lie* de ses serres, et la tient à terre. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*.

2. Pour : tant bien que mal. Locution qu'on rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs. Elle est ici d'un très-bon effet. (F. L.)

Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète!
Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer [1]?

FABLE III.

LE SINGE ET LE LÉOPARD [2].

Le singe avec le léopard
Gagnoient de l'argent à la foire.
Ils affichoient [3] chacun à part.
L'un d'eux disoit: Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir;
Et si je meurs, il veut avoir

1. Toute cette finale est, s'il est possible, d'une perfection plus grande que le commencement. C'est l'épanchement d'une âme tendre qui, trop pleine de sentiments affectueux, les répand avec une abondance qui la soulage..... On peut s'étonner que Lamotte, homme d'esprit après tout, malgré ses révoltes contre l'antiquité et contre la vraie poésie, ait passé, à critiquer cette fable charmante, un temps qu'il pouvait employer à la relire. (C. — F. L.)

2. Ésope.

3. Ces mots prouvent, ainsi que le remarque très-bien un des commentateurs de notre fabuliste, que le singe et le léopard, mis en scène dans cette fable, sont derrière le rideau, et sont censés parler par l'intermédiaire de leurs affiches respectives, ou des bateleurs qui les montrent.

Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
Pleine de tâches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée !
La bigarrure plaît : partant[1] chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit[2].
Le singe de sa part disoit : Venez, de grâce;
Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux[3], exprès pour vous parler,
Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller[4],
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux; et le tout pour six blancs :
Non, messieurs, pour un sou; si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables:
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents !

1. C'est pourquoi.

2. Ceci prouve que le singe et le léopard sont derrière le rideau.

3. Cette expression proverbiale et comique, qu'une chose dont on veut relever l'importance *arrive en trois bateaux*, est ancienne, puisqu'on la retrouve dans Rabelais, l. I, ch. XVI. (WALCKENAER.)

4. Vieux mot qui vient de l'italien *ballare*, et qui signifie danser, se divertir. On le trouve fréquemment dans Rabelais et dans Marot.

FABLE IV.

LE GLAND ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve[1].

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !
Eh ! parbleu ! je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà ;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé ;
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit[2] :
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.

1. Vieux mot, pour *trouve*.

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui *treuve*.
MOLIÈRE, *Misanthrope*, acte I, scène I.

2. Regnier avait dit avant La Fontaine :

Tant de philosophie embarrasse l'esprit.

Il s'éveille, et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
Oh! oh! dit-il, je saigne! et que seroit-ce donc,
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

FABLE V.

L'ÉCOLIER, LE PÉDANT ET LE MAÎTRE D'UN JARDIN.

Certain enfant qui sentoit son collége,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge, et par le privilége
Qu'ont les pédants de gâter la raison[1],
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut,
Car au printemps il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :
Même il ébranchoit l'arbre, et fit tant à la fin

1. Après les avares, ce que La Fontaine hait le plus, ce sont les pédants. — « Malgré ces railleries, dit M. Geruzéz, on n'en va pas moins à l'école, et l'on a raison. »

Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfants :
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce[1],
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

FABLE VI.

LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER.

Un bloc de marbre étoit si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu[2], table, ou cuvette?

1. Gratuitement, sans nécessité.

2. Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum;
Quum faber, incertus scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse deum.
HORAT., l. I, sat. VIII.

Il sera dieu [1] : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains! faites des vœux :
Voilà le maître de la terre!

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole :

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur
Le poëte [2] autrefois n'en dut guère [3],
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il étoit enfant en ceci;
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimère :

1. *Il sera dieu.* Ce mouvement presque lyrique a bien plus de vivacité que le *maluit esse deum* d'Horace. Il exprime on ne peut mieux, ainsi que le remarque Chamfort, *l'enthousiasme de l'artiste.* (F. L.)

2. *Poë* ne fait ici qu'une syllabe, comme *poi.*

3. C'est-à dire, ne le céda pas. (W.)

Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges[1].

FABLE VII.

LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE[2].

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée[3];
Mais un bramin le fit : je le crois aisément;
Chaque pays a sa pensée.
La souris étoit fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu; mais le peuple bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre âme, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puisé ce mystère[4].
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté

1. Vers devenus proverbes.
2. *Contes et Fables indiennes de Bidpay et de Lokman.*
3. Réflexion simple et piquante, qui fait ressortir la singularité de l'indien. (La Harpe.)
4. Pythagore croyait à la métempsychose.

Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté[1].
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
Vous n'avez qu'à choisir, car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
— Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits,
Je vous conseille de le prendre.
Hé bien! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? — Hélas! non, car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.
Le bramin fâché s'écria :
O vent, donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre belle!
Il accouroit; un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf[2] passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit : J'aurois une querelle
Avec le rat; et l'offenser
Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de rat, la demoiselle
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat! un rat : c'est de ces coups
Qu'Amour fait; témoin telle et telle.
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point; mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :

1. C'est-à-dire, plus que Pâris ne fit pour Hélène.
2. La balle. On nomme *éteuf* la balle du jeu de longue paume.

Car quel époux n'est point au Soleil préférable
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.
Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay[1] jusqu'au Soleil eût enfin remonté;
Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsychose :
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même;
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son âme en un trésor commun ·
Toutes sont donc de même trempe:
Mais, agissant diversement
Selon l'organe seulement,
L'une s'élève, et l'autre rampe[2].
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très-différentes entre elles;
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le ciel établie :
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

1. Ou mieux Bidpay.

2. Toute cette discussion philosophique semble un peu longue et un peu froide.

FABLE VIII.

LE FOU QUI VEND LA SAGESSE [1].

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir [2], car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la sagesse, et les mortels crédules
De courir à l'achat : chacun fut diligent.
On essuyoit force grimaces;
Puis on avoit pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchoient; mais que leur servoit-il?
C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes [3] un jour alla trouver un sage,

1. Abstemius.

2. La Fontaine fait ici allusion à l'Angely, qui, d'abord au service du prince de Condé, passa à celui du roi, qui prit goût à ses saillies.

3. Le mot *dupe* est employé ici au masculin, en dépit de l'usage qui avait fait déjà prévaloir le féminin. (F. L.)

Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé : ce fou vend la sagesse.

FABLE IX.

L'HUITRE ET LES PLAIDEURS [1].

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître que le flot y venoit d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent,
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissoit déjà pour amasser [2] la proie,
L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci
— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
— Hé bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie
Pendant tout ce bel incident,

1. Boileau, épître II. Boileau nous a lui-même appris que le désir de conserver cet apologue, qu'il avait d'abord inséré dans la première édition de son épître I, composée en 1669, lui fit écrire son épître II, publiée seulement en 1672. Il paraît que Boileau avait entendu faire ce petit conte à son père. Brossette dit que cet apologue est plus ancien et se trouve dans une comédie italienne. (WALCKENAER.)

2. Aujourd'hui le mot propre serait *ramasser*. La langue a varié. (W.)

Perrin Dandin[1] arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles[2].

FABLE X.

LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE[3].

Autrefois carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire[4].
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison; carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors[5], de quelque trait encor.
Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,

1. Nom donné par Rabelais à un homme de justice. Depuis, Racine, par sa comédie des *Plaideurs*, et La Fontaine, par ses fables, l'ont rendu populaire.
2. Expression proverbiale, pour dire ne leur laisse rien.
3. Ésope.
4. Voyez la fable III du Livre V.
5. Lors pour alors.

S'en alloit l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : Jà [1] ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là;
Attendez : mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien [2] n'est pas meilleur à prendre
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au loup par un treillis :
Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il; et de courir. Il étoit fort agile;
Mais il n'étoit pas fort habile :
Ce loup ne savoit pas encor bien son métier.

FABLE XI.

RIEN DE TROP [3].

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement :
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.

1. Déjà, à présent.
2. *Son chien* est plaisant et peint bien la sotte confiance du loup.
3. Abstemius.

Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire!
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons [1].
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent,
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous,
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins [2].
De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point [3].

1. ..... Ne gravidis procumbat culmus aristis,
Luxuriem segetum tenera depascit in herba.
VIRG., *Georg.*, lib. I, v. 3.

2. Sommes-nous obligés, en conscience, de conserver l'espèce des loups? La Fontaine, qui aimait tant ses bêtes, montre ici un peu de partialité, en faveur des loups, contre les hommes. (F. L.)

3. ..... Id arbitror
Apprime in vita esse utile, ne quid nimis.

FABLE XII.

LE CIERGE [1].

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette [2], et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en françois la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
Et, nouvel Empédocle [3] aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
Ce cierge ne savoit grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.

1. Abstemius.

2. L'Hymette était une montagne célébrée par les poëtes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueillaient d'excellent miel. (*Note de La Fontaine.*)

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Ætherios dixere.

VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 220

3. Empédocle était un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont. (*Note de La Fontaine*)

L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

FABLE XIII.

JUPITER ET LE PASSAGER[1].

Oh! combien le péril enrichiroit les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier;
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appelez-vous ces avertissements?

Un passager pendant l'orage
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphants
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe[2] lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.

1. Ésope.

2. « Les songes viennent de Jupiter. » (*Iliade.*)

trouva des voleurs; et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu[1] pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don.

FABLE XIV.

LE CHAT ET LE RENARD[2].

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pèlerinage.
C'étoient deux vrais tartuffs[3], deux archipatelins,
Deux francs patte-pelus[4], qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile;

1. Il n'y avait pas d'écus alors. C'est un petit anachronisme.

2. Regnerii, *Apologi Phœdrii*.

3. Au lieu de tartuffes. L'*e* est retranché pour la mesure du vers, et par licence poétique.

4. Le Duchat croit que la dénomination de *pates pelues* dérive de l'allusion à la supercherie de Jacob, qui se couvrait les mains de peau de bêtes pour supplanter Ésaü. (WALCKENAER.)

En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
— Non, dit l'autre; je n'ai qu'un tour dans mon bissac;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut[1].
Partout il tenta des asiles;
Et ce fut partout sans succès;
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

FABLE XV.

LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR[2].

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme[3],

1. Tous les chiens de chasse. *Brifaut,* qui autrefois signifiait *goulu,* est bien approprié à un nom de chien.

2. *Contes et Fables indiennes de Bidpay et de Lokman.*

3. Cette répétition est très-gaie, parce que l'auteur semble supposer que le sens du premier vers n'est pas clair. (NODIER.)

Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux
Jamais œillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire,
Déifiant le pauvre sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois : c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi ! si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand'peur,
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu ! Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance ;
Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats .
Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte
Que la plus forte passion
C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion,
Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte [1] ;
J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,

1. C'est-à-dire, quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur.

L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement;
Le conte m'en a plu toujours infiniment :
Il est bien d'une âme espagnole,
Et plus grande encore que folle [1].

FABLE XVI.

LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES [2].

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse [3],
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, et finir lui-même sa misère,
Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendroit faire
Genre de mort qui ne duit [4] pas
A gens peu curieux de goûter le trépas [5].

1. La Fontaine fait ici allusion à l'aventure du comte de Villa-Medina avec Élisabeth de France, fille de Henri IV, et femme de Philippe IV, roi d'Espagne. Pour attirer Élisabeth chez lui, le comte de Villa-Medina imagina de donner à toute la cour un spectacle à machines qu'il fit monter à grands frais. Pendant la représentation, il fit mettre le feu à son propre palais, puis, profitant du désordre et de la frayeur causés par les flammes qui s'élevaient de toutes parts, il s'empara de la reine, et satisfit ainsi, par la perte de la moitié de sa fortune et au risque de sa vie, le désir qu'il avait d'embrasser celle qu'il aimait, et de l'enlever dans ses bras. (WALCKENAER.)

2. Auson., épigr. XXII et XXIII.

3. L'origine de cette expression proverbiale est racontée fort agréablement dans une petite pièce de vers de Saint-Gelais. Un charlatan avait promis de faire voir le diable : pressé de remplir sa promesse, il ouvrit, en présence de la foule qui l'entourait, une bourse ivde.

Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
Qu'ouvrir sa bourse et ne rien voir dedans. (W.)

4. Qui ne convient pas.

5. *Goûter*, savourer.

Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devoit se passer l'aventure :
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
Quoi! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme!
Je ne me pendrai pas! Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt; il n'y manquoit qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs,
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la fortune fit?
Ce sont là de ses traits; elle s'en divertit :
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre;
Et celui qui se pendit
S'y devoit le moins attendre.

FABLE XVII.

LE SINGE ET LE CHAT [1].

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'étoit un très-bon plat [2] :
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage :
Bertrand déroboit tout; Raton, de son côté,
Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marrons.
Les escroquer étoit une très-bonne affaire :
Nos galants y voyoient double profit à faire :
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui [3].
Bertrand dit à Raton : Frère [4], il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître;
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verroient beau jeu.
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque
Et ce pendant Bertrand les croque.

1. Regnerii, *Apologi Phædrii.*

2. *Plat* équivaut ici à couple ou paire.

3. *Le mal d'autrui.* Ce vers résume toute la morale des méchants. Aussi est-il devenu proverbe. (GERUZEZ.)

4. *Frère.* Ce mot doucereux et caressant est ici bien à sa place; c'est une précaution oratoire pour arriver à ses fins, qui peint au mieux la nature du singe. (F. L.)

Une servante vient : adieu mes gens ! Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

FABLE XVIII.

LE MILAN ET LE ROSSIGNOL [1].

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?
Écoutez plutôt ma chanson :
Je vous raconterai Térée et son envie.
— Qui, Térée? est-ce un mets propre pour les milans ?
— Non pas; c'étoit un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle [2].
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle,
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.
Le milan alors lui réplique :
Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique !
— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :

1. Abstemius, 92. Ce sujet, dans Hésiode et dans Ésope, est différemment traité.

2. Voyez Ovide, *Métamorph.*, VI, 13.

Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles[1].

FABLE XIX.

LE BERGER ET SON TROUPEAU[2].

Quoi! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile!
Toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter! Ils étoient plus de mille
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin[3]!
Robin mouton, qui par la ville
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde!
Hélas! de ma musette il entendoit le son;
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah! le pauvre Robin mouton!
Quand Guillot[4] eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme[5].

1. Ce proverbe existoit du temps des Romains.
2. Abstemius.
3. Dans Rabelais, le Marchand dit à Panurge : « Vous avez nom *Robin-Mouton*. Voyez ce mouton-là, il ha nom *Robin* comme vous. » *Pantagruel*, l. IV, ch. VI. (WALCKENAER.)
4. Dans la fable III du livre III, le berger porte aussi le nom de Guillot.
5. Espèce de statue. Borne qu'on mettait dans les campagnes pour diviser les propriétés.

Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un loup parut; tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre [1].

Haranguez de méchants soldats;
Ils promettront de faire rage :
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas [2].

1. Quel effet de surprise produit ce dernier vers! et avec quelle force et quelle vivacité ce tour peint la fuite et la peur de la gent moutonnière! (CHAMFORT.)

2. Chamfort blâme dans cette fable le défaut de moralité. Cela est bien sévère. L'apologue ne se borne pas à offrir des préceptes. Il fronde les vices et les ridicules de la société. La vaine jactance des faux braves est de son ressort. (L'ABBÉ GUILLON.)

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Iris, je vous louerois; il n'est que trop aisé :
Mais vous avez cent fois notre encens refusé;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point; je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point;
D'autres propos chez vous récompensent ce point :
    Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses;
    Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
    Laissons le monde et sa croyance.
    La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
    Qu'il faut de tout aux entretiens :
  C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,

Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante et hardie,
On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
Ouï parler[1] ? Ils disent donc
Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme; en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde;
Une troisième suit : elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait : mais comment se fait-elle ?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.

1. Madame de La Sablière craignait surtout le ridicule qui s'attache à la réputation de femme savante; et La Fontaine se conforme à ses goûts en ayant l'air d'ignorer qu'elle fût au courant de la philosophie mise en vogue par Descartes. Instruite par Sauveur et Bernier, elle en savait plus sur ces matières que notre poëte. Elle mourut le 8 janvier 1683, laissant la réputation d'une des femmes les plus aimables et les plus instruites de son siècle. (WALCKENAER.)

Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose
Voici de la façon que Descartes l'expose :
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
  Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser, et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science [1],
    Que, quand la bête penseroit,
    La bête ne réfléchiroit
    Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
    Qu'elle ne pense nullement.
    Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi [2]. Cependant, quand aux bois
    Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
    Qu'en vain elle a mis ses efforts
    A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
    Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
    On le déchire après sa mort:
    Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

    Quand la perdrix
    Voit ses petits

1. Pour de science certaine.
2. *Ni moi* est une malice.

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée [1], et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains; car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier:
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit: commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;
Maint maître d'œuvre [2] y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

1. *Prend sa volée.* Avec quel art le vers est suspendu quand la perdrix prend sa volée! Elle est en l'air, et vous voyez longtemps l'homme immobile qui, *confus, des yeux en vain suit.* Le vers se prolonge avec l'étonnement du chasseur. (La Harpe.)

2. *Maître d'œuvre,* directeur des travaux.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :
Mais voici beaucoup plus; écoutez ce récit
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du nord vous sera mon garant :
Je vais citer un prince aimé de la Victoire;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman :
C'est le roi polonois [1]. Jamais un roi ne ment.
Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,
En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devroit
Rendre Homère. Ah! s'il le rendoit,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure [2],
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci ?
Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers

1. Sobieski, vainqueur des Turcs à Choczim en 1673 : il passa quelque temps à Paris, et rechercha la société de madame de La Sablière, chez laquelle La Fontaine eut de fréquentes occasions de s'entretenir avec lui.

2. Descartes.

Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement :
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les cieux et leur course rapide?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignoroit encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point :
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire

Deux rats cherchoient leur vie; ils trouvèrent un œuf.
Le dîner suffisoit à gens de cette espèce:
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut: c'étoit maître renard:
Rencontre incommode et fâcheuse:
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner:
C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur [1] étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts [2] et quelques mauvais pas
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Pour moi, si j'en étois le maître,
Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort:
Je subtiliserois un morceau de matière
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintescence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor

1. Celui qui cherche à vivre aux dépens d'autrui.
2. Quelques chocs.

Que le feu, car, enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux;
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais, quoique ayant commencé :
Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre et foible lumière :
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperoit
L'autre âme imparfaite et grossière [1].

1. Ce qui précède est un composé des idées d'Empédocle et de Platon, que La Fontaine mêle ensemble pour tâcher de s'expliquer à lui-même le système de Descartes sur l'âme des bêtes, contre lequel son bon sens naturel lui suggérait des difficultés insolubles. (WALCKENAER.)

FABLE II.

L'HOMME ET LA COULEUVRE [1].

Un homme vit une couleuvre :
Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers !
A ces mots l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourroit aisément s'y tromper) [2],
A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre [3] lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner ?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces lois, condamne-moi;

1. *Contes et Fables indiennes de Bidpay et de Lokman.*

2. Le premier vers, sans le second, serait une fine épigramme, le second est une réflexion misanthropique qui tourne au sérieux (F. L.)

3. Il y a dans ce mot *l'autre* une intention maligne : il semble que l'auteur ne fasse pas plus de cas de l'un que de l'autre. (F. L.)

Une vache était là : l'on l'appelle ; elle vient :
Le cas est proposé. C'était chose facile.

(L'HOMME ET LA COULEUVRE.)

Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme [1]. Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles.
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons-nous-en [2]. Soit fait, dit le reptile.
Une vache étoit là : l'on l'appelle; elle vient :
Le cas est proposé. C'étoit chose facile :
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines·
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avoient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il vouloit encor me laisser paître [3]!
Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude? Adieu! j'ai dit ce que je pense.

1. Peut-on manier la langue avec plus de souplesse? L'enjambement, qui semblait réservé aux Grecs et aux latins, est si heureusement employé par La Fontaine, qu'il devient chez lui une beauté au lieu d'un défaut. Il coupe les vers, les brise, les suspend comme il lui plaît, et le rhythme, dans sa prodigieuse variété, est toujours pittoresque, parce qu'il est toujours d'accord avec le sentiment et la pensée. Horace n'a pas de mesure plus variée que celle des vingt vers qui précèdent. (SAINT-ANGE.)

2. A quelqu'un que nous prendrons pour juge. Ellipse.

3. Le discours de la vache est plein de raison et d'intérêt. Tous les mouvements en sont d'une simplicité touchante. Observez ce *sans herbe*, rejeté, pour ainsi dire, dans un coin de l'autre vers, et ce vœu si naturel : « *S'il vouloit encor me laisser paître!* » (CHAMFORT.)

L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit !
C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seul il portoit les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré [1] : puis, quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur;
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servoit de refuge [2]
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents;
Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs :
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courboit sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattoit : c'étoit là son loyer [3],
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,

1. De remercîments, de reconnaissance.

2. Remarquez ici le changement de tour. Il y a un artifice de composition très-ingénieux à varier de la sorte le récit. Le poëte parle lui-même pour l'arbre, il adopte son rôle, ses idées, il imite son langage. Il faut bien du goût pour créer de pareilles beautés. (SAINT-ANGE.)

3. *Loyer*, récompense.

L'ombre, l'été, l'hiver, les plaisirs du foyer [1].
Que ne l'émondoit-on sans prendre la cognée ?
De son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là!
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin ou bien se taire.

FABLE III.

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS [2].

Une tortue étoit, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis [3].
Deux canards, à qui la commère

1. On ne saurait exprimer avec une précision plus élégante les bienfaits que nous recevons des arbres pendant les quatre saisons. Le trait qui suit :

Que ne l'émondoit-on sans prendre la cognée?

est plein de grâce et de sentiment. (CHAMFORT.)

2. *Le Livre des lumières, ou la Conduite des Roys*, 1644.

3. La répétition du mot *volontiers* est pleine d'agrément, et ce vers fait voir comment La Fontaine sait tirer parti des plus petites circonstances. (CHAMFORT.)

Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique:
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison [1].
Miracle! crioit-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
La reine! vraiment oui : je la suis en effet;
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux yeux des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage [2].

1. *Oison* n'a jamais signifié que le petit d'une oie, et par métaphore une personne simple et bornée. (WALCKENAER.)
2. Issus d'une même *lignée* ou race.

FABLE IV.

LES POISSONS ET LE CORMORAN [1].

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payoient pension.
Sa cuisine alloit bien : mais, lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même [2].
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran [3] vit une écrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute [4]:
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?
Êtes-vous sûr de cette affaire?
N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire? —
Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous? —

1. *Contes et Fables indiennes de Bidpay et de Lokman.*
2. Cette réflexion est d'un sérieux tout à fait comique. (CHAMF.)
3. Cormoran devient ici nom propre.
4. *Émute* pour émeute.

N'en soyez point en soin [1] : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connoît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre;
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En auroit aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup ? toute panse
Me paroît une à cet égard :
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

FABLE V.

L'ENFOUISSEUR ET SON COMPÈRE [2].

Un pincemaille [3] avoit tant amassé
Qu'il ne savoit où loger sa finance.

1. *En soin,* en souci, en peine. *Point en soin* est peu harmonieux.
2. Abstemius.
3. Un avare. Qui pince et serre les mailles. La *maille* était autrefois

L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire;
Car il en vouloit un, et voici sa raison :
L'objet tente; il faudra que ce monceau s'altère,
Si je le laisse à la maison :
Moi-même de mon bien je serai le larron [1]. —
Le larron! Quoi! jouir, c'est se voler soi-même?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire [2],
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. —
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin :
Il aima mieux la terre; et, prenant son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or :
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
Lui dire : Apprêtez-vous, car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien

la plus petite monnaie de cuivre et équivalait à une obole. On disait d'un homme très-pauvre : *il n'a ni sou ni maille.*

1. ..... Ipsum te fraudas cibo.
PHÈDRE, fabl. XIX, liv. IV.

L'idée de La Fontaine est bien plus originale, comme on voit, que celle de Phèdre : l'expression en est bien plus piquante. Être le *larron* de son bien parce qu'on en dépense quelque chose! C'est un trait comique autrement vif que le mot de Phèdre. (F. L.)

2. Vers devenu proverbe.

Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir;
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur [1].

FABLE VI.

LE LOUP ET LES BERGERS [2].

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte [3],
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau [4] qui ne fasse

1. On pourrait objecter, comme le remarque M. Geruzez, que les trompeurs sont d'ordinaire méfiants.

2. Philibert Hegemon, fable XX, *des Pasteurs et du Loup.*

3. Edgard, roi d'Angleterre, qui régnait vers le milieu du xe siècle, fit faire tous les ans de grandes chasses pour la destruction des loups, et convertit le tribut en argent, que son prédécesseur Athelstan avait imposé aux souverains de la principauté de Galles, en un tribut annuel de trois cents têtes de loups. Par ces moyens Edgard détruisit les loups dans toute l'Angleterre. (WALCKENAER.)

4. *Hobereau,* gentillâtre, petit seigneur de campagne.

Contre nous tels bans [1] publier;
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussitôt sa mère ne menace [2].
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie:
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent : voilà ses gardiens
S'en repaissants [3] eux et leurs chiens,
Et moi, loup, j'en ferai scrupule!
Non, par tous les dieux! non; je serois ridicule:
Thibaut l'agnelet [4] passera [5],
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra!

Ce loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons!

1. Mandement fait à cris publics pour ordonner ou défendre quelque chose.

2. Allusion à la fable XVI du livre IV, intitulée : *le Loup, la Mère et l'Enfant.*

3. VAR. *S'en repaissant,* dans toutes les éditions modernes. Mais cette leçon n'est autorisée par aucune des éditions originales.

4. C'est-à-dire le petit agneau qu'on nomme Thibaut. La réunion de ces deux mots *Thibaut-Aignelet* forme le nom du berger dans l'ancienne et charmante farce de *maistre Pierre Pathelin.* (WALCKENAER.)

5. *Passera,* par mon gosier. L'ellipse est un peu forte; on dit dans le même sens, et plus clairement *y passera.* (GERUZEZ.)

Ils n'auront ni croc ni marmite !
Bergers, bergers ! le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en ermite ?

FABLE VII.

L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE [1].

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau [2],
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie !
Progné [3] me vient enlever les morceaux ;
Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire ; et mon réseau
En seroit plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu de matière assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'araignée autrefois tapissière,
Et qui lors étant filandière
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion [4] happoit mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie [5],
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,

1. Abstemius.
2. Jupiter, incommodé d'un violent mal de tête, implora le secours de Vulcain, qui, d'un coup de hache, fit sortir de son cerveau la déesse de la Sagesse tout armée.
3. L'hirondelle.
4. *Bestion,* pour bestiole, qui serait ici le mot propre.
5. Alliance de mots qui touche au sublime. Le tableau qui suit est

D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne [1] n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
A la première; et les petits
Mangent leur reste à la seconde [2].

FABLE VIII.

LA PERDRIX ET LES COQS.

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise et turbulents,
Une perdrix étoit nourrie.
Son sexe, et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respec [3],

d'une telle perfection, qu'il n'y a presque rien de comparable, même dans La Fontaine. Il s'est rappelé sans doute ce passage de Virgile :

..... Ipsasque volantes
Ore ferunt dulcem nidis immitibus escam.

Mais de quels heureux détails il l'a enrichi! (NODIER.)

1. Vieux mot, pour araignée.
2. Quand il reste quelque chose, comme dit très-bien M. Geruzez.
3. VAR. *Respect*, dans toutes les éditions modernes; mais dans les

Lui donnoit fort souvent d'horribles coup de bec.
D'abord elle en fut affligée;
Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entrebattre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits;
Il est des naturels de coqs et de perdrix [1].
S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement;
Il nous prend avec des tonnelles [2],
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

FABLE IX.

LE CHIEN A QUI ON A COUPÉ LES OREILLES.

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître ?
Le bel état où me voici !
Devant les autres chiens oserai-je paroître ?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous feroit choses pareilles !
Ainsi crioit Mouflar [3], jeune dogue; et les gens,

éditions originales, et même dans celle de 1729, le *t* se trouve retranché; La Fontaine a écrit *respec* pour la rime, et par licence poétique. Il y a d'autres exemples du même retranchement pour le même mot dans les poëtes de ce temps. (WALCKENAER.)

1. Vers charmant, devenu proverbe. Tout ce petit apologue respire la raison la plus saine et la plus douce philosophie. (NODIER.)

2. Espèce particulière de filets pour prendre les perdrix.

3. Corps à grosse tête, du mot mufle. Ce mot est emprunté de Rabelais, liv. II, ch. XII.

Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup, car, étant de nature
A piller ses pareils [1], mainte mésaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin [2];
Du reste, ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.

FABLE X.

LE BERGER ET LE ROI [3].

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un Amour, et l'autre Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire,
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir, mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

1. Se jeter sur ses pareils.
2. D'un collier. « *Gorgerin*, dit Nicot dans son dictionnaire, est la « pièce que l'homme de guerre met autour de sa gorge. »
3. *Contes et Fables indiennes de Bidpay et de Lokman.*

Ce roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce au soin du berger, de très-notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens [1] :
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes,
Je te fais juge souverain.
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
Il avoit du bon sens; le reste vient ensuite :
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
Veillé-je? et n'est-ce point un songe que je vois?
Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois;
Leur faveur est glissante [2] : on s'y trompe; et le pire,
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami; craignez tout. L'autre rit;
Et notre ermite poursuivit :
Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage!
Je crois voir cet aveugle [3] à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet;
Le sien s'étoit perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendoit grâce au ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : Que tenez-vous? ô dieux!

1. Expression empruntée d'Homère.

2. ..... Et gratia regum
Lubrica.

SANNAZAR.

3. Cet apologue n'est pas le même que celui d'Ésope ou celui de Phèdre qu'on a voulu y rapporter. La Fontaine a suivi Bidpay, qui a aussi intercalé ce conte dans celui de *l'Ermite*.

Jetez cet animal traître et pernicieux,
Ce serpent! — C'est un fouet. — C'est un serpent! vous
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige? [dis-je.
Prétendez-vous garder ce trésor? — Pourquoi non?
Mon fouet étoit usé; j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie. —
L'aveugle enfin ne le crut pas;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
— Eh! que me sauroit-il arriver que la mort?
Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.
Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louange du désert et de la pauvreté :
C'étoient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs [1] d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette [2].

1. *Machineur,* vieux mot hors d'usage, même du temps de Nicot, et qui a été remplacé par *machinateur*.

2. La Fontaine n'était pas homme à oublier la musette ! Que de

Doux trésor, ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe!
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avois prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

FABLE XI.

LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLUTE.

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisoit résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit;
Mais nul poisson ne s'approchoit :
La bergère perdoit ses peines.
Le berger, qui par ses chansons
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,
Laissez votre Naïade en sa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle :
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle
Vous serez traités doucement;

grâce dans ce petit mot, *je pense!* et que de charme dans les vers suivants! (CHAMFORT.)

Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi ; que nous sert de pleurer?

(LES DEUX PERROQUETS, LE ROI ET SON FILS.)

On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal;
Et, quand à quelques-uns l'appât seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet;
L'auditoire étoit sourd aussi bien que muet:
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant aux vents [1] envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris,
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout!
Il y faut une autre manière :
Servez-vous de vos rets; la puissance fait tout [2].

FABLE XII.

LES DEUX PERROQUETS, LE ROI ET SON FILS [3].

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisoient leur ordinaire;

1. VAR. *Au vent.* Il y a *au vent* dans les éditions de M. Didot, même dans celle de 1802, in-folio, et dans celle de Barbou, 1802, in-12. Cependant cette leçon ne vaut rien, et est contredite par toutes les éditions originales, qui portent la leçon bien plus poétique que nous avons adoptée dans le texte. Ailleurs, et dans une épître à la duchesse de Bouillon, La Fontaine a dit, en imitant Horace:

Vous envoyez aux vents ce fâcheux souvenir.
(WALCKENAER.)

2. La chanson du berger est fort jolie. Mais la morale de la fable ne favorise-t-elle pas trop le pouvoir absolu? Chamfort, prenant la chose très au sérieux, s'écrie avec une sorte d'indignation démocratique : La Fontaine apôtre du despotisme! (F. L.)

3. Bidpay.

Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris [1].
L'âge lioit une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimoient;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,
Nourris ensemble, et compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune perroquet ;
Car l'enfant étoit prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisoit aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspec [2],
S'attira de tels coups de bec
Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard crie et se désespère,
Le tout en vain, ses cris sont superflus ;
L'oiseau parleur est déjà dans la barque [3] :
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.

1. Ces quatre premiers vers sont joliment tournés et sembleraient annoncer un meilleur apologue. Celui-ci est médiocre. (CHAMFORT.)

2. VAR. *Circonspect* dans toutes les éditions; mais La Fontaine a retranché le *t*, et il a écrit, dans l'édition de 1679, *circonspec*, pour la rime, et par licence poétique.

3. . ..... Stygiâ nabat jam frigida cymbâ.
VIRG., *Georg.*, IV, v. 506.

Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin[1] : là, dans le sein des dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi; que nous sert de pleurer?
Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous; mon fils fut l'agresseur :
Mon fils! non; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.
Le perroquet dit : Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi?
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
Me leurrer de l'appât d'un profane langage?
Mais que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'achèverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense;
Je le crois; cependant il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t'en; tu perds ta peine :
Ne me parle point de retour,

1. Probablement parce que le pin était consacré à Cybèle. Plus bas goûter sa vengeance est une expression superbe : mais c'est une invention malheureuse que ce roi qui veut haranguer un perroquet. (NODIER.)

L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil contre l'amour [1].

FABLE XIII.

LA LIONNE ET L'OURSE.

Mère lionne avoit perdu son faon [2] :
Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Poussoit un tel rugissement
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence, et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtoient les vacarmes [3] :
Nul animal n'étoit du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : Ma commère,
Un mot sans plus; tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avoient-ils ni père ni mère ?
— Ils en avoient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi?
— Moi, me taire! moi, malheureuse!
Ah! j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner

1. Les deux derniers vers sont agréables, et ont presque passé en proverbe; mais la véritable moralité de cette fable, c'est que la confiance une fois perdue ne se retrouve pas. (CHAMFORT.) Senecé, si inférieur à La Fontaine, a traité ce sujet plus heureusement dans *le Serpent mangeur de kaïmack*.

2. Le mot *faon* ne s'emploie que pour désigner le petit d'une biche, d'un chevreuil ou d'un daim. Il est donc ici impropre. (W.)

3. Vacarme est inusité au pluriel. On reconnaît La Fontaine, dans les vers précédents, au plaisir qu'il prend à détailler les charmes d'une belle nuit. (NODIER.)

Une vieillesse douloureuse!
— Dites-moi, qui vous force à vous y condamner?
— Hélas! c'est le destin qui me hait. — Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous!
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube [1], il rendra grâce aux dieux.

FABLE XIV.

LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN [2].

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire [3].
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :
Ce dieu n'a guère de rivaux;
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire [4].
En voici pourtant un, que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageoit de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau:
« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
« De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,

1. Cette reine, après avoir vu périr sous ses yeux Priam son mari et la plus grande partie de ses enfants, sa ville et son royaume, fut réduite en esclavage. (W.)

2. *Contes et Fables indiennes de Bidpay et de Lokman.*

3. Ardua per præceps gloria vadit iter.
OVID., *Trist.*, 4.

4. Ces quatre premiers vers sont fort bons sans doute, mais n'obtiennent pas grâce pour le fond de cet apologue, qui me paraît défectueux. La Fontaine n'est pas le poëte de l'héroïsme, mais celui de la nature et de la raison. (CHAMFORT.)

« Tu n'as qu'à passer ce torrent,
« Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
« Que tu verras couché par terre,
« Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
« Qui menace les cieux de son superbe front. »
L'un des deux chevaliers saigna du nez [1]. Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser?
Quelle ridicule entreprise!
Le sage l'aura fait par tel art et de guise [2]
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas:
Mais jusqu'au haut du mont! d'une haleine! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton:
Auquel cas, où l'honneur [3] d'une telle aventure?
On nous veut attraper dedans cette écriture;
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant:
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté:
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruît de ces alarmes,

1. Expression proverbiale, pour dire que l'on manque de résolution par la crainte du danger. Saigner du nez était en Orient, pendant la peste, considéré comme un symptôme fâcheux, qui faisait craindre la mort à ceux qui l'éprouvaient. (W.)

2. Et de manière.

3. C'est-à-dire où sera l'honneur. Ellipse.

Auroit fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disoit autant quand on le fit saint père
(Seroit-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi[1] ?) :
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

FABLE XV.

LES LAPINS.

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD[2].

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets : et la Nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
J'entends les esprits-corps[3] et pétris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.

1. Voilà pourtant La Fontaine qui mêle un trait de son caractère au récit qui y est le plus opposé. (CHAMFORT.)
2. Sur M. le duc de La Rochefoucauld, voyez liv. I, fab. II.
3. Voyez la fable I du livre X.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour[1],
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,
    Je foudroie à discrétion
    Un lapin qui n'y pensoit guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
    Des lapins qui, sur la bruyère,
    L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet[2].
    Le bruit du coup fait que la bande
    S'en va chercher sa sûreté
    Dans la souterraine cité :
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt; je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
    Dispersés par quelque orage,
    A peine ils touchent le port,
    Qu'ils vont hasarder encor
    Même vent, même naufrage :
    Vrais lapins, on les revoit
    Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune,

Quand les chiens étrangers passent par quelque endroit
    Qui n'est pas de leur détroit[3],

1. Qualia sublucent fugiente crepuscula Phœbo :
    Aut ubi nox abiit, nec tamen orta dies.
    Ovid., *Amor.*, lib. I : édition Garnier, p. 13.

2. Cette peinture est d'une grâce et d'une fraîcheur que tous les critiques ont signalées. (F. L.)

3. Indépendamment de sa signification ordinaire, le mot *détroit* dé-

Je laisse à penser quelle fête!
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de bien, de grandeur et de gloire,
Aux gouverneurs d'États, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère[1] :
Malheur à l'écrivain nouveau!
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon discours;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides[2]
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser[3] :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise;

signait, du temps de La Fontaine, une étendue de pays soumise à une juridiction spirituelle ou temporelle. C'est dans ce sens qu'il est employé ici. (W.)

1. La Fontaine a exprimé la même idée en prose dans sa *Psyche*, liv. II.

2. Dans les éditions modernes, il y a *guide* au singulier. La Fontaine a mis le pluriel, parce qu'ainsi l'exige la correction de la phrase la rime demanderait le singulier. (WALCKENAER.)

3. Le secret d'ennuyer est celui de tout dire,

a dit Voltaire.

Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

FABLE XVI.

MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE ET LE FILS DE ROI[1].

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire[2],
Demandoient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.

1. *Contes et Fables indiennes de Bidpay et de Lokman*, t. III, p. 320-338 : *Histoire d'Asfendiar.*

2. Bélisaire était un grand capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère, qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins. (*Note de La Fontaine.*) Tous les arts semblent avoir conspiré contre l'histoire en consacrant le récit touchant, mais romanesque, des dernières années de Bélisaire, devenu aveugle et demandant l'aumône : il n'en est pas moins prouvé que ce récit est entièrement faux, et qu'il a été inventé longtemps après la mort de ce grand homme. (W.)

Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée
Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison,
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connoissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'étoit le marchand, savoit l'arithmétique :
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
Moi, je sais la blason; j'en veux tenir école;
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole!
Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien; mais quoi!
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,

Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours,
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE LION [1].

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine [2],
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son vizir le renard,
Vieux routier et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :
Son père est mort; que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Destin,
S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête :
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent

1. La fable de Bidpay intitulée *le jeune Léopard,* très-différente d'ailleurs, semble avoir donné l'idée de celle-ci.

2. Par les successions des étrangers, confisquées à son profit en vertu du droit d'aubaine dont il jouissait comme sultan. (W.)

Lui soit crûe, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être; sinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le sultan dormoit lors; et dedans son domaine
Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui; l'alarme se promène
De toutes parts; et le vizir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide :
Plus ils sont, plus il coûte; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal; et force États
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser craître [1].

1. VAR. *Croître,* dans toutes les éditions modernes. Mais La Fon

FABLE II.

ES DIEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER[1].

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE[2].

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'âme toute divine.
L'enfance n'aime rien[3] : celle du jeune dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
Que les enfants des autres dieux[4] :

taine a écrit *craître* pour *croître,* par licence poétique et dans l'intérêt de la rime. Nous avons déjà remarqué pareille licence pour plusieurs mots. (F. L.)

1. VAR. Ce titre n'existe pas dans les éditions originales imprimées du temps de La Fontaine; il se trouve pour la première fois dans l'édition de 1709. (W.)

2. Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, et élève de madame de Maintenon. Il naquit à Versailles le 30 mai 1670, et il n'avait que sept à huit ans lorsque La Fontaine lui adressa cette charmante allégorie, à laquelle il a donné le titre de fable. (W.)

3. Cela n'est pas une vérité assez générale pour être mise en maxime. (CHAMFORT.)

4. Il est inutile de parler morale aux princes, tant qu'on leur dira de ces choses-là. (CHAMFORT.)

Il sembloit qu'il n'agît que par réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement!
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit : J'ai su conduire,
Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
C'est mon sang; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissants [1] sans cesse dans les cœurs,
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montreroit tout [2].

L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire?

1. Var. *Renaissant*, dans les éditions modernes, n'est pas conforme à l'orthographe de La Fontaine, qui a écrit renaissants.

2. On ne voit pas trop de quelle utilité peut être cet apologue à l'éducation d'un jeune prince. (Nodier.)

FABLE III.

LE FERMIER, LE CHIEN ET LE RENARD[1].

Le loup et le renard sont d'étranges voisins !
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins,
Il n'avoit pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compère un embarras léger
Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi !
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, sa poulaille[2]; il en a même au croc;
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard ? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ces vengeances[3],
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun étoit plongé dans un profond repos;
Le maître du logis, les valets, le chien même,

1. Abstemius.

2. On dit un *poulailler* pour désigner celui qui fait métier de vendre de la volaille ; mais je ne connais pas d'autorité plus ancienne que La Fontaine relativement à l'emploi du mot *poulaille*. J.-B. Rousseau s'en est servi d'après lui. (WALCKENAER.)

3. Talia flammato secum dea corde volutans.
VIRG., *Æneid.*, I, v. 50.

Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le fermier [1],
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride [2]
Joncha son camp de morts ; on vit presque détruit
L'ost [3] des Grecs ; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax [4] aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,

1. Coupe savante et heureuse. La simplicité de la réflexion qui suit fait un contraste singulier avec la pompe de cette narration, où La Fontaine se joue à revêtir du langage d'Homère les aventures d'un renard. (Nodier.)

2. Agamemnon, l'aîné des Atrides ou des petits-fils d'Atrée, ayant enlevé Briséis à Chrysès son père, pontife d'Apollon, le dieu, pour venger l'outrage fait à son ministre, envoya dans le camp des Grecs la peste et la mort. (*Iliad.*, I.) (W.)

3. L'armée. Vieux mot. (W.)

4. Ajax, après avoir disputé les armes d'Achille sans pouvoir les obtenir, se jeta, dans un accès de rage, sur un troupeau, qu'il massacra, croyant y voir les Grecs qui avaient prononcé contre lui. (W.)

Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage? —
Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plus tôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos?
Ce chien parloit très à propos :
Son raisonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître,
Mais, n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien [1] :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur [2])!
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

1. Sosie, simple valet, dit dans la pièce d'Amphitryon :

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat;
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.
MOLIÈRE, *Amphitryon*, act. II, sc. I.

2. N'est-il pas singulier de voir La Fontaine oublier qu'il avait un femme et un fils? Quelques commentateurs l'en blâment, et, malgré l'admiration que mérite un si beau génie, on ne peut pas dire qu'ils aient tort. Mais il est si naïf dans l'aveu de ses aberrations, qu'on est presque tenté d'en rire. (F. L.)

FABLE IV.

LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL[1].

Jadis certain Mogol vit en songe un vizir
Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée ·
Le même songeur vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris[2].
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris!
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point;
Votre songe a du sens; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce vizir quelquefois cherchoit la solitude;
Cet ermite aux vizirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprète[3],
J'inspirerois ici l'amour de la retraite:
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,

1. Saadi.

2. Minos, juge des enfers dans la mythologie grecque, cadre mal avec le Mogol et le vizir mahométan. (CHAMFORT.)

3. Tout ce que l'auteur ajoute au mot de l'interprète est excellent. C'est La Fontaine dans son caractère et dans toute la perfection de son talent. (*Idem.*)

Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles [1]!
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux [2],
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes [3]!
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond, et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords [4].

1. Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem sylvasque inglorius. O ubi campi,
Spercheosque, et virginibus baccata lacænis
Taygeta! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbrâ!
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 484-488.

2. Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios lunæque labores.
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 475.

3. ..... Conscia fati
Sidera, diversos hominum variantia casus.
Manilius.

Supposition purement poétique.

4. L'auteur, en s'inspirant de Virgile dans ce charmant morceau, a, pour le moins, égalé son modèle. La fin est regardée par tous les critiques comme incomparable. (F. L.)

FABLE V.

LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ANES

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maîtres ès arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'État à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre : car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là, votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre,
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils : car c'est un bon moyen

De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très-bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louoient tour à tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disoit à son confrère :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
Il abuse encore d'un mot,
Et traîte notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous! Non, non : c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire :
Voilà les vrais braillards[1]. Mais laissons là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entends;
Il suffit. Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art :
Vous surpassez Lambert[2]. L'autre baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés[3],

1. *Braillards*. Le mot brailler vient de *braire*, dont il est l'augmentatif.

2. Michel Lambert, musicien célèbre, beau-frère de Lully, maître de musique de la chapelle du roi. Boileau l'a cité dans sa 6e satire.

3. Ce Huet et Sagon se jouent;
Par écrit l'un l'autre se louent,
Et semblent (tant ils s'entre-flattent)
Deux vieux ânes qui *s'entre-grattent*.
MAROT, *Épist.*, LVI.

S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.
J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entre eux les simples excellences,
S'ils osoient, en des majestés.
J'en dis peut-être plus qu'ils ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat;
Et notre maître ès arts, qui n'étoit pas un fat [1],
Regardoit ce lion comme un terrible sire.

FABLE VI.

LE LOUP ET LE RENARD [2].

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de sournoiserie ?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui ?

1. Un insensé, un homme sans jugement. C'est le *fatuus* des Latins. Ce mot ne se prend plus guère dans ce sens. (W.)
2. Regnerii, *Apologii Phædrii*, Divione, 1643, p. 24, fab. xviii.

Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserois peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître [1]
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide élément :
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenoit suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine;
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire ?
Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard étoit désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là. L'autre dit : Camarade,
Je veux vous régaler : voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure;

1. La Fontaine, dans le rôle qu'il donne aux animaux, a pourtant lui-même assigné au renard, comme caractère distinctif, la ruse et, comme il dit, la *matoiserie*. Il semble qu'il y ait ici un peu de contradiction. (F. L.)

Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il put il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire :
Il descend ; et son poids emportant l'autre part,
Reguinde[1] en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement,
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire[2].

FABLE VII.

LE PAYSAN DU DANUBE[3].

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance :
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle[4]
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers : quant à l'autre, voici

1. Terme de fauconnerie. « *Reguinder* se dit de l'oiseau qui fait une « nouvelle pointe au-dessus des nues, c'est-à-dire qui s'élève en haut « par un nouvel effort. » Langlois, *Dictionnaire des chasses.*

2. Prona venit cupidis in sua vota fides.
Ovid., *Art. am.*, III, v. 674.

3. Cassandre, *Parallèles historiques.* — Guevara, *L'Horloge des princes.*

4. Il n'y a rien qui soit relatif à cet apologue dans ce qui nous reste de Marc-Aurèle : c'est une fiction de Guevara, qui a cru devoir attribuer ce récit à cet empereur. (Walckenaer.)

Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue ;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché :
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portoit sayon [1] de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'étoit point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?

1. Mot dérivé de *sagum*, sorte de manteau court qui chez les Romains remplaçait la toge en temps de guerre. (W.)

Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Étoient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auroient la puissance,
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laissons nos chères compagnes;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice

Un octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir, mais planter à cet âge!

(LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère [1].
A ces mots, il se couche; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence,
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice [2]; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres préteurs; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

FABLE VIII.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES [3].

Un octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotoit.

1. L'éloquence n'a rien produit de plus achevé que ce discours; et quand on pense que cet écrivain, qui s'élève tout à coup au niveau de Démosthènes, est le même qui rivalisait tout à l'heure de majesté avec Homère, de sensibilité avec Virgile, de verve avec Juvénal, de tendresse et de grâce avec Tibulle, on est tenté de croire que La Fontaine est le plus étonnant des poëtes. (NODIER.)

2. C'est-à-dire on le fit noble ou patricien, car la dignité de patrice est postérieure à Marc-Aurèle, et fut créée par Constantin. Mais on trouve dans Suétone le mot *patritiatus*. (WALCKENAER.)

3. Abstemius.

Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir [1] ?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous [2] ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées [3] :
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage [4] :
Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;

1. ..... Quem fructum capis.
Hoc ex labore, quodve tantum est præmium ?
PHÈDRE, IV, 19, v. 8.

2. Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa ?
HORAT., *Carm.*, II, 16, v. 17.

3. .... Et spatio brevi
Spem longam reseces.
HORAT., *Carm.*, I, 11, v. 6.

4. Insere, Daphni, pyros : carpent tua poma nepotes.
VIRGIL.

L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du vieillard[1], il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

FABLE IX.

LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT.

Il ne faut jamais dire aux gens :
Écoutez un bon mot, oyez[2] une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos[3] prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeoient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnoit : il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris le compagnon chassa :
Les premières qu'il prit du logis échappées,

1. Tournure elliptique qui convient au mieux à la poésie.
2. Du verbe ouïr.
3. Atropos était considérée comme la plus féroce des trois Parques; et la rencontre d'une chouette et d'un hibou était d'un augure sinistre. (W.)

Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jampes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre :
Elle alloit jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine!
Quel ressort lui pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue [1]?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit :
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout? il est impossible. Et puis pour le besoin
N'en dois-je point garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite!
Quel autre art de penser Aristote et sa suite
Enseignent-ils, par votre foi?

Ceci n'est point une fable; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée [2]. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou, car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

1. C'est-à-dire renfermé pour être engraissé. Le mot *mue* servait à désigner une grande cage pour engraisser les volailles. (W.)

2. Il y a lieu de croire que ce fait a été ou mal observé, ou exagéré.

ÉPILOGUE [1].

C'est ainsi que ma muse, au bord d'une onde pure,
Traduisoit en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf sœurs, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise,
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe, et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du Temps et de la Parque [2].

1. Cet épilogue termina pendant longtemps le recueil entier des fables de notre poëte. Ce ne fut que quinze ans après sa première publication, et en 1694, qu'il donna sa dernière et cinquième partie, dont depuis on a formé le douzième livre de ses fables. (W.)

2. Louis XIV avait dicté à Nimègue les conditions de la paix auxquelles l'Europe se soumit ; et déjà l'Europe lui avait donné le nom de *Grand*.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE [1]

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat [2]; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous

1. Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, élève de Fénelon, naquit à Versailles le 6 août 1682, et mourut le 18 février 1712.

2. Ceci n'était point une exagération ni une flatterie : à onze ans le duc de Bourgogne avait lu Tite-Live tout entier en latin, il avait traduit les *Commentaires de César*, et commencé une traduction de Tacite. (W.)

plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage [1] dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en ora-

1. On voit par ces mots que La Fontaine présenta au jeune prince un exemplaire de ses fables.

teurs et en poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin [1]. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre

1. La Fontaine était alors âgé de soixante-treize ans.

qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres [1]. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

1. Luxembourg avait été vainqueur à Fleurus, à Nervinde, à Steinkerke; Catinat à Staffarde et à Marsailles. L'armée royale avait pris Mons, Namur et Charleroy. Louis XIV offrit la paix, mais à des conditions trop dures, et qui ne furent point acceptées. (WALCKENAER.)

LIVRE DOUZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LES COMPAGNONS D'ULYSSE[1].

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse;
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant:
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
Le héros[2] dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant:
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
    Il ne marche à pas de géant
    Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient: c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors nécessaire;
Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais: aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.

1. Plutarque.
2. Louis de Bourbon, dauphin, fils de Louis XIV, et père du duc de Bourgogne, auquel cette fable est dédiée.

De ces sortes de dieux votre cour se compose :
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
Le sens et la raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosoient en bêtes les humains :
Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenoit alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison ;
Quelques moments après leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme :
s'en vit de petits; EXEMPLUM, UT TALPA [1].
Le seul Ulysse en échappa ;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignoit à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse

1. La Fontaine n'a pas dédaigné d'imiter ici la bouffonnerie de Scarron :

Et surtout le Seigneur vous garde
D'être donateurs entre vifs ;
Car les donataires sont juifs;
Sitôt que la sottise est faite,
Le trépas du sot on souhaite;
Et s'il ne meurt, c'est un larron,
Exemplum, ut Paulus Scarron.

Prit un autre poison peu différent du sien [1].
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjecture :
Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe
A son remède encore, et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà la parole.
Le lion dit, pensant rugir :
Je n'ai pas la tête si folle;
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir!
J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque!
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse du lion court à l'ours : Eh! mon frère,
Comme te voilà fait! je t'ai vu si joli!
Ah! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière :
Comme me voilà fait! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je? va-t'en; suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse,
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état.
Le prince grec au loup va proposer l'affaire,

1. L'amour, qui produit le même effet que le poison dont usait Circé, puisqu'il fait perdre aussi la raison. (W.)

Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois ont t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois, et redevien [1],
Au lieu de loup, homme de bien.
En est-il? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière;
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce :
Chacun d'eux fit même réponse [2],
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étoit [3] leurs délices suprêmes :

1. Pour redeviens. L'*s* est retranchée par licence poétique et pour la rime. Racine en a usé de même, *Phèdre*, act. II, sc. IV.

2. VAR. La Fontaine a écrit *réponce* pour la rime et par licence poétique.

3. VAR. *C'étoient*, dans beaucoup d'éditions modernes, mais non dans les meilleures. Un des commentateurs de notre poëte a cru qu'ici le verbe au singulier était une faute d'impression. La règle qui veut que le verbe précédé de plusieurs sujets qui s'y rapportent soit mis au pluriel n'était pas clairement établie du temps de La Fontaine, et peut être ne l'est-elle pas encore invariablement. (W.)

Tous renonçoient au lôs[1] des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir suivant leurs passions,
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

FABLE II.

LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX[2].

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avoient mêmes pénates.
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimoit du bec; l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier toutefois épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le passereau, moins circonspec,
Lui donnoit force coups de bec.

1. Louange, du mot latin *laus*.

2. Au sujet de cette fable, on a cité à tort la fable XXXIV de Furetière (p. 149), intitulée *du Chien et du Chat :* elle n'a qu'un rapport très-éloigné avec celle de La Fontaine. M. Solvet indique encore, comme une des sources où notre fabuliste a puisé son sujet, Baïf, *Mimes et enseignements.*

En sage et discrète personne,
Maître chat excusoit ces jeux :
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit,
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle;
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami!
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre!
Non, de par tous les chats! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat!
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse;
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

FABLE III.

LE THÉSAURISEUR ET LE SINGE[1].

Un homme accumuloit. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.

1. Tristan l'Ermite, *le Page disgracié*, 2e partie, ch. XLI.

Celui-ci ne songeoit que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles [1].
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassoit toujours :
Il passoit les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours du mécompte à son fait.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait :
La chambre, bien cadenassée,
Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auquel donner le prix :
Dom Bertrand gagneroit près de certains esprits;
Les raisons en seroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau, tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la rose [2];
Éprouvoit son adresse et sa force à jeter

1. La Fontaine a déjà dit :

Le bien n'est bien qu'autant que l'on peut s'en défaire.

Liv. X, fab. v.

2. Le *ducaton* était une monnaie d'argent valant un peu plus d'un écu. Le *noble à la rose* et le *jacobus* étaient deux monnaies d'or d'Angleterre, la première équivalant à la guinée, la dernière valant environ un septième de plus.

Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
Par les humains sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure [1];
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage [2]!

FABLE IV.

LES DEUX CHÈVRES [3].

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains:
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices [4],

1. VAR. Dans les *OEuvres posthumes*, p. 270, au lieu des dix vers qui précèdent, on trouve ceux-ci :

Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
S'il n'eût ouï l'homme rentrer,
Eût jeté, sans considérer
L'estime que l'on fait des biens de cette espèce,
Tous ces beaux ducats pièce à pièce,
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier, etc.

2. Ce trait, qui tient lieu d'affabulation, est une de ces épigrammes douces auxquelles La Fontaine a donné un cachet particulier. Il y a de la naïveté jusque dans ses malices. (NODIER.)

3. Imprimée depuis, comme inédite, dans les *OEuvres posthumes*, p. 270, d'après une copie imparfaite.

4. Dumosâ pendere procul de rupe videbo.
VIRG., *Eclog.*, I, v. 77.

C'est où ces dames vont promener leurs caprices [1].
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard [2].
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces amazones [3].
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence [4].
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,

1. Dans les *OEuvres posthumes,* cette fable commence ainsi :

Les chèvres ont une propriété ;
C'est qu'ayant fort longtemps brouté,
Elles prennent l'essor, et s'en vont en voyage
Vers les endroits du pâturage,
Inaccessibles aux humains.
Est-il quelque lieu sans chemins,
Quelque rocher ou mont pendant en précipices,
Mesdames s'en vont là promener leurs caprices, etc.

2. VAR. *OEuvres posthumes :*

Quittèrent certain pré. Chacune de sa part
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.

3. VAR. *OEuvres posthumes :* Nos amazones.

4. C'est l'*île des Faisans*, formée par la rivière Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, en Fontarabie et Andaye. C'est là que se tinrent les conférences pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV ; et on donna par cette raison à cette île le nom d'*île de la Conférence.* (W.)

Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée;
Et l'autre, la chèvre Amalthée,
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune [1].

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

QUI AVOIT DEMANDÉ A M. DE LA FONTAINE UNE FABLE QUI FUT NOMMÉE LE CHAT ET LA SOURIS.

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le chat de la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le chat fait la souris.

1. Cette fable avait été donnée en quelques lignes de prose comme sujet de thème au duc de Bourgogne par Fénelon. (GERUZEZ.)

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris ?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits ·
Le jeune prince alors se joueroit de ma muse
Comme le chat de la souris [1].

FABLE V.

LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS [2].

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis.
Laissez-moi vivre : une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde ?
D'un grain de blé je me nourris;
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre; attendez quelque temps :
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.
Ainsi parloit au chat la souris attrapée.

1. Le titre demandé par le duc de Bourgogne est ramené à la fin de chaque strophe avec tant de bonheur, qu'on peut dire que La Fontaine se joue de son sujet comme le chat de la souris. (CHAMFORT.) Il avait alors soixante-quatorze ans.

2. Abstemius.

L'autre lui dit : Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
Haranguer les sœurs filandières :
Mes enfants trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir .

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :
La vieillesse est impitoyable.

FABLE VI.

LE CERF MALADE [1].

En pays plein de cerfs, un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs.
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent :
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du cerf en déchut de beaucoup.

1. Lokman.

Il ne trouva plus rien à frire[1] :
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme!
O temps! ô mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

FABLE VII.

LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD[2].

Le buisson, le canard, et la chauve-souris[3],
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile,
Ou plutôt il n'en poussa point :
Le plus petit marchand est savant sur ce point :

1. Phrase proverbiale, pour dire : Il n'eut plus rien à manger. (W.)
2. Ésope.
3. Quelle étrange et ridicule association! Où Ésope a-t-il pu prendre une telle idée, et pourquoi La Fontaine a-t-il daigné la prendre à Ésope? (Nodier.)

Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avoient soufferte,
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert [1].
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents, et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochoit les passants à tous coups.
Messieurs, leur disoit-il, de grâce, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le plongeon sous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osoit plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :
Suivi de sergents à tout heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur [2], qui n'est ni souris-chauve,
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,

1. C'est-à-dire prêts à se laisser revêtir du bonnet vert pour éviter la prison. Boileau a dit :

> Ou que d'un *bonnet vert* le salutaire affront
> Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
>
> Satire I, vers 15.

Sur quoi Boileau a lui-même fait cette remarque : « Du temps que « cette satire fut faite, un débiteur insolvable pouvoit sortir de prison « en faisant *cession*, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mît en pleine rue « un bonnet vert sur le front. » Cette coutume, si peu conforme à nos mœurs, d'échapper au châtiment par la honte, nous était venue d'Italie dans le XVIe siècle. (Voyez Pasquier, *Recherches*, liv. IV, ch. X.) (WALCKENAER.)

2. On disait autrefois *debteur* ou *detteur*, au lieu de *débiteur*.

Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

FABLE VIII.

LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS [1].

La discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire.
Outre ces quatre potentats [2],
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle!
Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Édifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas

1. Voici une fable plus heureuse que les deux précédentes. De toutes les fables où La Fontaine a établi que l'on revient toujours à son caractère, celle-ci est la meilleure. (CHAMFORT.)

2. L'eau, l'air, la terre et le feu.

Aux passe-droits qu'avoit une chienne en gésine [1].
Quoi qu'il en soit, cet altercas [2]
Mit en combustion la salle et la cuisine :
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un règlement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disoit qu'il falloit bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent :
Les souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâlit : maint vieux chat, fin, subtil et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main-basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles [3].

1. Vieux mot : il signifie l'état d'une femme en couche, et il s'appliquait aussi aux animaux. (W.)

2. Vieux mot, pour altercation.

3. Coste explique ce mot de la manière suivante : « Terme plaisant et burlesque emprunté des Italiens, qui l'ont inventé pour désigner un maître d'école qui, pour se rendre plus vénérable à ses écoliers, porte une longue barbe, *barbam colit.* » Cette explication a été répétée par tous les commentateurs. On peut douter qu'elle soit exacte. Le mot *barbacole,* ni aucun autre semblable, ne se trouve dans le grand dictionnaire d'Alberti. Je soupçonne que La Fontaine fait ici allusion à quelque conte ou à quelque historiette populaire de son temps. (WALCKENAER.)

FABLE IX.

LE LOUP ET LE RENARD[1].

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état?
Tel voudroit bien être soldat
A qui le soldat porte envie[2].

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Eh! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince[3] en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose[4].

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poëte
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent, mais je m'attends

1. La Fontaine s'avoue redevable de ce sujet au jeune duc de Bourgogne.

2. Qui fit, Mæcenas, ut nemo, quam sibi sortem
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illâ
Contentus vivat?
HORAT., lib. I, sat. I.

3. Le duc de Bourgogne.

4. ..... Operosa, parvus,
Carmina fingo.
HORAT., *Carm.*, IV, 2.

Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères :
Et ce temps-ci n'en produit guères.
Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tous mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
J'approche des maisons; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fourbisse son croc de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats. —
Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint; et le loup dit : Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le renard, ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville.
Mères, brus, et vieillards, au temple couroient tous.

L'ost [1] du peuple bêlant crut voir cinquante loups :
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale [2].

FABLE X.

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE [3].

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.

1. L'armée.
2. On voit que cette fable charmante et pleine de jolis détails ne se ressent pas de la vieillesse de l'auteur. (F. L.)
3. Ésope.

Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
Je pourrois l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes[1].
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
Comme tu vas, bon Dieu! ne peux-tu marcher droit?
— Et comme vous allez vous-même! dit la fille :
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ?

Elle avoit raison : la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout[2]; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone :
Mais il faut le faire à propos.

1. Allusion à plusieurs des conquêtes de Louis XIV, celle de la Franche-Comté, par exemple. Le secret du roi avait été impénétrable jusqu'au moment où il se mit en campagne. (C.)

2. Sic natura jubet : velocius et citius nos
Corrumpunt vitiorum exempla domestica...
JUVÉNAL, sat. XIV, v. 81.

FABLE XI.

L'AIGLE ET LA PIE [1].

L'aigle, reine des airs, avec Margot [2] la pie,
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace [3] eut peur · mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : Allons de compagnie :
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet-bon-bec [4] alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal [5], à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savoit notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, m'amie : adieu; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :

1. Abstemius.

2. Ce surnom, pour désigner la pie, est d'un usage populaire : La Fontaine l'a-t-il emprunté ou l'a-t-il inventé? C'est ce que nous ne pouvons décider. (L'abbé Guillon.)

3. Vieux mot, pour désigner la *pie*.

4. Cette expression, que Nodier trouve *vraiment comique*, ne paraît triviale à M. Geruzez.

5. Dicenda, tacenda, locutus.
Horat., lib. I, ep. vii.

C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandoit pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux[1] ·
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :
Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses [2].

FABLE XII.

LE ROI, LE MILAN ET LE CHASSEUR[3].

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI[4].

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance [5].

1. Ce vers excellent, cette belle opposition de l'honneur et des mortelles angoisses, ce mot trouvé de *rediseurs,* l'antithèse ingénieuse *des gens à l'air gracieux, au cœur tout différent,* devaient trouver grâce, devant Voltaire, pour l'*habit de deux paroisses,* qui n'est pas en effet de bien bon goût. La fable est d'ailleurs fort jolie. (NODIER.)

2. La pie est de couleur noire, et a la poitrine et les côtés blancs.

3. La Fontaine cite lui-même Bidpay comme l'auteur qui lui a fourni son sujet, mais nous n'avons point trouvé cette fable dans Bidpay ; et la fable de l'auteur indien n'a presque pas de rapport avec celle-ci. Mais remarquons aussi que La Fontaine a dit, dans la première version de cette fable, qu'ont adoptée quelques éditeurs, qu'il changeait tout à son original. (WALCKENAER.)

4. François-Louis, prince de La Roche-sur-Yon et de Conti, né à Paris en 1644, et mort le 22 février 1709 ; l'un des amis et des protecteurs de notre poëte.

5. La Fontaine a exprimé la même idée dans son élégie pour Fouquet, et a dit, en parlant de Louis XIV :

Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.

Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas [1].
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux [2] :
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées !
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.
J'en prends ses charmes pour témoins ;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne :
Le ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer :
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie :

1. Montaigne a dit : « Les grands me donnent prou s'ils ne m'ostent « rien, et me font assez de bien quand ils ne me font pas de mal. »

2. Ces vers et ceux qui suivent prouvent que cette fable fut composée lors du mariage du prince de Conti avec Marie-Thérèse de Bourbon, célébré le 29 juin 1688.

Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,
Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa majesté.
— Quoi! sur le nez du roi? — Du roi même en personne.
— Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne?
Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un :
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Seroit se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre[1], et le poing[2], mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.

1. Terme de fauconnerie. Le *leurre* est un morceau de cuir rouge, façonné en forme d'oiseau, auquel on attache de quoi manger, et dont les fauconniers se servent pour rappeler les oiseaux de fauconnerie lorsqu'ils ne viennent pas à la réclame. (WALCKENAER.)

2. Pour qu'il vienne se placer dessus. C'est ce qui s'appelle *réclamer* en terme de fauconnerie.

Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élèvent de tels faits, par eux si mal suivis :
Bien peu, même des rois, prendroient un tel modèle,
Et le veneur l'échappa belle;
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître :
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois : étoit-ce un si grand mal ?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher :
Le roi même feroit scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'étoit point au siége de Troie ?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts :
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons;
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles [1]
Ayant dans les airs leurs familles.
Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

1. *Volatille* se dit seulement des oiseaux bons à manger. La nécessité de la rime a forcé La Fontaine d'employer ce mot au lieu de celui de *volatile*. Ce dernier sert à désigner tout animal qui vole, ou les oiseaux en général. Du temps de notre poëte, ces deux mots, quoique presque semblables, avaient la signification qu'ils ont aujourd'hui, et n'étaient nullement synonymes. (WALCKENAER.)

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière :
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans;
C'est le *non plus ultrà* de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon[1] des présents
Il croyoit sa fortune faite :
Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.
Lui de crier; chacun de rire,
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi,
Je ne l'ose assurer : mais je tiendrois un roi
Bien malheureux, s'il n'osoit rire :
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci,
Jupiter et le peuple immortel rit aussi.
Il en fit des éclats[2], à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire[3].
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

1. Modèle parfait.
2. Des éclats de rire. Ellipse.
3. La Fontaine a mis ici en vers un passage de son roman de *Psyché*, liv. I. (W.)

FABLE XIII.

LE RENARD, LES MOUCHES ET LE HÉRISSON [1]

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois,
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusoit les dieux, et trouvoit fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux mouches manger.
Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? est-ce un poids inutile [2]?
Va, le ciel te confonde, animal importun!
Que ne vis-tu sur le commun!
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité :
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
— Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls; une troupe nouvelle
Viendroit fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

1. Ésope, cité par Aristote.

2. Dans la fable v du livre V, le Renard auquel on a coupé la queue dit :

. . . Que faisons-nous de ce poids inutile?
Que nous sert cette queue?

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout aux pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns [1].

FABLE XIV [2].

L'AMOUR ET LA FOLIE

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour

1. VAR. La Fontaine avait d'abord composé cette fable autrement : on a retrouvé le brouillon de cette première manière entièrement écrit de sa main. Voici cette première version.

Le Renard et les Mouches.

Un renard tombé dans la fange,
Et des mouches presque mangé,
Trouvoit Jupiter fort étrange
De souffrir qu'à ce point le sort l'eût outragé.
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importun essaim.
Le renard aima mieux les garder, et fut sage.
Vois-tu pas, dit-il, que la faim
Va rendre une autre troupe encor plus importune ?
Celle-ci, déjà soûle, aura moins d'âpreté.

Trouver à cette fable une moralité
Me semble chose assez commune :
On peut, sans grand effort d'esprit,
En appliquer l'exemple aux hommes.
Que de mouches voit-on dans le siècle où nous sommes !
Cette fable est d'Ésope, Aristote le dit.

2. Publiée d'abord dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine.*

3. Commire, *Dementia Amorem ducens.* Louis Labbé, *Œuvres,* édit 1762, p. 1 à 102 : *Desbats de l'Amour et de la Folie.*

Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici [1]
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien :
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouoient un jour ensemble.
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux;
L'autre n'eut pas la patience;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas;
Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas :
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande :
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour [2].

1. La Fontaine suppose que l'Amour est là et lui tient compagnie. Le fait est qu'il semble avoir dicté cette jolie fable. (CHAMFORT.)

2. Toute cette allégorie est parfaite d'un bout à l'autre, et quel dénoûment! Cette fable est assurément l'une des plus jolies et des plus spirituelles du recueil. La Fontaine, malgré son âge, s'y montre dans toute la jeunesse de son esprit. (F. L.)

FABLE XV.

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT[1].

A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Je vous gardois un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits
Palais sacré de la déesse Iris ;
Non celle-là qu'a Junon à ses gages :
Car Junon même et le maître des dieux
Serviroient l'autre, et seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru :
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie; agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des États font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,

1. Bidpay.

Même des dieux [1] : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement:
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement,
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâce de femme,
Ne se peut pas comme on veut exprimer.
O vous! Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma muse,
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques:
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer;
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivoient ensemble unis : douce société!
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité.

1. Entre autres Jean Sobieski, qui depuis fut roi de Pologne, et qui fit une cour assidue à madame de La Sablière.

Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés ?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?
A ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit : Ah! si j'étois
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger :
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le corbeau part à tire d'ailes :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piége et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant,
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école [1],
Il avoit trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise

1. Voyez la fable XIX du premier livre, et la fable V du livre IX.

Aux lieux où la gazelle est prise.
L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle ?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie ?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesoit : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur,
Sur qui s'étoit fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.

Rongemaille feroit le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
Que monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun dans son endroit
S'entremet, agit, et travaille.
A qui donner le prix ? Au cœur [1], si l'on m'en croit.
Que n'ose et que ne peut l'amitié violente!
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur; cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon âme plus contente!
Vous protégez sa sœur, il suffit; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître étoit l'amour; j'en vais servir un autre,
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

1. Dans *Belphégor*, La Fontaine a dit :

Le cœur fait tout : le reste est inutile.

Et dans *Philémon et Baucis :*

Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux ?
C'est le cœur qui fait tout.

A qui donner le prix? C'est La Fontaine qui l'aura, ce prix, car on ne peut mieux prendre le ton du cœur qu'il ne le prend dans ce dernier morceau. On pense, en le lisant, à celui qui termine si délicieusement la fable des *Deux Pigeons*. Mais ici le sujet ne permettait pas une effusion de sentiments aussi touchants. (CHAMFORT.)

FABLE XVI.

LA FORÊT ET LE BUCHERON[1]

Un bûcheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa cognée.
Cette perte ne put si tôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche :
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain;
Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes.
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindroit là-dessus ?
Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

1 Phèdre.

FABLE XVII[1].

LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL[2].

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand; j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant.
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont; et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle[3].
Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir;
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire

1. La Fontaine fit lecture de cette fable dans la séance publique de l'Académie française qui fut tenue pour la réception de Boileau, le 1er juillet 1684. (WALCKENAER.)

2. Ésope. — Regnier, sat. III.

3. *Venelle* signifie sentier, passage étroit; et *enfiler la venelle* est une expression proverbiale qui signifie *s'enfuir*. (W.)

Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point [1], sanglant et gâté.
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

FABLE XVIII.

LE RENARD ET LES POULETS D'INDE [2].

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : Quoi! ces gens se moqueront de moi!
Eux seuls seront exempts de la commune loi!
Non, par tous les dieux! non. Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, sembloit, contre le sire
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'étoit novice au métiers d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.

1. C'est-à-dire vaincu, maltraité. *Mal en point* est l'inverse de *bien en point,* employé par nos anciens auteurs comme synonyme d'*accompli,* de *triomphant.* Ainsi dans Louise Labbé : « Combien plustost choisiriez-« vous un homme propre, *bien en point,* et bien portant! »
(*Desbats de l'Amour et de la Folie.*)

2. Le duc de Bourgogne, *Thèmes.* Imprimé dans Robert, *Fables inédites*

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servait de citadelle.

(LE RENARD ET LES POULETS D'INDE.)

Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

FABLE XIX [1].

LE SINGE.

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme :
Singe en effet d'aucuns maris [2],
Il la battoit. La pauvre dame
En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit, sa femme est morte ;
Il a déjà d'autres amours,
Que l'on croit qu'il battra toujours :
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

1. Publiée en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 32.

2. C'est-à-dire *de certains* ou *de plusieurs* maris. *Aucuns* ne s'emploie au pluriel, dans le sens de *plusieurs*, de *quelques-uns*, que dans le style marotique ou badin. Il est ici fort bien placé.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :
La pire espèce, c'est l'auteur.

FABLE XX [1].

LE PHILOSOPHE SCYTHE [2].

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile [3],
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant partout la nature
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage [4]
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage,

1. Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *OEuvres de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 34.

2. Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, l. XIX, ch. XII.

3. C'est le vieillard des bords du Galèze.

. . . . . Cui pauca relicti
Jugera ruris erant. . . . . .
Regum æquabat opes animis ; seràque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.
VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 127-133.

4. Était-ce l'action d'un homme sage ? Ellipse.

Laissez agir la faux du temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre; et, l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure,
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Desirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort,
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort[1].

FABLE XXI[2].

L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,

1. Cette fable peut être placée au rang des chefs-d'œuvre de La Fontaine. (A. M.)

2. Publiée d'abord en 1685, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 38.

Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venoit trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat de son trône suprême,
Toute sa cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le singe avec un front sévère.
L'éléphant repartit : Quoi! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas ;
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère ?
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : Eh! parmi nous que venez-vous donc faire ? —
Partager un brin d'herbe entre quelque fourmis :
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,

On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux [1].

FABLE XXII.

UN FOU ET UN SAGE [2].

Certain fou poursuivoit à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.
Tu fatigues assez pour gagner davantage;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer [3] :
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estaffier accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

1. La vanité de l'éléphant, le besoin qu'il a de parler, voyant que Gille ne dit mot, l'air de satisfaction et d'importance qui déguise mal son amour-propre, le ton qu'il prend en parlant du combat qu'il va livrer, et de sa capitale, tout cela est parfait. La réponse du singe ne l'est pas moins, et le dénoûment du brin d'herbe à partager entre quelques fourmis est digne du reste. (CHAMFORT.)

2. Phèdre.

3. De salaire, de récompense.

FABLE XXIII.

LE RENARD ANGLOIS [1].

A MADAME HARVEY [2].

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens;
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
    Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux,
Tout cela méritoit un éloge pompeux :
Il en eût été moins selon votre génie;
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
    Y coudre encore un mot ou deux
    En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament;
Creusant dans les sujets, et fort d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
Vos gens, à pénétrer [3], l'emportent sur les autres;
    Même les chiens de leur séjour
    Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

1. Abstemius.

2. Élisabeth Montaigu, veuve du chevalier Harvey, mort à Constantinople au service de Charles II. Madame Harvey eut beaucoup de part aux divers changements de ministère qui eurent lieu sous le règne de ce roi, et elle contribua fortement à attirer en Angleterre la duchesse de Mazarin, dont elle était devenue l'amie. En 1683, madame Harvey vint à Paris, et La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez mylord Montaigu, son frère, ambassadeur auprès de la cour de France. Madame Harvey mourut en 1702. (WALCKENAER.) C'était une femme de beaucoup d'esprit. (CHAMFORT.)

3. Pour la pénétration.

Vos renards sont plus fins; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire [1].
Là, des animaux ravissants,
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute [2], parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant?
Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes [3]
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle! Il y vint, à son dam.
Voilà maint basset clabaudant;
Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux [4] :
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème!
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,

1. C'est-à-dire près d'une potence.

2. Terme de vénerie, pour désigner les chiens qui relèvent de défaut les autres chiens accoutumés à les suivre. (W.)

3. Des fourches patibulaires où les animaux étaient pendus. (W.

4. Expression proverbiale, pour dire qu'il y mourut. Les *houseaux*

N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne provision [1] ?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre :
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers
Et se font écouter des nations étranges [2].
Votre prince [3] vous dit un jour
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse.
C'est peu de chose; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'île de Cythère ?
Vous voyez par là que j'entends
Mazarin [4], des Amours déesse tutélaire.

étaient des espèces de bottines ou des brodequins qui se fermaient avec des boucles et des courroies.

1. Quoi! Tous les Anglais ont de l'esprit! Il n'y a point de sots chez eux! A quoi songeait donc La Fontaine? (CHAMFORT.) A faire sa cour à madame Harvey. (SOLVET.)

2. Pour dire les nations étrangères. Le mot *étrange* était en usage, dans ce sens, au temps de Nicot, qui traduit dans son dictionnaire *nations étranges* par *gentes exteræ*. Corneille a aussi employé cette expression, mais elle était déjà vieille du temps de La Fontaine.

3. Charles II.

4. Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, née à Rome en 1646, et

FABLE XXIV.

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES[1].

Les filles du limon tiroient du roi des astres
Assistance et protection;
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,
Ne pouvoient approcher de cette nation;
Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles, veux-je dire
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables?),
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune:
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la nature[2].
Le soleil, à leur dire, alloit tout consumer;

morte à Chelsey, près de Londres, le 2 juillet 1699, était la nièce du cardinal de Mazarin. (WALCKENAER.)

1. Le P. Commire, t. I, p. 248, et t. II, p. 134. Cette fable est allégorique: elle faisait allusion aux démêlés des Hollandais avec Louis XIV. Ce monarque avait pris pour emblème le soleil. On fit dans le temps d'autres traductions de cette fable du P. Commire : elles servent à montrer combien notre fabuliste, lorsqu'il est le plus faible et le plus inférieur à lui-même, est encore supérieur aux autres poëtes de son temps dans ce genre de composition. (WALCKENAER.)

2. La Fontaine s'est servi ailleurs de cette expression.

Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
Liv. VII, fab. XVIII.

Il falloit promptement s'armer,
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisoit un pas,
Ambassades coassantes
Alloient dans tous les États :
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit sur les intérêts
De quatre méchants marets[1].
Cette plainte téméraire
Dure toujours : et pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant :
Car, si le soleil se pique,
Il le leur fera sentir ;
La république aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

FABLE XXV.

LA LIGUE DES RATS.

Une souris craignoit un chat
Qui dès longtemps la guettoit au passage.
Que faire en cet état ? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'étoit un maître rat,
Dont la rateuse seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat, ni chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte.

1. On écrivait alors *maret* et *marais*. La première édition du dictionnaire de l'Académie donne également les deux orthographes. La Fontaine a écrit *marets*. (F. L.)

Dame souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi ! quoi que je fasse,
Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace :
Mais assemblons tous les rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La souris fait une humble révérence,
Et le rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés
Faisoient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et tous les poumons essoufflés.
Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces rats, parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris;
Car Rominagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats.
Chacun dit : Il est vrai. Sus! sus! courons aux armes!
Quelques rates [1], dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet.
Chacun se met en équipage;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage;
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant, le chat, plus fin qu'eux,
Tenoit déjà la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie :
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.

1. Ce mot est forgé, et n'est point devenu français.

A ce bruit, nos très-prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou;
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

FABLE XXVI.

DAPHNIS ET ALCIMADURE.

Imitation de Théocrite.

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE[1].

Aimable fille d'une mère
A qui seule[2] aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en[3] cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc... Mais, tout dire,
Ce seroit trop: il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit:
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,

1. Madame de La Mésangère était la fille de madame de La Sablière. C'est elle que Fontenelle désigne sous le nom de *la Marquise* dans son ouvrage intitulé *de la Pluralité des mondes.* (WALCKENAER.)
2. Ces premiers vers sont embarrassés et d'une clarté douteuse.
3. Latinisme : *Non possum quin.*

Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit [1].
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'amour vous dit les mêmes choses :
Il les dit mieux que je ne fais;
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce dieu le souverain pouvoir :
On l'appeloit Alcimadure :
Fier et farouche objet, toujours courant au bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres lois
Que son caprice; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs [2] !
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes

1. C'est-à-dire sans votre mère. Le reconnaissant La Fontaine place toujours madame de La Sablière au-dessus de toutes les autres femmes. (W.)

2. Ellipse. Si on la trouvait aimable, même en ses rigueurs, combien l'eût-elle paru davantage à ceux qu'elle aurait comblés de ses faveurs! (W.)

L'ingrate, pour le jour de sa nativité [1],
Joignit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien,
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument :
On gravera sur la bordure :
« Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,
« Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
« De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint;
Il auroit poursuivi : la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.

1. Le mot *nativité* ne s'emploie plus guère que dans le style de liturgie, mais il n'en était pas ainsi du temps de La Fontaine. Saint-Évremond a dit aussi :

Pour faire la solemnité
De sa vieille *nativité*.

Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Écho redit ces mots dans les airs épandus :
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna, la voyant accourir.
Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger qui ne daigna l'ouïr
Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

FABLE XXVII [1].

LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER ET LE SOLITAIRE [2],

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient au même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome [3]; ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle et détestable envie.

1. Imprimée d'abord dans le *Recueil de vers choisis* du père Bouhours 1693), puis insérée par l'auteur à la fin de son dernier volume de fables publié en 1694. (W.)

2. Arnaud d'Andilly, *Vies des saints Pères du désert*, 1653.

3. *Tous chemins vont à Rome.* Vieux proverbe plaisamment appliqué à la canonisation. (CHAMFORT.)

Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue : et le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre hospitalier;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
« Il a pour tels et tels un soin particulier,
« Ce sont ses amis; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur de débats :
Aucun n'étoit content; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le juge ne tenoit
A leur gré la balance égale :
De semblables discours rebutoient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins?
Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tout mortel la Majesté Suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillite :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
— Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.

Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade.
Il faut des médecins, il faut des avocats;
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes, et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages.
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurois-je mieux finir?

FIN DES FABLES.

PHILÉMON ET BAUCIS

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE [1]

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOME [2].

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet [3].
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

1. Ovide, *Métamorphoses*, l. VIII.

2. Louis-Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, naquit le 1er juillet 1654, et mourut le 11 juin 1712 en Catalogne. Il fut, ainsi que son frère le grand prieur, un des amis et un des protecteurs les plus généreux de La Fontaine. (W.)

3. C'est-à-dire : Ces soucis dévorants sont des vautours semblables à ceux que la fable nous peint déchirant les entrailles sans cesse renaissantes de Prométhée, fils de Japet, enchaîné sur le sommet du mont Caucase.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avoient uni leurs cœurs dès leurs plus doux printemps ;
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composoient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient!
Tout vieillit; sur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence[1];
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même étoit de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.

1. Mercure.

Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois;
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.

Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêloient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis [1].

1. Homère, *Iliade*, liv. I, v. 528-530.

Grand dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout: que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde;
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain:
La volatile échappe à sa tremblante main;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts[1].

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs[2]!
Il dit: et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine,
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans:
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants

1. Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.
VIRG., *Eclog.* I.

2. La grammaire exigerait, *Vous n'ouvrez ni vos logis ni vos cœurs;* mais cette suppression est permise aux poëtes. J.-B. Rousseau a dit :

N'épargnons contre lui mensonge ni parjure.

Et Voltaire, dans *Rome sauvée* :

Je ne veux l'un ni l'autre.

Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure;
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins.
Les animaux périr! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes:
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris [1].
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins?
Jupiter exauça leur prière innocente,
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels.
Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain et triste office:
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux

1. Cette enceinte. *Pourpris* a vieilli pour la prose, mais les poëtes ont avec raison conservé. Gresset a dit :

> Jugez si toute solitude,
> Qui nous sauve de leurs vains bruits,
> N'est pas l'asile et le *pourpris*
> De l'entière béatitude.
>
> *La Chartreuse.*

Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contoient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille,
Philémon leur disoit : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels:
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle [1] d'impies;
Du céleste courroux tous furent les hosties [2].
Il ne resta que nous d'un si triste débris:
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles;
Elle devenoit arbre, et lui tendoit les bras;
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée
L'un et l'autre se dit [3] adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt [4] plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.

1. Habitation. Le mot *habitacle* semble réservé à la poésie sacrée ; cependant Gresset s'en est servi dans le style badin :

> Non loin de l'Armorique plage
> Il est une île, affreux rivage,
> *Habitacle* marécageux.

2. Les victimes. Corneille a dit :

> Père barbare, achève, achève ton ouvrage;
> Cette seconde *hostie* est digne de ta rage.
> *Polyeucte*, act. V, sc. v.

Voltaire regrettait déjà de son temps que le mot *hostie* ne pût s'employe dans ce sens.

3. En prose, il faudrait *l'un et l'autre se disent;* mais cette licence est permise aux poëtes.

4. *Tantôt* est dans ce vers synonyme de *bientôt,* et il s'emploie encore ainsi dans le style familier.

Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encor, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présents [1].
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendôme, consentez au los [2] que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'Envie et du temps :
Enchaînez ces démons; que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie;
L'entreprise demande un plus vaste génie :
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.

1. La pensée de La Fontaine se reporte ici vers sa femme, avec laquelle il ne vivait pas bien; il regrette d'une manière touchante de ne pouvoir goûter les douceurs d'une union conjugale bien assortie. (WALCKENAER.)

2. Louange.

Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet [1] tout le sacré vallon :
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

1. *Anet,* château célèbre que Henri II, en 1552, fit construire pour Diane de Poitiers, par Philibert de Lorme, son architecte. Les sculptures avaient été exécutées par Goujon, et les arabesques et les peintures sur verre par Jean Cousin. Ce château était situé sur la rivière d'Eure, au confluent de celle de l'Aure, à trois lieues et un quart au nord-est de Dreux, dans le département d'Eure-et-Loir. Il est aujourd'hui détruit; quelques débris intéressants de cette superbe construction furent transportés à Paris au Musée des monuments français. (Voyez Le Noir, *Musée des Monuments français,* t. IV, p. 49 et 86.) Lorsque La Fontaine écrivait, ce château appartenait au duc de Vendôme, et avait le titre de principauté. Le duc y reçut le dauphin en 1686, et y fit alors représenter *Acis et Galatée,* le dernier des opéras de Lulli. (WALCKENAER.)

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES.

Le dernier chiffre renvoie à la page.

Les Abdéritains et Démocrite. Liv. VIII, Fab. 26, page 248.
L'Agneau et le Loup. I, 10, 13.
L'Aigle et l'Escarbot. II, 8, 37.
L'Aigle et le Hibou. V, 18, 131.
L'Aigle, la Laie et la Chatte, III, 6, 66.
L'Aigle et la Pie. XII, 11, 366.
Alcimadure et Daphnis. XII, 26, 394.
L'Alouette et ses petits, avec le maître d'un champ. IV, 22, 111.
L'Alouette, l'Autour et l'Oiseleur. VI, 15, 153.
Amarante et Tircis. VIII, 13, 224.
L'Amateur des jardins et l'Ours. VIII, 10, 218.
Les deux Amis. VIII, 11, 221.
L'Amour et la Folie. XII, 14, 373.
L'Ane et le Cheval. VI, 16, 154.
L'Ane et le Lion chassant. II, 19, 57.
L'Ane, le Meunier et son Fils. III, 1, 57.
L'Ane et le Vieillard. VI, 8, 45.
L'Ane et les Voleurs. I, 13, 16.
L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel. II, 10.
L'Ane et le Chien. VIII, 17, 232.
L'Ane et le petit Chien. IV, 5, 188.
L'Ane et ses Maîtres. VI, 11, 148
L'Ane portant des reliques. V, 14, 127.
L'Ane vêtu de la peau du Lion. V, 21, 135.
Un Animal dans la Lune. VII, 18, 199.
Les Animaux malades de la peste. VII, 1, 166.
Les Animaux, le Singe et le Renard. VI, 6, 143.
Les Animaux (Tribut envoyé par) à Alexandre. IV, 12, 97.
L'Araignée et la Goutte. III, 8, 43.
L'Araignée et l'Hirondelle. X, 7. 302.
L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits. II, 13, 43.
L'Avantage de la Science. VIII, 19, 236.
L'Avare qui a perdu son trésor. IV, 20, 107.
Les deux Aventuriers et le Talisman. X, 14, 311.
L'Autour, l'Alouette et l'Oiseleur. VI, 15, 153.
Le Bassa et le Marchand. VIII, 18, 234.

La Belette entrée dans un grenier. III, 17, 77.
La Belette, le Chat et le petit Lapin. VII, 16, 195.
Les deux Belettes et la Chauve-Souris. II, 5, 34.
Belettes (combat des Rats et des). IV, 6, 90.
Le Berger et la Mer. IV, 2, 83.
Le Berger et le Roi. X, 10, 305.
Le Berger et son Troupeau. IX, 19, 282.
Le Berger qui joue de la flûte et les Poissons. X, 11, 308.
Les Bergers et le Loup. X, 6, 300.
La Besace. I, 7, 8.
Borée et Phébus. VI, 3, 138.
Le Bouc et le Renard. III, 5, 65.
La Brebis, la Chèvre et la Génisse en société avec le Lion. I, 6, 8.
Les Brebis et les Loups. III, 13, 73.
Le Bûcheron et Mercure. V, 1, 20.
Le Bûcheron et la Mort. I, 16, 20.
Le Buisson, la Chauve-Souris et le Canard. XII, 7, 358.
Le Buste et le Renard. IV, 14, 101.
Le Canard, le Buisson et la Chauve-Souris. XII, 7, 358.
Les deux Canards et la Tortue. X, 3, 295.
Le Cerf malade. XI, I, 6, 357.
Le Cerf se voyant dans l'eau. VI, 9, 146.
Le Cerf et la Vigne. V, 15, 128.
Le Chameau et les Bâtons flottants. IV, 10, 95.
Le Chapon et le Faucon. VIII, 21, 240.
Le Charlatan. VI, 19, 156.
Le Charretier embourbé. VI, 18, 155.
Le Chasseur et le Lion. VI, 2, 138.
Le Chasseur et le Loup. VIII, 27, 250.
Le Chasseur, le Roi et le Milan. XII, 12, 367.
Le Chat et le Singe. IX, 17, 280.
Le Chat, le Cochet et le Souriceau. VI, 5, 142.
Le Chat, la Belette et le petit Lapin. VII, 16, 195.
Le Chat et les deux Moineaux. XII, 2, 350.
Le Chat et le vieux Rat. III, 18, 78.
Le Chat et le Rat. VIII, 22, 242.
Le Chat et le Renard. IX, 14, 275.
Le vieux Chat et la jeune Souris. XII, 5, 356.
Le Chat-Huant et les Souris. XI, 9, 339
Chats (la Querelle des) et des Chiens, et celle des Chats et des Souris. XII, 8, 360.
La Chatte métamorphosée en Femme. II, 18, 50.
La Chauve-Souris et les deux Belettes. II, 5, 34.
La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard. XII, 7, 350.
Le Chêne et le Roseau. I, 22, 27.
Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf. IV, 13, 100.
Le Cheval et l'Ane. VI, 16, 154.
Le Cheval et le Loup. V, 8, 122.
Le Cheval, le Renard et le Loup. XII, 17, 381.
La Chèvre, le Mouton et le Cochon. VIII, 12, 222.
La Chèvre, la Génisse et la Brebis en société avec le Lion. I, 6, 8.
La Chèvre, le Chevreau et le Loup. IV, 15, 120.
Les deux Chèvres. XII, 4, 353.
Le Chien à qui on a coupé les oreilles. X, 9, 304.
Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre. VI, 17, 154.
Le Chien qui porte à son cou le dîner de son Maître. VIII, 7, 214.

Le Chien, le Renard et le Fermier. XI, 3, 325.
Le Chien et l'Ane. VIII, 17, 232.
Le petit Chien et l'Ane. IV, 588.
Le Chien et le Loup. I, 5, 6.
Le Chien maigre et le Loup. IX, 10, 280.
Chiens (la Querelle des) et des Chats. XII, 8, 360.
Les deux Chiens et l'Ane mort. VIII, 25, 246.
La Cicogne et le Renard. I, 18, 22.
La Cicogne et le Loup. III, 9, 71.
Le Cierge. IX, 12, 273.
La Cigale et la Fourmi. I, 1, 3.
La Citrouille et le Gland. IX, 4, 26.
Le Coche et la Mouche. VII, 9, 132.
Le Cochet, le Chat et le Souriceau. VI, 5, 142.
Le Cochon, la Chèvre et le Mouton. VIII, 12, 222.
La Colombe et la Fourmi. II, 12, 42.
Le Combat des Rats et des Belettes. IV, 6, 90.
Les Compagnons d'Ulysse. XII, 2, 346.
Les deux Compagnons et l'Ours. V, 20, 133.
Conseil tenu par les Rats. II, 2, 31.
Le Coq et la Perle. I, 20, 24.
Le Coq et le Renard. II, 15, 47.
Les deux Coqs. VII, 13, 190.
Les Coqs et la Perdrix. X, 8, 303.
Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat. XII, 15, 375.
Le Corbeau voulant imiter l'Aigle. II, 16, 48.
Le Corbeau et le Renard. I, 2, 4.
Le Cormoran et les Poissons. X, 4, 297.
La Couleuvre et l'Homme. X, 2, 292.
La Cour du Lion. VII, 7, 178.
Le Cuisinier et le Cygne. III, 12, 72.
Le Curé et le Mort. VII, 11, 185.
Le Cygne et le Cuisinier. III, 12, 72.
Daphnis et Alcimadure. XII, 26, 394.
Le Dauphin et le Singe. IV, 7, 92.
Démocrite et les Abdéritains. VIII, 26, 248.
Le Dépositaire infidèle. IX, 1, 153.
Les Devineresses. VII, 151, 93.
Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter. XI, 2, 323.
La Discorde. VI, 20, 158.
Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues. I, 12, 15.
L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin. IX, 5, 262.
L'Écrevisse et sa fille, XII, 10, 364.
L'Éducation. VIII, 24, 245.
L'Éléphant et le Singe de Jupiter. XII, 21, 285.
L'Éléphant et le Rat. VIII, 15, 228.
L'Enfant et le Maître d'école. I, 19, 23.
Enfants (le Vieillard et ses). IV, 18, 105.
Enfants (le Laboureur et ses). V, 9, 124.
L'Enfouisseur et son Compère, X, 5, 129.
L'Escarbot et l'Aigle, II, 8, 37.
L'Estomac et les Membres. III, 2, 60.
Fables (le Pouvoir des). VIII, 4, 209.
Le Faucon et le Chapon. VIII, 21, 240.
La Femme noyée. III, 16, 76.
La Femme, le Mari et le Voleur. IX, 15, 276.

Femme (l'Ivrogne sa). III, 7, 68.
Les Femmes et le Secret. VIII, 6, 212.
Le Fermier, le Chien et le Renard. XI, 3, 325.
La Fille. VII, 5, 373.
Fille (la Souris métamorphosée en). IX, 7, 265.
Le Fils de Roi, le Gentilhomme, le Pâtre et le Marchand. X, 16, 318.
Le Financier et le Savetier. VIII, 2, 205.
La Folie et l'Amour. XII, 14, 373.
La Forêt et le Bûcheron. XII, 16, 380.
La Fortune et le jeune Enfant. V, 11, 125.
Fortune (l'Homme qui court après la) et l'Homme qui l'attend dans son lit. VII, 12, 167.
Fortune (Ingratitude et injustice des Hommes envers la). VII, 14, 191.
Le Fou qui vend la Sagesse. IX, 8, 268.
Un Fou et un Sage. XII, 22, 387.
La Fourmi et la Cigale. I, 1, 3.
La Fourmi et la Colombe. II, 12, 42.
La Fourmi et la Mouche. IV, 3, 84.
Les Frelons et les Mouches à miel. I, 21, 25.
La Gazelle, la Tortue, le Rat et le Corbeau. XII, 15, 375.
Le Geai paré des plumes du Paon. IV, 9, 94.
La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion. I, 6, 8.
Le Gentilhomme, le Pâtre, le Fils de Roi et le Marchand. X, 16, 318.
Le Gland et la Citrouille. IX, 4, 261.
Goût difficile (contre ceux qui ont le). II, 1, 29.
La Goutte et l'Araignée. III, 8, 69.
La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf. I, 3, 5.
La Grenouille et le Rat. IV, 11, 96.
La Grenouille et les deux Taureaux. II, 4, 33.
Les Grenouilles et le Lièvre. II, 14, 45.
Les Grenouilles et le Soleil. VI, 12; XII, 24 et 39.
Les Grenouilles qui demandent un Roi. III, 4, 63.
Le Hérisson, le Renard et les Mouches. XII, 13, 372.
Le Héron. VII, 4, 172.
Le Hibou et l'Aigle. V, 18, 131.
L'Hirondelle et l'Araignée. X, 7.
L'Hirondelle et les petits Oiseaux. I, 8, 10.
L'Homme et la Couleuvre. X, 2, 292.
L'Homme et la Puce. VIII, 5, 211.
L'Homme et son Image. I, 11, 14.
L'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses. I, 17, 21.
L'Homme et l'Idole de bois. IV, 8, 93.
L'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit. VII, 12, 187.
Les deux Hommes et le Trésor. IX, 16, 278.
Les trois jeunes Hommes et le Vieillard. XI, 8, 337.
L'Horoscope. VIII, 16, 229.
L'Hospitalier, le Juge arbitre et le Solitaire. XII, 27, 397.
L'Huître et le Rat. VIII, 9, 217.
L'Huître et les Plaideurs. IX, 9, 269.
L'Impie et l'Oracle. IV, 19, 107.
L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune. VII, 14, 191.
L'Ivrogne et sa Femme. III, 7, 68.

Le Jardinier et son Seigneur, IV, 4, 86.
Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire. XII, 27, 397.
Jupiter et le Métayer. VI, 4, 140.
Jupiter et le Passager. IX, 13, 274.
Jupiter et les deux Tonneaux, XII, 27.
Jupiter et les Tonnerres. VIII, 20, 238.
Le Laboureur et ses Enfants. V, 9, 124.
La Laie, la Chatte et l'Aigle. III, 6, 66.
La Laitière et le Pot au lait. VII, 10, 183.
Le petit Lapin, le Chat et la Belette. VII, 16, 195.
Les Lapins. X, 15, 315.
Le Léopard et le Singe. IX, 3, 259.
La Lice et sa Compagne. II, 7, 36.
Lièvre (les Oreilles du). V, 4, 118.
Le Lièvre et les Grenouilles. II, 14, 130.
Le Lièvre et la Perdrix. V, 17, 45.
Le Lièvre et la Tortue. VI, 10, 147.
La Ligue des Rats. XII, 25, 392.
La Lime et le Serpent. V, 16, 129.
Le Lion. XI, 1, 321.
Le Lion et le Pâtre. VI, 1, 37.
Le Lion en société avec la Génisse, la Chèvre et la Brebis. I, 6, 8.
Le Lion abattu par l'Homme. III, 10, 71.
Le Lion amoureux. IV, 1, 81.
Le Lion devenu vieux. III, 14, 74.
Le Lion malade et le Renard. VI, 14, 152.
Le Lion s'en allant en guerre. V, 19, 32
Le Lion et l'Ane chassant. II, 19, 52
Le Lion et le Chasseur. VI, 2, 138.
Le Lion, le Loup et le Renard. VIII, 3, 207.
Le Lion et le Moucheron. II, 9, 39.
Le Lion et le Rat. II, 11, 42.
Lion (la cour du). VII, 7, 178.
Le Lion, le Singe et les deux Anes. XI, 5, 330.
La Lionne et l'Ourse. X, 13, 312.
Le Loup et l'Agneau. I, 10, 13.
Le Loup devenu Berger. III, 3, 62.
Le Loup et les Bergers. X. 6, 300.
Le Loup et le Chasseur. VIII, 27, 250.
Le Loup et le Chien. I, 5, 6.
Le Loup et le Chien maigre. IX, 10, 270.
Le Loup et la Cigogne. III, 9, 71.
Le Loup, la Chèvre et le Chevreau. IV, 15, 102.
Le Loup et le Cheval. V, 8, 122.
Le Loup, le Lion et le Renard. VIII, 3, 207.
Le Loup, le Renard et le Cheval. XII, 17, 381.
Le Loup, la Mère et l'Enfant. IV, 16, 103.
Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe. II, 3, 32.
Le Loup et le Renard. XI, 6; XII, 9, 332 et 362.
Les Loups et les Brebis. III, 13, 73.
Le Maître d'école et l'Enfant. I, 19, 23.
Le Maître d'un champ, l'Alouette et ses Petits. IV, 22, 111.
Le Maître d'un jardin, l'Écolier et le Pédant. IX, 5, 262.
Le Malheureux et la Mort. I, 15, 69.
Le Marchand et le Bassa. VIII, 18. 234.
Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de Roi. X, 16, 318.
Le Mari, la Fe me et le Voleur. IX, 15, 276.
Le mal Marié VI, 2, 169.

Les Médecins. V, 12, 126.
Les Membres et l'Estomac. III, 2, 60.
La Mer et le Berger. IV, 2, 83.
Mercure et le Bûcheron. V, 1, 114.
La Mère, l'Enfant et le Loup. IV, 16, 103.
Le Métayer et Jupiter. VI, 4, 140.
Le Meunier, son Fils et l'Ane. III, 1, 57.
Le Milan et le Rossignol. IX, 18, 281.
Le Milan, le Chasseur et le Roi. XII, 12, 361.
Les deux Moineaux et le Chat. XII, 2, 350.
La Montagne qui accouche. V, 10, 125.
La Mort et le Bûcheron. I, 16, 20.
La Mort et le Malheureux. I, 15, 19.
La Mort et le Mourant. VIII, 1, 203.
La Mouche et le Coche. VII, 9, 182.
La Mouche et la Fourmi. IV, 3, 84.
Les Mouches à miel et les Frelons. I, 21, 25.
Les Mouches, le Hérisson et le Renard. XII, 13, 372.
Le Moucheron et le Lion. II, 9, 39,
Le Mourant et la Mort. VIII, 1, 203.
Le Mouton, la Chèvre et le Cochon. VIII, 12, 222.
Le Mulet se vantant de sa généalogie. VI, 7, 145.
Les deux Mulets. I, 4, 5.
Les Obsèques de la Lionne. VIII, 14, 226.
L'Œil du Maître. IV, 21, 109.
L'Œuf, les deux Rats et le Renard. X, 1, 284.
L'Oiseau blessé d'une flèche. II, 6, 35.
Les petits Oiseaux et l'Hirondelle. I, 8.
L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette, VI, 15, 153.
L'Oracle et l'Impie. IV, 19, 107.
Les Oreilles du Lièvre. V, 4, 118.
L'Ours et l'Amateur des jardins. VIII, 10, 218.
L'Ours et les Compagnons. V, 20, 133.
L'Ours et la Lionne. X, 13, 312.
Le Paon se plaignant à Junon. II, 17, 49.
Parole de Socrate. IV, 17, 104.
Le Passager et Jupiter. IX, 13, 274.
Le Passant et le Satyre. V, 7, 121.
Le Pâtre, le Marchand, le Gentilhomme et le Fils de Roi. X, 16, 318.
Le Pâtre et le Lion. VI, 1, 136.
Le Paysan du Danube. XI, 7, 334.
Le Pêcheur et le petit Poisson. V, 3, 117.
Le Pédant, l'Écolier et le Maître d'un jardin. IX, 5, 262.
La Perdrix et le Lièvre. V, 17, 130.
La Perdrix et les Coqs. X, 8, 303.
Les deux Perroquets, le Roi et son Fils. X, 12, 309.
Phébus et Borée. VI, 3, 138.
Philomèle et Progné. III, 15, 75.
Le Philosophe scythe. XII, 20, 384.
La Pie et l'Aigle. XII, 11, 366.
Les Pigeons et les Vautours. VII, 8, 180.
Les deux Pigeons. IX, 2, 256.
Les Plaideurs et l'Huître. IX, 9, 269.
Le petit Poisson et le Pêcheur. V, 3, 117.
Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte. X, 11, 308.
Les Poissons et le Cormoran. X, 4, 297.
Les Poissons et le Rieur. VII, 58, 21.
Le Pot de terre et le Pot de fer. V, 2, 116.
La Poule aux œufs d'or. V, 13, 127.
Les Poulets d'Inde et le Renard XII, 18, 382.

Le Pouvoir des Fables. VIII, 4, 207.
Progné et Philomèle. III, 15, 75.
La Querelle des Chiens, des Chats, et celle des Chats et des Souris. XII, 8, 360.
Le Rat qui s'est retiré du monde. VII, 3, 170.
Le Rat et l'Éléphant. VIII, 15, 228.
Le Rat, le Corbeau, la Gazelle et la Tortue. XII, 15, 375.
Le Rat et la Grenouille. IV, 11, 96.
Le Rat et l'Huître. VIII, 9, 217.
Le Rat de ville et le Rat des Champs. I, 9, 12.
Le Rat et le Chat. VIII, 22, 242.
Le vieux Rat et le Chat. III, 18, 78.
Rats (Combat des Belettes et des) IV, 6, 90.
Rats (Conseil tenu par les). II, 2, 31.
Rats (la Ligue des). XII, 25, 392.
Les deux Rats, le Renard et l'Œuf. X, 1, 284.
Le Renard qui a la queue coupée. V. 5, 119.
Le Renard anglois. XII, 23, 388.
Le Renard et le Bouc. III, 5, 65.
Le Renard et le Buste. IV, 14, 10.
Le Renard et la Cicogne. I, 18, 22.
Le Renard, le Loup et le Cheval. XII, 17, 381.
Le Renard, les Mouches et le Hérisson. XII, 13, 372.
Le Renard et les Poulets d'Inde. XII, 18, 382.
Le Renard et les Raisins. III, 11, 72.
Le Renard, le Singe et les Animaux. VI, 6, 143.
Le Renard et le Corbeau. I, 2, 4.
Le Renard, le Chien et le Fermier. XI, 3, 325.
Le Renard et le Lion malade. VI, 14, 152.
Le Renard plaidant contre le Loup par-devant le Singe. II, 3, 32.
Le Renard et le Loup. XI, 6; XII, 9, 332 et 362.
Le Renard, le Lion et le Loup. VIII, 3, 207.
Le Renard et le Chat. IX, 14, 275.
Le Renard et le Coq. II, 15, 47.
Rien de trop. IX, 11, 271.
Le Rieur et les Poissons. VIII, 8, 215.
La Rivière et le Torrent. VIII, 23, 215.
Le Roi, son Fils et les deux Perroquets. X, 12, 309.
Le Roi, le Milan et le Chasseur. XII, 12, 367.
Le Roi et le Berger. X, 10, 305.
Le Roseau et le Chêne. I, 22, 27.
Le Rossignol et le Milan. IX, 18, 281.
Un Sage et un Fou. XII, 22, 387.
Le Satyre et le Passant. V, 7, 121.
Le Savetier et le Financier. VIII, 2, 205.
Le Serpent et la Lime. V, 16, 129.
Le Serpent et le Villageois. VI. 13, 150.
Serpent (la Tête et la Queue du). VII, 17, 197.
Les deux Servantes et la Vieille. V, 6, 120.
Simonide préservé par les Dieux. I, 14, 17.
Le Singe. XII, 19, 383.
Le Singe de Jupiter et l'Éléphant. XII, 21, 385.
Le Singe et le Chat. IX, 17, 280.
Le Singe et le Dauphin. IV, 7, 92.
Le Singe, le Renard et les Animaux. VI, 6, 143.
Singe (le Loup plaidant contre le Renard par-devant le). II. 3, 32.
Le Singe, le Lion et les deux Ânes XI, 5, 330.

Le Singe et le Léopard. IX, 3, 259.
Le Singe et le Thésauriseur. XII, 3, 351.
Socrate (parole de). IV, 17, 104.
Le Soleil et les Grenouilles. VI, 12; XII, 24, 150 et 391.
Le Solitaire, le Juge arbitre et l'Hospitalier. XII, 28, 397.
Le Songe d'un habitant du Mogol. XI, 4, 328.
Les Souhaits. VII, 6, 175.
Le Souriceau, le Cochet et le Chat. VI, 5, 142.
La jeune Souris et le vieux Chat. XII, 5, 356.
La Souris métamorphosée en Fille. IX, 7, 265.
Souris (la querelle des) et des Chats. XII, 8, 360.
Les Souris et le Chat-Huant. XII, 9, 339.
Le Statuaire et la Statue de Jupiter. IX, 6, 263.
Les deux Taureaux et la Grenouille. II, 4, 33.
Testament expliqué par Ésope. II, 20, 53.
La Tête et la Queue du Serpent. VII, 17, 197.
Le Thésauriseur et le Singe. XII, 3, 35.
Tircis et Amarante. VIII, 13, 224.
Le Torrent et la Rivière. VIII, 23, 34.
La Tortue et les deux Canards. X, 3, 375.
La Tortue, le Rat, le Corbeau et la Gazelle. XII, 15, 295.
La Tortue et le Lièvre. VI, 101, 47.
Le Trésor et les deux Hommes. IX, 16, 278.
Tribut envoyé par les animaux à Alexandre. IV, 12, 97.
Les Vautours et les Pigeons. VII, 8, 180.
La jeune Veuve. VI, 21, 159.
Le Vieillard et l'Ane. VI, 8, 145.
Le Vieillard et ses Enfants. IV, 18, 105.
Le Vieillard et les trois jeunes Hommes. XI, 8, 337.
La Vieille et les deux Servantes. V, 6, 120.
Le Villageois et le Serpent. VI, 13, 150.
Ulysse (les Compagnons d'). XII, 1, 346.
Le Voleur, le Mari et la Femme. IX, 15, 276.
Les Voleurs et l'Ane. I, 13, 16.
PHILÉMON ET BAUCIS, 40.

FIN DE LA TABLE ALPHABETIQUE.

PARIS. — A. QUANTIN ET Cie, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. [1053]

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA

3 0112 001613394